



Second Session
Fortieth Parliament, 2009

Deuxième session de la
quarantième législature, 2009

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Standing Senate Committee on Social Affairs,
Science and Technology
Proceedings of the Subcommittee on*

*Comité sénatorial permanent des Affaires sociales,
des sciences et de la technologie
Délibérations du Sous-comité sur les*

Cities

Chair:
The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Villes

Président :
L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Wednesday, June 3, 2009
Friday, June 5, 2009

Le mercredi 3 juin 2009
Le vendredi 5 juin 2009

Issue No. 4

Fascicule n° 4

Eighth and ninth meetings on:

Current social issues pertaining to Canada's largest cities

Huitième et neuvième réunions concernant :

Les questions d'actualité des grandes villes canadiennes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE SUBCOMMITTEE ON CITIES

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Hugh Segal, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Cordy Merchant
Keon
(Quorum 3)

Changes in membership of the subcommittee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the subcommittee was amended as follows:

The Honourable Senator Martin replaced the Honourable Senator Keon (*June 5, 2009*).

The Honourable Senator Keon replaced the Honourable Senator Martin (*June 4, 2009*).

The Honourable Senator Cordy replaced the Honourable Senator Cook (*June 1, 2009*).

The Honourable Senator Dyck replaced the Honourable Senator Merchant (*May 28, 2009*).

LE SOUS-COMITÉ SUR LES VILLES

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Hugh Segal
et

Les honorables sénateurs :

Cordy Merchant
Keon
(Quorum 3)

Modifications de la composition du sous-comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du sous-comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Martin a remplacé l'honorable sénateur Keon (*4 juin 2009*).

L'honorable sénateur Keon a remplacé l'honorable sénateur Martin (*4 juin 2009*).

L'honorable sénateur Cordy a remplacé l'honorable sénateur Cook (*1^{er} juin 2009*).

L'honorable sénateur Dyck a remplacé l'honorable sénateur Merchant (*28 mai 2009*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, June 3, 2009
(10)

[English]

The Subcommittee on Cities met this day at 4:15 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Cordy, Dyck, Eggleton, P.C., Martin and Segal (5).

Other senators present: The Honourable Senator Keon (1).

In attendance: Havi Echenberg and Robin Wisener, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, February 24, 2009, and delegated to the Subcommittee on Cities on Wednesday, February 25, 2009, the subcommittee continued its examination on issues pertaining to Canada's largest cities. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the subcommittee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:*University of Montreal:*

Alain Noël, Professor, Department of Political Science
(by video conference).

Vibrant Communities Saint John Leadership Roundtable:

Tom Gribbons, Chair (by video conference).

Hamilton Roundtable for Poverty Reduction:

Liz Weaver, Director.

Government of Ontario:

The Honourable Deb Matthews, M.P.P., Minister of Children and Youth Services (by video conference).

The chair made a statement.

Mr. Noël, Mr. Gribbon and Ms. Weaver each made a presentation and answered questions.

At 5:24 p.m., the committee suspended.

At 5:29 p.m., the committee resumed.

The Honourable Deb Matthews made a presentation and answered questions.

At 6:01 p.m., it was agreed that the subcommittee adjourn to the call of the chair.

ATTEST:**PROCÈS-VERBAUX**

OTTAWA, le mercredi 3 juin 2009
(10)

[Traduction]

Le Sous-comité sur les villes se réunit aujourd'hui, à 16 h 15, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P., (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Cordy, Dyck, Eggleton, C.P., Martin et Segal (5).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Keon (1).

Également présentes : Havi Echenberg et Robin Wisener, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 24 février 2009 et renvoyé au Sous-comité sur les villes le mercredi 25 février 2009, le sous-comité poursuit son étude sur les questions d'actualité des grandes villes canadiennes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du sous-comité.*)

TÉMOINS :*Université de Montréal :*

Alain Noël, professeur, Département de science politique
(par vidéoconférence).

Vibrant Communities Saint John Leadership Roundtable :

Tom Gribbons, président (par vidéoconférence).

Hamilton Roundtable for Poverty Reduction :

Liz Weaver, directrice.

Gouvernement de l'Ontario :

L'honorable Deb Matthews, députée provinciale, ministre des Services à l'enfance et à la jeunesse (par vidéoconférence).

Le président fait une déclaration.

MM. Noël et Gribbons et Mme Weaver font chacun un exposé, puis répondent aux questions.

À 17 h 24, le sous-comité suspend ses travaux.

À 17 h 29, le sous-comité reprend ses travaux.

L'honorable Deb Matthews fait un exposé, puis répond aux questions.

À 18 h 1, il est convenu de suspendre les travaux du sous-comité jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Friday, June 5, 2009
(11)

[*English*]

The Subcommittee on Cities met this day at 9:04 a.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Cordy, Eggleton, P.C., Keon and Segal (4).

In attendance: Havi Echenberg and Robin Wisener, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, February 24, 2009, and delegated to the Subcommittee on Cities on Wednesday, February 25, 2009, the subcommittee continued its examination on issues pertaining to Canada's largest cities. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the subcommittee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

National Aboriginal Housing Association:

Charles W. Hill, Executive Director;

David Seymour, member, Board of Directors.

Calgary Homeless Foundation:

Alina Tanasescu, Manager, Research and Public Policy.

Canada Without Poverty:

Rob Rainer, Executive Director.

National Council of Welfare:

Sheila Regehr, Director.

As an individual:

David Snow.

Wellesley Institute:

Michael Shapcott, Director, Affordable Housing and Social Innovation.

Canadian Housing and Renewal Association:

Phil Brown, member, Board of Directors.

Focus Consulting Inc.:

Steve Pomeroy, President.

As an individual:

Margaret Eberle, Housing Policy Consultant, Eberle Planning and Research.

The chair made a statement.

OTTAWA, le vendredi 5 juin 2009
(11)

[*Traduction*]

Le Sous-comité sur les villes se réunit aujourd'hui à 9 h 4, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P., (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Cordy, Eggleton, C.P., Keon et Segal (4).

Également présentes : Havi Echenberg et Robin Wisener, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 24 février 2009 et renvoyé au Sous-comité sur les villes le mercredi 25 février 2009, le sous-comité poursuit son étude sur les questions d'actualité des grandes villes canadiennes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du sous-comité.*)

TÉMOINS :

Association nationale d'habitation autochtone :

Charles W. Hill, directeur exécutif;

David Seymour, membre, conseil d'administration.

Calgary Homeless Foundation :

Alina Tanasescu, gestionnaire, Recherche et politiques publiques.

Canada Sans Pauvreté :

Rob Rainer, directeur général.

Conseil national du bien-être social :

Sheila Regehr, directrice.

À titre personnel :

David Snow.

Institut Wellesley :

Michael Shapcott, directeur, Logement abordable et innovation sociale.

Association canadienne d'habitation et de rénovation urbaine :

Phil Brown, membre du conseil d'administration.

Focus Consulting Inc. :

Steve Pomeroy, président.

À titre personnel :

Margaret Eberle, Consultante en politique sur le logement, Eberle Planning and Research.

Le président fait une déclaration.

Mr. Pomeroy, Mr. Brown, Mr. Shapcott, Ms. Tanasescu, Mr. Rainer, Ms. Eberle, Mr. Seymour, Mr. Snow, and Ms. Regehr each made a presentation and, with Mr. Hill, answered questions.

At 10:24 a.m., the subcommittee suspended.

At 10:36 a.m., the subcommittee resumed.

Mr. Shapcott, Mr. Rainer, Ms. Regehr, Mr. Snow, Mr. Seymour, Mr. Pomeroy, Mr. Brown, Ms. Tanasescu, Ms. Eberle, and Mr. Hill each participated in the roundtable discussion.

At 1:04 p.m., it was agreed that the subcommittee adjourn to the call of the chair.

ATTEST:

MM. Pomeroy, Brown et Shapcott, Mme Tanasescu, M. Rainer, Mme Eberle, MM. Seymour et Snow et Mme Regehr font chacun une présentation, puis avec l'aide de M. Hill, répondent aux questions.

À 10 h 24, le sous-comité suspend ses travaux.

À 10 h 36, le sous-comité reprend ses travaux.

MM. Shapcott et Rainer, Mme Regehr, MM. Snow, Seymour, Pomeroy et Brown, Mmes Tanasescu et Eberle, et M. Hill prennent part à la table ronde.

À 13 h 4, il est convenu de suspendre les travaux du sous-comité jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du sous-comité,

Keli Hogan

Clerk of the Subcommittee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, June 3, 2009

The Subcommittee on Cities of the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:15 p.m. to examine and report on current social issues pertaining to Canada's largest cities.

Senator Art Eggleton (Chair) in the chair.

[*English*]

The Chair: I call this meeting to order.

[*Translation*]

Welcome to the Subcommittee on Cities. We are presently studying poverty, housing and homelessness.

[*English*]

Today we will focus on local poverty reduction strategies in the first segment. We will adjourn no later than 5:20 and then we will have a provincial government perspective, with the Honourable Deb Matthews from the Government of Ontario.

I will introduce our witnesses, who will contribute to our understanding of local poverty strategies today. First, on our screen from Montreal, Alain Noël, who is a professor in the Department of Political Science and Director of the Centre of Research at the University of Montreal.

[*Translation*]

He is the Director of the Interuniversity Research Centre on Economic and Social Change at the University of Montreal.

[*English*]

He is also a member of the Advisory Council of the Institute of Intergovernmental Relations at Queen's University in Kingston.

Tom Gribbons has a long history in the financial service industry in Saint John, New Brunswick. He currently chairs Vibrant Communities Saint John Leadership Roundtable, an organization dedicated to drastically reducing poverty in that city. He is also director of the Greater Saint John Community Foundation, past president of the Saint John Board of Trade and finance director of Enterprise Saint John.

Here at the table with us in Ottawa is Liz Weaver, who is the director for the Hamilton Roundtable for Poverty Reduction, which is a cross-sectoral community initiative with a strategic focus on poverty reduction and the aspiration of making Hamilton the best place to raise a child. She is also currently a member of the board of directors of Parks and Recreation Ontario and is involved in the Ontario Task Group on Access to Recreation for Low-Income Families.

Welcome to the three of you. We will start with Mr. Noël.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 3 juin 2009

Le Sous-comité sur les villes du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 16 h 15 afin d'étudier des questions d'actualité des grandes villes canadiennes et d'en faire rapport.

Le sénateur Art Eggleton (président) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Je déclare la séance ouverte.

[*Français*]

Bienvenue au sous-comité sur les villes qui étudie présentement la pauvreté, le logement et les sans-abri.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, nous examinerons en particulier les stratégies locales de réduction de la pauvreté au cours de la première partie de la réunion. Nous suspendrons la séance à 17 h 20 au plus tard, après quoi l'honorable Deb Matthews, du gouvernement de l'Ontario, nous présentera un point de vue provincial.

Je vais maintenant présenter nos témoins, qui contribueront à notre compréhension des stratégies locales de réduction de la pauvreté. Tout d'abord, sur l'écran, nous avons Alain Noël, qui est professeur au département de science politique et directeur du Centre de recherche à l'Université de Montréal.

[*Français*]

Il est directeur du Centre de recherche interuniversitaire sur les transformations économiques et sociales à l'Université de Montréal.

[*Traduction*]

Il est également membre du conseil consultatif de l'Institut des relations intergouvernementales de l'Université Queen's à Kingston.

Tom Gribbons a une longue expérience du secteur des services financiers à Saint John, au Nouveau-Brunswick. Il est actuellement président de la Vibrant Communities Saint John Leadership Roundtable, organisation qui s'efforce de réaliser une réduction radicale de la pauvreté dans cette ville. Il est également directeur de la Greater Saint John Community Foundation, ancien président de la Chambre de commerce de Saint John et directeur financier d'Enterprise Saint John.

Liz Weaver est assise à la table avec nous à Ottawa. Elle est directrice de la Hamilton Roundtable for Poverty Reduction, initiative communautaire intersectorielle ayant pour objectif stratégique de réduire la pauvreté et de faire de Hamilton le meilleur endroit pour élever un enfant. Mme Weaver est actuellement membre du conseil d'administration de Parks and Recreation Ontario et participe aux travaux du Groupe de travail de l'Ontario sur l'accès aux loisirs des familles à faible revenu.

Je vous souhaite la bienvenue à tous les trois. Nous commencerons par M. Noël.

[Translation]

Alain Noël, Professor, Department of Political Science, University of Montreal: Mr. Chair, I will address the committee in French but I would request that you ask your questions in English since I will only listen to the English channel and not the French one. Is it possible for me not to hear the translation of what I am saying?

[English]

The Chair: I could not help you on the technicalities. While you are speaking you could remove your earpiece.

Mr. Noël: I will speak in English because the echo is a bit disconcerting.

Three questions were proposed for this exchange today. The first question was whether provincial poverty reduction strategies are supported or hindered in one manner or another by the programs or the policies of the federal government. The second question was whether the federal government should do more or better to sustain provincial strategies. The third question was whether the federal government should adopt a pan-Canadian strategy for poverty reduction.

On the first question I will basically refer to the Quebec experience because that is the one I know best and also because it is the longest, followed by Newfoundland and Labrador, in terms of having a concerted effort at poverty reduction, which started with the law in 2002 in Quebec and then with an action plan in 2004. We are entering into discussions and exchanges across the province on the next action plan, starting with a broad national forum on June 15.

The Quebec government has undertaken a number of measures to address poverty, to reduce poverty, and many of these measures have to do with the restructuring of transfers to persons and families. The results are positive. In recent years we have seen a decrease in poverty rates in Quebec that is unmatched by other provinces' trajectories, so we can see that the policies have made a difference.

A question was raised as to where the federal government fits in this picture. In a way, it does not. This is not only because of the role the federal government has played or not played, but the Quebec government has not followed its strategy in reference to federal policies, and so it has basically been designed on two separate tracks.

Nevertheless, the federal government obviously plays a role because transfers to persons come from Ottawa; transfers to the provincial government come from Ottawa. Ottawa has policies regarding children, daycare services, education, of course Employment Insurance; and last in this list but not least, the federal government is also responsible for Aboriginal peoples in Canada who face major problems with poverty.

The two governments have basically acted on separate tracks, and this has not hurt as much as hindered Quebec's strategy because it was premised on basically Quebec jurisdiction;

[Français]

Alain Noël, professeur, Département de science politique, Université de Montréal : Monsieur le président, je vais parler en français, mais je vous demanderai de me poser des questions en anglais parce que de toute façon, j'écoute la traduction anglaise de vos questions et non la version française. Est-ce possible de ne pas entendre la traduction de ce que je dis?

[Traduction]

Le président : Je ne peux malheureusement pas vous aider dans ces questions techniques. Vous pourriez peut-être retirer l'écouteur de votre oreille pendant que vous parlez.

M. Noël : Je vais plutôt parler en anglais parce que l'écho me dérange.

Trois questions ont été proposées pour l'échange aujourd'hui. La première était de savoir si les programmes et les politiques du gouvernement fédéral soutiennent ou affaiblissent les stratégies provinciales de réduction de la pauvreté. La deuxième visait à déterminer si le gouvernement fédéral doit faire plus ou mieux pour appuyer les stratégies provinciales. La troisième question portait sur l'opportunité pour le gouvernement fédéral d'adopter une stratégie pancanadienne de réduction de la pauvreté.

Pour répondre à la première question, je me reporterai essentiellement à l'expérience québécoise parce que c'est celle que je connais le mieux et parce que c'est la plus longue, suivie de celle de Terre-Neuve-et-Labrador, en fonction de l'effort concerté de réduction de la pauvreté déployé depuis 2002 et du plan d'action mis en œuvre en 2004. Des discussions et des échanges auront lieu dans la province en vue de la mise au point du prochain plan d'action, en commençant par un grand forum national le 15 juin.

Le gouvernement du Québec a pris un certain nombre de mesures pour combattre et réduire la pauvreté. La plupart d'entre elles sont liées à une restructuration des transferts aux personnes et aux familles. Les résultats sont positifs. Ces dernières années, nous avons été témoins d'une diminution des taux de pauvreté au Québec, qui n'a pas d'équivalent dans les autres provinces. On peut en conclure que les politiques adoptées ont été efficaces.

On se demande où s'inscrit le rôle du gouvernement fédéral dans ce tableau. D'une certaine façon, il ne s'inscrit pas du tout. Ce n'est pas seulement à cause du rôle que le gouvernement fédéral a joué ou n'a pas joué. En fait, le gouvernement du Québec n'a pas appliqué sa stratégie en fonction des politiques fédérales, les deux ayant été conçues séparément.

Bien sûr, le gouvernement fédéral joue un rôle puisque les transferts aux particuliers et les transferts au gouvernement provincial viennent d'Ottawa. Ottawa a des politiques concernant les enfants, les services de garde, l'éducation et bien sûr l'assurance-emploi. Enfin, le gouvernement fédéral est également responsable des Autochtones du Canada, qui sont très fortement touchés par la pauvreté.

Les deux gouvernements ont donc essentiellement agi en fonction de politiques complètement distinctes. L'action fédérale n'a pas nui à la stratégie québécoise, étant fondée sur les champs

nevertheless, some coordination could have been achieved and the federal government could have acted with more purpose in its own competencies.

On the second question, what should the federal government do to sustain provincial poverty reduction strategies, I think I am quoted in the previous report of this committee as saying the federal government should primarily do what it does well, what it should do. That is to say, it should focus first on its jurisdictions, and there are many. I mentioned various issues. There is one success story in federal intervention against poverty, and it regards people over age 65: pensions. Canada is sort of a success story internationally with respect to the income support for people over 65. This is not a success that we can rest assured is sustainable. It is to some extent sustainable, but a crisis is unfolding in private pensions that will have very important consequences for people over 65, so that is an issue that the federal government should be concerned with.

Of course, on the agenda now is Employment Insurance. I will not say any more.

I mentioned Aboriginal peoples. The way taxes, income and other taxes, are structured is extremely important, and taxes have not been designed or thought of so much in relation with the distribution of income and poverty in Canada, and we should think more about this.

Finally, a very important role for the federal government is played through Statistics Canada, which provides us measures on where we are and how we have been doing and so on; Statistics Canada has a role to play. In Canada we have relied for too long on a measure of poverty that is outdated and unsustainable — the LICO measure, the low income cut-off.

Now provinces that are beginning to think about poverty are proposing different measures. In Quebec we are very interested in the market basket measure that was developed by Human Resources and Skills Development Canada, HRSDC. Statistics Canada should play a role in building up this measure. Ontario is more interested in the low-income measure similar to what Europeans use, and perhaps a deprivation index. There is a very important role for Statistics Canada in coming up with measures that would be of interest to the different governments in the country.

The third question is whether there should be a federal strategy. New Brunswick is in the consultation phase now, so six provinces with New Brunswick have manifested an action plan, a law or a strategy. Obviously, given what I have said about the important role the federal government plays, I think it would be a good idea for the federal government to address the issue explicitly, to give itself clear objectives, clarify the instruments that are within the jurisdiction of the federal government and that

de compétence du Québec, mais elle l'a affaiblie. Il aurait pu y avoir plus de coordination, et le gouvernement fédéral aurait pu agir d'une façon plus ciblée dans son propre champ de compétence.

Pour ce qui est la deuxième question — que doit faire le gouvernement fédéral pour appuyer les stratégies provinciales de réduction de la pauvreté —, je crois que le rapport précédent du comité me cite, disant que le gouvernement fédéral devrait principalement faire ce qu'il fait le mieux. Autrement dit, il devrait d'abord concentrer ses efforts sur les nombreux aspects qui relèvent de son champ de compétence. J'ai mentionné différentes questions. Il y a un exemple de réussite dans l'intervention fédérale contre la pauvreté au moyen des pensions accordées aux personnes de plus de 65 ans. Le Canada s'est fait une réputation internationale grâce à son soutien du revenu des personnes âgées. Ce n'est cependant pas un domaine dont nous puissions garantir la durabilité. Il devrait être possible, dans une certaine mesure, de maintenir ces pensions, mais une crise se prépare dans le secteur des pensions privées, une crise qui pourrait avoir de graves conséquences pour les personnes de plus de 65 ans. C'est donc une question dont le gouvernement fédéral devrait se soucier.

Il y a bien sûr la question de l'assurance-emploi. Je n'en dirai pas plus à ce sujet.

J'ai mentionné les Autochtones. La façon dont les impôts, les revenus et les autres taxes sont structurés est extrêmement importante. La fiscalité n'a pas été conçue ou pensée en fonction de la répartition du revenu et de la pauvreté au Canada. Nous devrions peut-être y penser davantage dans cette optique.

Enfin, le gouvernement fédéral joue un rôle très important par l'entremise de Statistique Canada, qui nous fournit des données nous permettant de faire le point sur notre situation présente et passée. Statistique Canada a un rôle à jouer. Au Canada, nous avons compté pendant trop longtemps sur une mesure de la pauvreté qui est désuète et insoutenable : le seuil de faible revenu ou SFR.

Aujourd'hui, les provinces qui ont commencé à réfléchir à la pauvreté proposent différentes mesures. Le Québec s'intéresse beaucoup à la mesure du panier de consommation mise au point par Ressources humaines et Développement des compétences Canada. Statistique Canada devrait contribuer au développement de cette mesure. L'Ontario s'intéresse davantage à une mesure du faible revenu semblable à celle qu'utilisent les Européens et peut-être à une forme d'indice de privation. Statistique Canada peut jouer un rôle très important en créant des mesures pouvant intéresser les différents gouvernements du pays.

La troisième question visait à déterminer s'il est opportun d'avoir une stratégie fédérale. Le Nouveau-Brunswick étant actuellement à la phase des consultations, nous avons maintenant six provinces, en comptant le Nouveau-Brunswick, qui ont ou vont avoir un plan d'action, une loi ou une stratégie. Compte tenu de ce que j'ai dit de l'importance du rôle fédéral, je crois que ce serait une bonne idée pour le gouvernement fédéral d'aborder explicitement la question, de se donner des objectifs

should be used to reduce poverty in Canada. It needs clear objectives with timetables and a strategy to measure the results and so on to achieve accountability.

The federal government could also play a role in encouraging the exchange of information across governments in Canada, coordination between federal and provincial governments more than now and collaboration across governments around best practices information and so on and finally in the development of indicators and measures through Statistics Canada.

The Chair: Thank you for your presentation. You have given us some basis for questions. I am sorry about the problem with the feedback, the electronics. We were able to translate at this end as you were speaking in French, but I understand the problem you are experiencing.

I will now go to the other side of our video and ask Tom Gribbons from Saint John, New Brunswick to give us his opening remarks.

Tom Gribbons, Chair, Vibrant Communities Saint John Leadership Roundtable: Thank you, Mr. Chair, for the invitation to participate. I spoke to another subcommittee back in June of 2007. I represent a group called the Business Community Anti-Poverty Initiative, and we would like to congratulate you on your report on poverty that was issued a year ago. We think it is an excellent compendium of issues and options going forward.

If we can leave you with one mention today, you have done your homework and now we urge you to convince your colleagues on the Hill that poverty reduction must become a national priority and push for change.

I applaud how the province of Quebec has led the provinces in the country with their poverty reduction strategy. We in New Brunswick are simply going through the process now and hope by the end of this year to have a provincial strategy in place, but certainly in the case of Saint John and our businesses, we have stepped up and have a poverty reduction strategy. We eagerly anticipate working with the Government of Canada.

I will give you a little bit of background. The Business Community Anti-Poverty Initiative, BC API, started 12 years ago when a group of business leaders in the city came together to address the serious issue facing the community. At that time, more than one third of our city's children were living in poverty; well over 28 per cent of the population of the city was living below the poverty line. As business leaders, we knew very little about it and how to fix the problem, but we knew we had to do something to help, so we formed the Business Community Anti-Poverty Initiative.

clairs et de préciser les instruments de compétence fédérale à utiliser pour réduire la pauvreté au Canada. Il aurait besoin d'objectifs clairs accompagnés d'un échéancier ainsi que d'une stratégie de mesure des résultats, et cetera, pour pouvoir rendre compte de ses activités.

Le gouvernement fédéral pourrait également jouer un rôle en encourageant les échanges d'information entre les gouvernements du Canada, en favorisant une meilleure coordination des activités fédérales et provinciales, en établissant une collaboration intergouvernementale en matière de pratiques exemplaires, et cetera. et en chargeant Statistique Canada d'élaborer des indicateurs et des mesures.

Le président : Je vous remercie de votre exposé. Nous avons maintenant suffisamment de matière pour vous poser des questions. Je regrette les difficultés causées par le système de son. Nous avons pu écouter l'interprétation pendant que vous parliez en français, mais je comprends les difficultés que vous avez eues.

Je vais maintenant passer à l'autre côté de notre vidéoconférence pour demander à Tom Gribbons, de Saint John, au Nouveau-Brunswick, de nous présenter son exposé préliminaire.

Tom Gribbons, président, Vibrant Communities Saint John Leadership Roundtable : Je vous remercie, monsieur le président, de votre invitation. Je me suis adressé à un autre sous-comité en juin 2007. Je représente un groupe nommé Business Community Anti-Poverty Initiative, ou initiative antipauprété de la communauté des affaires. Nous tenons à vous féliciter pour le rapport sur la pauvreté que vous avez publié l'année dernière. Nous croyons que c'est un excellent inventaire des questions qui se posent et des options qui s'offrent.

Si nous pouvions vous laisser un message aujourd'hui, ce serait que vous avez fait votre devoir et que nous voulons maintenant vous exhorter à convaincre vos collègues de la Colline de faire de la réduction de la pauvreté une priorité nationale et d'exercer des pressions en vue d'obtenir des changements.

Je félicite le Québec, qui est devenu un chef de file parmi les provinces du pays grâce à sa stratégie de réduction de la pauvreté. Au Nouveau-Brunswick, nous venons juste d'entreprendre le processus et nous espérons avoir une stratégie provinciale d'ici la fin de cette année. Toutefois, dans le cas de Saint John et de notre groupe d'entreprises, nous avons pris l'initiative d'élaborer notre propre stratégie de réduction de la pauvreté. Nous attendons avec le plus grand intérêt l'occasion de collaborer avec le gouvernement du Canada à cet égard.

Je vais commencer par vous donner quelques renseignements généraux. La Business Community Anti-Poverty Initiative ou BC API a commencé il y a 12 ans quand un groupe de dirigeants d'entreprises de la ville s'est réuni pour s'attaquer au grave problème qui se posait alors : plus d'un tiers des enfants de Saint John vivaient dans la pauvreté, de même que plus de 28 p. 100 de la population de la ville. À titre de dirigeants d'entreprises, nous ne connaissions pas grand-chose du problème ni des moyens de le régler, mais nous savions qu'il fallait faire quelque chose. Nous avons alors formé la BC API.

The first important step was to undertake a study of poverty to find out more about it. We engaged Deloitte and basically learned that women and children were the most affected, particularly single-parent families. We also learned that low-income families were clustered in the oldest and poorest neighbourhoods of Saint John, neighbourhoods that our communities are ashamed to call ours. Our study concluded that single-parents, despite their best efforts, were stuck in poverty and that if we could change their future, poverty would be drastically reduced in Saint John.

The second important step was to focus our work, because poverty was too big and too vast to tackle all at once. We had to focus on a number of key areas. Our research told us that education is the key to economic self-sufficiency. Our job was to put in place the right combination of services and support so that children in poverty could succeed in school and their parents could train for decent jobs. We have chosen to work in five low-income neighbourhoods where investments are most needed and we can work alongside families to learn together how to do this better.

The third step was to acknowledge that we could not do this work by ourselves. We had to rally and engage Saint John's leaders and experts from every sector to help create the changes we were aiming to achieve. This whole multi-sectoral concept was very important. That has been the key to any success we have had thus far.

Where are we? It is a decade later. More children are graduating from high school. The lives of some families are improving and so are Saint John's neighbourhoods.

However, there is more to do. Today, the number of children who live in poverty in our city has dropped from one in three to one in four. We are making progress. Ten years ago the rate of poverty in the city of Saint John was over 28 per cent. The latest Statistics Canada information from 2006 indicates that we are down to 21 per cent. Therefore, it is moving in the right direction.

We have three recommendations for you. First, in order to sell the concept of a poverty reduction strategy, we need to strengthen the economic argument for reducing poverty with established goals, targets and measures that have economic implications. Reducing poverty needs to be looked at as more than simply a social value or charitable good. Yes, it is the right, ethical and moral thing to do, but it is also a serious economic issue for Canada.

We need better measures to help us understand the economic cost of poverty and the economic benefit of helping particularly our children and young families to get out of poverty. Although people want to do social good, we are even more compelled to act

La première étape consistait à faire une étude de la pauvreté pour en apprendre davantage sur ce phénomène. Nous avons engagé le cabinet de consultants Deloitte, qui nous a appris que les femmes et les enfants, et notamment les familles monoparentales, étaient les plus touchés. Nous avons également appris que les familles à faible revenu étaient regroupées dans les quartiers les plus vieux et les plus pauvres de Saint John, des quartiers que nous avions honte d'avoir dans notre ville. Notre étude a abouti à la conclusion que les mères seules ne pouvaient pas échapper à la pauvreté, malgré tous les efforts qu'elles pouvaient déployer, et si nous pouvions changer leur sort, nous serions en mesure de réduire considérablement la pauvreté à Saint John.

La deuxième étape importante était de cibler nos efforts. En effet, la pauvreté est beaucoup trop vaste pour qu'il soit possible de s'y attaquer d'un seul coup. Nous devions concentrer nos efforts sur les domaines essentiels. Nos recherches avaient révélé que l'éducation est la clé de l'autonomie économique. Notre travail consistait donc à mettre en place la bonne combinaison de services et d'aides pour permettre aux enfants pauvres de réussir à l'école et à leurs parents d'obtenir la formation voulue pour décrocher un emploi décent. Nous avons choisi de travailler dans cinq quartiers à faible revenu où des investissements étaient vraiment nécessaires et où nous pouvions travailler avec les familles pour trouver ensemble les meilleures solutions.

La troisième étape a consisté à reconnaître que nous ne pouvions pas tout faire tout seuls. Nous devions solliciter des dirigeants et des experts de tous les secteurs de Saint John pour leur demander de nous aider à apporter les changements nécessaires. Tout ce concept d'effort multisectoriel est très important. Il a joué un rôle essentiel dans tous les succès que nous avons enregistrés jusqu'ici.

Où en sommes-nous dix ans plus tard? La plupart des enfants finissent l'école secondaire. La vie de certaines familles s'est améliorée, de même que la situation des quartiers de Saint John.

Toutefois, il faut en faire davantage. Aujourd'hui, le nombre des enfants qui vivent dans la pauvreté dans notre ville est passé de un sur trois à un sur quatre. Nous avons fait des progrès. Il y a dix ans, le taux de pauvreté à Saint John était supérieur à 28 p. 100. Les derniers chiffres de Statistique Canada, qui remontent à 2006, indiquent que nous en sommes à 21 p. 100. Nous progressons donc dans la bonne direction.

Nous avons trois recommandations à vous présenter. Premièrement, pour faire accepter le concept d'une stratégie de réduction de la pauvreté, nous avons besoin d'arguments économiques plus solides militant en faveur de la réduction de la pauvreté, avec des objectifs établis et des mesures ayant un sens économique. La réduction de la pauvreté doit être plus qu'une valeur sociale ou une bonne action. Oui, c'est une façon juste, éthique et morale d'agir, mais c'est aussi un enjeu économique sérieux pour le Canada.

Nous avons besoin de meilleures mesures pour nous faire comprendre le coût économique de la pauvreté et l'avantage économique qu'il y a à aider les enfants et les jeunes familles à y échapper. Même si les gens ont naturellement tendance à faire du

when the business case is made that poverty reduction means that some form of economic gain will be there for all. It is not only social improvements.

Our businesses are facing a future where the demand for a skilled and ready workforce will exceed the supply. While immigration is one solution, we have amazing talents in our backyards waiting to be unleashed. When labour force participation rates increase in our communities, our tax base grows and more people have more money to spend.

We also believe that Canadians appear to be unaware of the public costs of poverty — at least this is the experience we have in Saint John. It is time to describe this cost to taxpayers and show how poverty reduction strategies will benefit all.

Our second recommendation is that poverty reduction work requires dedicated leadership and resources for communities. Cities are the engines of Canada and are the most affected by poverty. Our communities need senior levels of government to agree to make poverty reduction a national priority. We need to be rowing in the same direction.

Our work in Saint John would be progressing at a much faster pace if there were a federal-provincial program in place to help our city undertake this work. Tripartite agreements would be an effective way to help cities reduce their poverty rates. Why is this? Poverty reduction solutions are different for every city, every neighbourhood and every family. It is at the local level that diverse sectors are best able to join together to understand how to interlock services and fill the gaps.

We have learned that cookie-cutter and top-down programs delivered by various government departments in isolation of one another are not working very well. Our experiences have shown us that funders must collaborate at a community level in order to provide meaningful, cost-effective, flexible and comprehensive solutions.

Our third recommendation is that we believe that we need to add a springboard to the social safety net, particularly for children and families. Fundamentally, people do not want to live better in poverty, they want to get out of poverty. Our public policies and institutions are not designed, in our opinion, to help people get out of poverty. They are designed to allow them to live better and stay in poverty.

We pump an extraordinary amount of public and charitable dollars into managing the effects of poverty — illness, addictions, crime, illiteracy and long-term dependency on social assistance and social housing. Very little of this money improves the socio-economic conditions for low-income families. This has to change.

bien, nous nous sentirions obligés d'agir s'il est établi que la réduction de la pauvreté peut assurer des gains économiques à tout le monde. Il ne s'agit pas seulement d'une amélioration sociale.

Nos entreprises sont confrontées à un avenir dans lequel la demande de travailleurs qualifiés dépassera l'offre. Même si l'immigration est une solution, nous ne devons pas perdre de vue que nous avons chez nous des talents extraordinaires qui ne demandent qu'à se révéler. Si le taux d'activité de nos collectivités augmente, notre assiette fiscale se développera aussi et davantage de gens auront de l'argent à dépenser.

Nous croyons en outre que les Canadiens ne se rendent pas vraiment compte du coût public de la pauvreté. C'est du moins l'expérience que nous avons acquise à Saint John. Il est temps de faire connaître ce coût aux contribuables et de leur montrer que les stratégies de réduction de la pauvreté auront des avantages pour tous.

Notre deuxième recommandation, c'est que la réduction de la pauvreté nécessite une direction et des ressources particulières dans les collectivités. Les villes constituent les moteurs du Canada et sont les plus touchées par la pauvreté. Il faut, dans l'intérêt de nos collectivités, que les paliers supérieurs de gouvernement acceptent d'inscrire la réduction de la pauvreté parmi les priorités nationales. Nous devons tous pousser dans la même direction.

Notre travail à Saint John avancerait beaucoup plus rapidement si un programme fédéral-provincial aidait notre ville à faire le travail. Les accords tripartites sont un moyen efficace d'aider les villes à réduire leur taux de pauvreté. Pourquoi? Les mesures de réduction de la pauvreté varient d'une ville à l'autre, d'un quartier à l'autre et d'une famille à l'autre. C'est au niveau local que les différents secteurs sont le mieux en mesure de joindre leurs efforts pour situer les services et combler les lacunes.

Nous avons appris que les solutions à l'emporte-pièce et les programmes exécutés de haut en bas par différents ministères agissant séparément les uns des autres ne donnent pas de très bons résultats. Nous savons d'expérience que les bailleurs de fonds doivent collaborer au niveau communautaire pour trouver des solutions judicieuses, économiques, flexibles et complètes.

Notre troisième recommandation, c'est que nous croyons avoir besoin d'un tremplin dans le filet de sécurité sociale, particulièrement dans le cas des enfants et des familles. Au fond, les gens ne veulent pas mieux vivre dans la pauvreté; ils veulent pouvoir sortir de la pauvreté. À notre avis, les politiques publiques et les institutions ne sont pas conçues pour aider les gens à échapper à la pauvreté. Elles visent seulement à leur permettre de mieux vivre, tout en restant pauvres.

Nous investissons d'énormes montants de fonds publics et de dons de charité pour gérer les effets de la pauvreté : maladie, toxicomanie, crime, analphabétisme, dépendance à long terme de l'aide sociale, logement social, et cetera. Très peu de cet argent permet d'améliorer vraiment les conditions socioéconomiques des familles à faible revenu. Cela doit changer.

The Business Community Anti-Poverty Initiative firmly believes that it is our collective responsibility as businesses, communities and governments to help children and families get out of poverty. This takes dedicated leadership and resources.

Thank you for taking on this challenging and complex work. We share your passion. We celebrate your progress and invite you to adopt our motto at BCAPI, "We must refuse to fail."

The Chair: Thank you. The work you are doing is terrific. I have seen few business organizations that have tackled poverty in the way you are. It is good to hear that you are making progress.

We will come back to both of you with questions. We have heard from the province of Quebec and the city of Saint John. Now, we will hear about the city of Hamilton, Ontario. Liz Weaver will tell us about what they have been doing and what she thinks the federal government should be doing in this area.

Liz Weaver, Director, Hamilton Roundtable for Poverty Reduction: Thank you for inviting the Hamilton Roundtable for Poverty Reduction to speak this afternoon.

This is a pivotal time for our cities. Cities are trying to deal with very complex issues like poverty. The leadership that you can show at the federal government level will complement what we are seeing in the province of Ontario and in the city of Hamilton. That is transformative leadership. Together, we can make a difference on poverty reduction.

I will give you some background on the Hamilton Roundtable for Poverty Reduction. Similar to our colleagues in Saint John, the Hamilton Roundtable for Poverty Reduction was born out of a concern for our community's poverty challenge. It came together in May 2005 to understand and to act on Hamilton's high poverty rate. It wanted to bring the community's attention to the issue of poverty, to focus action and to find solutions.

It was initially co-convened by the Hamilton Community Foundation and the City of Hamilton. It is a multi-sectoral table, like our colleagues. It has 42 members around the table including business, government, the voluntary sector and 10 individuals who have the lived experience of poverty. We also reach out and include about 900 other organizations in the community. Our aspiration is to make Hamilton the best place to raise a child.

Similar to Saint John, one of our first steps was to develop an understanding of what poverty meant to Hamilton. From 2001 Statistics Canada data, we concluded that Hamilton had one of the highest poverty rates, with approximately 20 per cent of our residents living below the low income cut-off and one in four children growing up in poverty.

La BCAPI croit fermement qu'il incombe collectivement aux entreprises, aux collectivités et aux gouvernements d'aider les enfants et les familles à échapper à la pauvreté. Nous avons besoin pour cela d'un leadership et de ressources exclusivement consacrés à cette fin.

Je vous remercie d'avoir entrepris ce travail difficile et complexe. Nous partageons votre enthousiasme. Nous célébrons vos progrès et vous invitons à adopter la devise de la BCAPI : Nous refusons l'échec.

Le président : Je vous remercie. Vous faites un travail extraordinaire. Il est rare que des entreprises s'attaquent à la pauvreté comme vous l'avez fait. Nous sommes heureux d'apprendre que vous avez réalisé des progrès.

Nous vous reviendrons tous les deux pour vous poser des questions. Nous avons entendu des exposés venant du Québec et de la ville de Saint John. Nous allons maintenant écouter une représentante de Hamilton, en Ontario. Liz Weaver nous parlera de l'action de son organisation et de ce que le gouvernement fédéral devrait faire dans ce domaine.

Liz Weaver, directrice, Hamilton Roundtable for Poverty Reduction : Je vous remercie d'avoir invité la Hamilton Roundtable for Poverty Reduction à s'adresser au comité cet après-midi.

Nos villes vivent une période cruciale. Elles essaient actuellement de s'attaquer à des problèmes très complexes tels que la pauvreté. Le leadership dont vous pouvez faire preuve au niveau fédéral s'ajoutera aux efforts déployés par la province d'Ontario et la ville de Hamilton. C'est un leadership qui vise à changer les choses. Agissant ensemble, nous pouvons réellement réduire la pauvreté.

Je commencerai par vous donner quelques renseignements généraux sur la Hamilton Roundtable for Poverty Reduction. Comme celle de nos collègues de Saint John, notre organisation est née de notre volonté de relever le défi de la pauvreté dans notre collectivité. Elle s'est formée en mai 2005 pour essayer de comprendre et d'abaisser le taux de pauvreté élevé qui sévissait à Hamilton. Elle avait pour but d'attirer l'attention de la collectivité sur le problème de la pauvreté, de cibler l'action et de trouver des solutions.

L'initiative est née au départ des efforts de la Hamilton Community Foundation et de la ville de Hamilton. Il s'agit d'une organisation multisectorielle, semblable à celle de nos collègues. Elle réunit autour de la table 42 membres représentant les entreprises, le gouvernement, le secteur bénévole et 10 particuliers qui ont eux-mêmes vécu l'expérience de la pauvreté. Nous avons également des contacts avec quelque 900 autres organisations de la collectivité. Nous aspirons à faire de l'Hamilton le meilleur endroit pour élever un enfant.

Comme à Saint John, l'une de nos premières étapes a consisté à essayer de comprendre ce que la pauvreté impliquait à Hamilton. À partir des données de 2001 de Statistique Canada, nous avons conclu que notre ville avait l'un des taux de pauvreté les plus élevés, environ 20 p. 100 des habitants vivant au-dessous du seuil de faible revenu et un enfant sur quatre grandissant dans la pauvreté.

We adopted a framework for change that focuses on the life of a child from birth to employment; we call it “cradle to career.” We have identified critical points of investment through life. If we can leverage resources and focus our community’s energy on these critical points of investment, we can change the trajectory for children and their families who live in poverty in our community.

The critical points of investment are quality early learning and parenting; skills through education activity and recreation; targeted skills development; those years when children transfer from high school into the workforce or post-secondary education; employment; and then asset-building and wealth creation.

This framework for change has been a seminal piece of work for us because we have been able to focus our community around these critical investment points. Focusing on poverty reduction at a municipal level can make a difference. However, we believe it can make the same kind of difference at the provincial and federal levels.

We have seen significant shifts in our community as a result of not only the roundtable’s work but also the community’s work collectively. We have seen a reduction in our poverty rate from 20 per cent to 18.1 per cent, which results in 6,000 fewer citizens living below the low income cut-off. This is at a time when other communities in Ontario have experienced an increase in poverty.

We have also seen 175 community-led solutions driving forward change, and 47 households, consisting of children, youth and their families, who have now increased assets, which will make their circumstances better in our community. These assets are across the range of the perspective. There are increased opportunities for early learning and parenting, increased after-school programs, and more access to skilled training and affordable housing.

We have seen a focused investment in neighbourhood leadership and the delivery of more effective and collaborative services. Over \$10 million has been leveraged across the city of Hamilton through a variety of funders and both levels of government.

Those of you who know the Hamilton community will know that *The Hamilton Spectator*, our local media source, came on board very early. They launched their investment in the poverty reduction strategy with a blank front cover of *The Hamilton Spectator*. In the middle of the front page was a little box that said that the stories of people living in poverty in Hamilton do not often make the pages of *The Hamilton Spectator* and they aimed to change that.

In fact, over the course of the last four years, over 600 articles and blogs raising the issue of poverty in our community have happened. That has been very significant and has allowed our community to learn more about this issue and to become focused on it.

Nous avons adopté un cadre d’évolution « du berceau à la carrière » axé sur la vie de l’enfant entre la naissance et le monde du travail. Nous avons déterminé les points critiques d’investissement durant cette période. En obtenant des ressources et en concentrant les efforts de la collectivité sur ces points critiques d’investissement, nous pourrions changer la trajectoire des enfants et des familles qui vivent dans la pauvreté à Hamilton.

Ces points critiques comprennent une éducation préscolaire et parentale de qualité, le développement des aptitudes grâce à l’activité d’éducation et aux loisirs, le développement ciblé de compétences, la transition entre l’école secondaire et le monde du travail ou l’éducation postsecondaire, l’emploi et enfin la constitution d’actifs et la création de richesse.

Ce cadre d’évolution a constitué pour nous un travail majeur parce qu’il nous a permis de cibler les efforts de la collectivité sur les points critiques d’investissement. La concentration des efforts sur la réduction de la pauvreté au niveau municipal peut donner des résultats probants, mais nous croyons qu’il est possible d’aboutir à des résultats semblables au niveau provincial et fédéral.

Nous avons été témoins de changements significatifs à Hamilton par suite non seulement des efforts de notre organisation, mais aussi du travail collectif de notre ville. Notre taux de pauvreté est passé de 20 à 18,1 p. 100, ce qui signifie que le nombre de citoyens vivant au-dessous du seuil de faible revenu a diminué de 6 000 dans une période où d’autres collectivités de l’Ontario ont connu une augmentation de la pauvreté.

Nous avons également assisté à la mise en œuvre de 175 solutions communautaires qui ont permis de réaliser des progrès, et avons vu 47 ménages comprenant des enfants, des jeunes et leur famille augmenter leur actif, ce qui améliorera leur sort dans la collectivité. Les actifs acquis s’échelonnent sur toute la gamme couverte par notre action : occasions accrues d’éducation préscolaire et parentale, davantage de programmes d’activités parascolaires, plus grand accès à la formation spécialisée et à des logements abordables.

Nous avons vu des investissements ciblés visant la création d’un leadership de quartier et la prestation de services communs plus efficaces. Il a été possible de recueillir plus de 10 millions de dollars à Hamilton grâce à différents bailleurs de fonds et aux deux paliers de gouvernement.

Ceux d’entre vous qui connaissent Hamilton savent déjà que notre quotidien local, le *Hamilton Spectator*, s’est joint très tôt à notre projet. Il a commencé à investir dans notre stratégie de réduction de la pauvreté en publiant une première page blanche avec, au milieu, un petit encadré disant que les pauvres de Hamilton n’étaient pas souvent mentionnés dans les pages du *Hamilton Spectator*, mais que les choses allaient bientôt changer.

En fait, au cours des quatre dernières années, le journal a consacré plus de 600 articles et chroniques au problème de la pauvreté dans notre collectivité. Cela a eu un effet très sensible, qui a permis de sensibiliser les gens au problème, d’en apprendre davantage à ce sujet et de s’y intéresser de plus près.

Like our colleagues, we believe that a national poverty strategy is needed. We see a lot of provincial movement, but we need the support of our federal colleagues to move this forward.

With nearly 89,000 Hamiltonians and 3.5 million Canadians living below the low income cut-off, our federal government should commit to a comprehensive and measurable poverty reduction strategy. We think the investments that the federal government makes in early learning and child care, affordable and accessible housing, employment opportunities and meaningful income supports are essential components toward moving families out of poverty. Like my colleague in Saint John, we need to focus on how to not only improve the circumstances, but also help families move across that poverty bridge.

Recently, the Ontario Association of Food Banks developed a report and looked at the cost of poverty. They identified that poverty costs the residents of Ontario a staggering \$32 billion a year, the equivalent of 5.5 per cent to 6.6 per cent of the provincial GDP. The report concluded that poverty was too expensive and that society can no longer afford the cost. They called for action; and I think that this report has been instrumental to the Government of Ontario's poverty reduction strategy.

We are suggesting that a Canadian poverty reduction strategy have six key elements. The first is to establish an interdepartmental secretariat on poverty reduction. We certainly acknowledge the work that the Senate Subcommittee on Cities is doing and also the work of the House of Commons Standing Committee on Human Resources, Skills and Social Development and the Status of Persons with Disabilities.

We believe a cross-sectoral approach or an interdepartmental approach to poverty is the right kind of strategy. We know that poverty is complex; it has multiple root causes, and many federal ministries and departments are engaged in some kind of income transfer that impacts individuals who live in poverty.

We also suggest that, similar to the Vibrant Communities Saint John Leadership Roundtable and the Hamilton round table, a national multi-sector panel on poverty reduction be established. When we brought the business community, government, the voluntary sector and the voices of individuals with the lived experience of poverty to the table, it enriched the understanding of Hamiltonians and the understanding of the Hamilton round table around this work.

At the round table, we have adopted a no-blame approach, which can be challenging for individuals who have the lived experience of poverty. However, it is important for us to have their voices at the table and have them join us in identifying not only the challenges that our community faces but also the solutions and to have them engaged in the solutions.

Comme nos collègues, nous croyons qu'une stratégie nationale de lutte contre la pauvreté est nécessaire. Différentes mesures ont été prises au niveau provincial, mais nous avons besoin de l'aide de nos collègues fédéraux pour aller de l'avant.

À Hamilton, 89 000 personnes se situent au-dessous du seuil de faible revenu. Le nombre correspondant au Canada est de 3,5 millions de personnes. Face à de tels chiffres, le gouvernement fédéral devrait adopter une stratégie complète et mesurable de réduction de la pauvreté. Nous croyons que les investissements fédéraux consacrés à l'éducation préscolaire et à la garde d'enfants, à des logements abordables et accessibles, à des occasions d'emplois et à des mesures sérieuses de soutien du revenu constituent des éléments essentiels pour sortir les familles de la pauvreté. Nous estimons, comme nos collègues de Saint John, qu'il faut non seulement améliorer les conditions de vie des familles, mais aussi les aider à échapper à la pauvreté.

L'Association ontarienne des banques alimentaires a récemment produit un rapport qui examine le coût de la pauvreté. Le rapport aboutit à la conclusion que la pauvreté coûte aux Ontariens la somme ahurissante de 32 milliards de dollars par an, qui représente entre 5,5 et 6,6 p. 100 du PIB provincial. D'après le rapport, la pauvreté est beaucoup trop coûteuse et la société n'a plus les moyens de payer ce prix. L'association lance donc un appel à l'action. Je crois que ce rapport a joué un rôle clé dans la stratégie de réduction de la pauvreté du gouvernement de l'Ontario.

Nous pensons qu'une stratégie canadienne de réduction de la pauvreté doit comprendre six éléments essentiels. Premièrement, il faut établir un secrétariat interministériel chargé de la réduction de la pauvreté. Nous sommes certainement conscients du travail accompli par le Sous-comité sénatorial sur les villes et par le Comité permanent des ressources humaines, du développement des compétences, du développement social et de la condition des personnes handicapées de la Chambre des communes.

Nous croyons qu'une approche intersectorielle ou interministérielle de la pauvreté est nécessaire. Nous savons que la pauvreté est complexe, que ses causes profondes sont multiples et que de nombreux ministères et organismes fédéraux sont responsables de transferts de revenu d'une forme ou d'une autre qui touchent des gens vivant dans la pauvreté.

Nous proposons d'établir un groupe national multisectoriel de réduction de la pauvreté sur le modèle de nos tables rondes de Saint John et de Hamilton. Lorsque nous avons réuni autour de la même table des représentants du monde des affaires, du gouvernement et du secteur bénévole ainsi que des gens qui ont personnellement connu la pauvreté, toute la collectivité et tous les membres du groupe ont pu mieux comprendre la situation.

Autour de la table, nous ne portons pas de jugements et ne blâmons personne afin d'éviter de blesser les gens qui ont connu la pauvreté. Nous avons besoin de ces gens à la table non seulement pour nous aider à mieux définir les problèmes de notre collectivité, mais aussi pour trouver des solutions qu'ils soient eux-mêmes prêts à mettre en œuvre.

We agree with our colleagues that measurable indicators and timelines to reduce poverty are critical.

One point I would like to note is that the Hamilton Roundtable for Poverty Reduction recently listened to the Social Planning & Research Council's report on incomes and poverty in Hamilton. This report is based on data from the 2006 Census. We know that since that census data has been released, the economy has shifted significantly.

While that information is helpful to us in terms of marking trends, it is not as current and timely. However, we would advocate that the release of that data to communities to help drive change at a community level, and also at a provincial and national level, is critical. It takes a long time for that information to be transferred down to local communities.

We recognize that there will be a need for investment of resources and the creation of policies, which will help reduce and prevent poverty. We encourage you to advocate for flexible and sustainable funding and investments that will ensure maximum impact over the long term. Too often, local community efforts are hampered by short-term, focused projects, as opposed to long-term investments in communities.

Where we have seen a bit of a difference is around the national Homelessness Partnering Strategy, where there has been flexibility for local communities to help design what the community requires. There is some challenge around the shortness of that funding option, but it has allowed government, citizens, service providers and the development community in Hamilton to come together and identify strategies for that whole continuum of social housing that is effective and relevant to our community. That is the type of solution we are looking for.

My last recommendation is to recognize that while there is a need for national investment, there is also a need to look at how cities, neighbourhoods and citizens can play an instrumental part in the poverty reduction equation. We have seen citizens in our community, along with businesses, government and educational institutions — all of our partners — step up to the plate. That is both the opportunity and the challenge of focusing on cities.

The Chair: Thank you very much for those initial submissions. We will now get into the questions.

Mr. Noël, I understand you can now speak French without there being a technical feedback problem. You are welcome to do that regardless of what language the questions come in.

I will start by asking a question of all three of you. Ms. Weaver, you mentioned the need for a national poverty strategy. I thought Mr. Gribbons said much the same thing; and Mr. Noël, you specifically referenced goals and timetables at the federal level.

Nous convenons avec nos collègues que des indicateurs mesurables et des échéanciers de réduction de la pauvreté sont essentiels.

Je voudrais signaler que notre groupe a récemment pris connaissance du rapport du Conseil de planification sociale et de recherche de Hamilton sur les revenus et la pauvreté dans la ville. Le rapport est basé sur des données tirées du recensement de 2006. Nous savons que, depuis la publication des données du recensement, l'économie a considérablement évolué.

Ces renseignements sont utiles pour déceler les tendances, mais ils ne sont pas très actuels. Nous croyons quand même qu'il est essentiel de les diffuser pour favoriser le changement au niveau communautaire de même qu'aux niveaux provincial et national. Il faut beaucoup de temps pour que l'information parvienne aux collectivités locales.

Nous sommes conscients du fait qu'il faudra investir des ressources et élaborer des politiques pour contribuer à la réduction et à la prévention de la pauvreté. Nous vous encourageons à recommander un financement souple et durable et des investissements qui auront un maximum d'impact à long terme. Trop souvent, les efforts des collectivités locales sont entravés par des projets ciblés à court terme, par opposition à des investissements à long terme.

Nous avons pu constater certaines différences dans le cas de la Stratégie nationale des partenariats de lutte contre l'itinérance, qui comportait une certaine souplesse permettant aux collectivités locales de participer à la conception des projets qui les intéressent. La durée réduite du financement a causé des difficultés, mais la stratégie a permis au gouvernement, aux citoyens, aux fournisseurs de services et à la communauté du développement de Hamilton de définir collectivement des projets couvrant toute la gamme des services de logement social dont notre collectivité a besoin. Voilà le genre de solutions que nous recherchons.

Ma dernière recommandation est de reconnaître que, même si nous avons besoin d'investissements nationaux, nous ne devons pas perdre de vue que les villes, les quartiers et les citoyens jouent un rôle de premier plan dans les efforts de réduction de la pauvreté. Dans notre collectivité, des citoyens ont joint leurs efforts à ceux des entreprises, du gouvernement, des établissements d'enseignement et de tous nos autres partenaires pour participer à l'action. C'est à la fois l'avantage et le défi de compter sur les villes.

Le président : Je vous remercie de vos exposés préliminaires. Nous allons maintenant passer aux questions.

Monsieur Noël, je crois que vous pouvez maintenant vous exprimer en français sans avoir à craindre des effets de boucle. Vous pouvez le faire indépendamment de la langue dans laquelle les questions sont posées.

Je voudrais commencer par vous poser une question à tous les trois. Madame Weaver, vous avez parlé du besoin d'une stratégie nationale de réduction de la pauvreté. Je crois que M. Gribbons a dit à peu près la même chose et que M. Noël a mentionné plus particulièrement des objectifs et des échéanciers au niveau fédéral.

The solution to the issues of poverty involves people at all three levels of government, plus the community. Most of the solutions are going to come from the bottom up. I think that is recognized; you have the Hamilton round table and the Saint John effort, which are at city levels. In Quebec, there is an advisory committee that is part of the consultation for the minister with respect to the implementation of the action plan and the law in Quebec. There is recognition of the need to have a ground-up action plan.

If we get the federal government involved in a national poverty strategy, is there not a risk that there is too much top down? How would you balance that? How do you think we can get a national poverty strategy — or goals and timetables, whatever you want to call it — at the federal level without diminishing the local involvement?

Mr. Noël: First, I would not call it a national strategy. I would call it a federal strategy. It is a risk, indeed, that it is simply top down. It is especially a risk at the federal level because that government is more distant from the local communities across the country.

The only way to work with this risk is to engage in an effort to devise such a strategy in consultation and collaboration in a multi-sectoral process, where you involve social actors from across the country. That would be not only consulting them but also involving them in designing and defining the strategy. I think this is feasible.

The idea is not so much to have the federal government design what everyone in the country should do but at least have the federal government consider the implications for poverty reduction of its own policies, which are there nevertheless and have to be considered in that light. It is well worth thinking about this risk, but it should not prevent an effort in designing some plans or thoughts about a federal role in this.

Mr. Gribbons: It comes down to the fact that we need to see leadership from Ottawa; we need to see leadership on a national level, and we need to hear a statement from the Prime Minister and all senior levels of ministers in government that poverty is a cost to the country and it is holding us back. It is not in our national interest or in our federal interest to have 14 per cent or 15 per cent of the population living under the low income cut-off. Ms. Weaver described the statistics of the cost for the Province of Ontario, and we can extrapolate that over the entire country. We have not yet heard about that part of it from our national leaders on a concerted basis.

To ensure we do not diminish the effect and the enthusiasm on a local level, it then behooves the government to sit down with the local communities, or if it is a province such as Quebec or Newfoundland and Labrador where they have a provincial strategy, and work with those jurisdictions and provide the funding.

When we first started this 12 years ago, we thought we could seriously reduce the level of poverty in this community simply by providing jobs. We are business people; we thought it would be a

La réduction de la pauvreté nécessite des interventions des trois ordres de gouvernement et de la collectivité. La plupart des solutions seront proposées de bas en haut. Je crois que cela est admis. Nous avons des tables rondes à Hamilton et à Saint John, qui agissent au niveau des villes. Au Québec, il y a un comité consultatif qui fait partie des consultations du ministre dans le cadre de la mise en œuvre de la loi et du plan d'action québécois. On reconnaît qu'il faut un plan ascendant.

Si nous arrivions à persuader le gouvernement fédéral de participer à une stratégie nationale de réduction de la pauvreté, ne risquons-nous pas d'avoir trop d'interventions descendantes? Que feriez-vous pour rétablir l'équilibre? À votre avis, comment pouvons-nous avoir une stratégie nationale de réduction de la pauvreté — ou encore des objectifs et des échéanciers, si vous préférez les appeler ainsi — au niveau fédéral sans réduire la participation locale?

M. Noël : Tout d'abord, je ne parlerai pas d'une stratégie nationale. Je parlerai plutôt d'une stratégie fédérale. Il y a évidemment le risque qu'il s'agisse tout simplement d'une intervention descendante. Ce risque existe particulièrement au niveau fédéral parce que le gouvernement est plus éloigné des collectivités locales partout dans le pays.

La seule façon de composer avec ce risque est d'essayer de concevoir cette stratégie en consultation et en collaboration avec un processus multisectoriel faisant intervenir des acteurs sociaux représentant l'ensemble du pays. Il s'agirait non seulement de les consulter, mais aussi de les faire participer à la conception et à la définition de la stratégie. Je crois que cela est faisable.

L'idée n'est pas tant de demander au gouvernement fédéral de décider de ce que chacun fera dans le pays que d'amener le gouvernement fédéral à tenir compte des répercussions de ses propres politiques sur la réduction de la pauvreté. Ces politiques seront là de toute façon et doivent être considérées dans ce contexte. Il est utile de penser au risque, mais il ne devrait pas empêcher l'élaboration de plans concernant le rôle fédéral.

M. Gribbons : Tout revient à une chose : nous avons besoin de voir Ottawa manifester du leadership. Nous avons besoin de leadership à l'échelle nationale. Nous voulons entendre le premier ministre et les principaux ministres du gouvernement déclarer que la pauvreté est un fardeau qui freine les progrès du pays, que ce n'est pas dans l'intérêt national ou dans l'intérêt fédéral que 14 ou 15 p. 100 de la population se situe en deçà du seuil de faible revenu. Mme Weaver a parlé des données de coût relatives à la province d'Ontario. Nous pouvons extrapoler pour avoir les chiffres de tout le pays. Nous n'avons rien entendu de tout cela de la part de nos dirigeants nationaux, sur une base concertée.

Pour éviter de diminuer la participation et l'enthousiasme au niveau local, il faudrait que le gouvernement discute avec les collectivités. Les provinces qui, comme le Québec et Terre-Neuve-et-Labrador, ont déjà une stratégie provinciale pourraient collaborer avec les collectivités et leur fournir du financement.

Lorsque nous avons commencé il y a 12 ans, nous avons sérieusement cru pouvoir réduire la pauvreté dans notre collectivité simplement en créant des emplois. Nous sommes des

simple, clean-cut solution. Then we learned about how this is such a difficult and complex issue. It is not just providing a job: it is child care, transportation and education. Everything else comes into it. There is no simple fix, although we thought there would be one.

Then, when we got that through our minds, we thought there would be one fix for Saint John, and we realized we had five different neighbourhoods with five entirely different sets of problems. Here we are in a small community of 130,000 people and we have to have at least five different solutions.

That is the dilemma you will run into. Therefore, there will have to be, first, will on the part of the federal government to provide resources because it is in the national interest to do so and then, through negotiation, providing the resources to let the local people get the job done. Then you get into all sorts of federal-provincial issues and negotiations that make it murky, but I think at the end of the day that is how you have to fix it.

The Chair: Mr. Gribbons, you talked about tripartite agreements, and Ms. Weaver, you talked about integrated policy and program delivery approaches. Maybe Ms. Weaver you could talk further about what vehicles might bring about that kind of cooperation and coordination without there being the threat of this top-down, run-the-show kind of thing.

Ms. Weaver: One vehicle we have adopted in Hamilton is bringing together around the same table senior level civil servants from three levels of government. We have people from the federal government, from the province and also from our municipality to look at how to plan together and grapple with this issue of poverty together and to look at what opportunities there are where investments might be leveraged particularly that will help individuals in our community.

Certainly, decisions made at the federal level have a direct impact on individuals in Hamilton, particularly around this changing economy. Many of you know that Hamilton is one of those communities that have been hit hard by the changing economy. In fact, we have been on that trajectory for a long time. We have seen a real decrease in the manufacturing sector in our community, the steel industry primarily. We have seen the increase in some other areas of employment, but over the last couple of months we have seen a huge increase in the number of Employment Insurance applicants in our community.

If these individuals cannot get access to Employment Insurance for one reason or another, then they look for help through social assistance. The social assistance rates are cost-shared between the City of Hamilton and the Province of Ontario, so the costs then

gens d'affaires. Nous avons pensé que ce serait une solution simple et nette. Nous avons ensuite compris combien ce problème est difficile et complexe. Il ne s'agit pas seulement de donner un emploi. Il y a aussi la garde d'enfants, le transport, l'éducation. Beaucoup d'autres facteurs entrent en ligne de compte. Il n'y a pas de solution facile, même si nous avions cru que c'était le cas.

Une fois que nous avons compris cela, nous avons pensé que les mêmes solutions s'appliqueraient partout à Saint John, mais nous avons réalisé que la ville avait cinq quartiers différents ayant chacun un ensemble complètement différent de problèmes. Nous ne sommes qu'une petite collectivité de 130 000 habitants, mais il fallait appliquer au moins cinq solutions différentes.

Voilà les difficultés que vous allez connaître. Par conséquent, il faut d'abord s'assurer que le gouvernement fédéral est vraiment décidé à fournir des ressources parce qu'il est dans l'intérêt national de le faire, puis, après négociation, mettre les ressources à la disposition des responsables locaux pour qu'ils se chargent de faire le travail. Il y aura évidemment toutes sortes de questions fédérales-provinciales qui se poseront, que les négociations ne feront que compliquer. Toutefois, vous découvrirez qu'en fin de compte, c'est la seule façon de régler le problème.

Le président : Monsieur Gribbons, vous avez parlé d'accords tripartites. Pour votre part, madame Weaver, vous avez parlé d'approches intégrées pour la mise en œuvre des politiques et des programmes. Vous voudrez peut-être, madame Weaver, nous en dire davantage sur les moyens d'assurer ce genre de coopération et de coordination sans tomber dans le piège des interventions descendantes.

Mme Weaver : L'un des moyens que nous avons adoptés à Hamilton consistait à réunir autour d'une même table de hauts fonctionnaires des trois ordres de gouvernement. Ainsi, des responsables du gouvernement fédéral, de la province et de notre municipalité essaient de planifier ensemble, de comprendre ensemble le problème de la pauvreté et de déterminer les possibilités de trouver des investissements pouvant aider les gens de notre collectivité.

Il n'y a pas de doute que les décisions prises au niveau fédéral ont des répercussions directes sur les habitants de Hamilton, surtout dans les conditions économiques changeantes qui règnent aujourd'hui. Vous savez sans doute que Hamilton est l'une des collectivités les plus durement touchées par la crise. Nous étions en fait sur cette trajectoire depuis longtemps. Nous avons été témoins d'une contraction réelle du secteur manufacturier chez nous, particulièrement dans l'industrie sidérurgique. Nous avons une certaine hausse de l'emploi dans quelques autres secteurs, mais, dans l'ensemble, le nombre de demandeurs de prestations d'assurance-emploi a énormément augmenté dans notre collectivité au cours des deux derniers mois.

Si ces gens n'ont pas accès à l'assurance-emploi pour une raison ou une autre, ils essaient de s'adresser à l'aide sociale. Les coûts de l'aide sociale sont partagés par la ville de Hamilton et la province. La ville a donc connu une importante augmentation de

are borne by our municipality, and we have seen a significant increase in our costs over the last couple of months. Since about November of last year, we have seen a significant trajectory both in Employment Insurance and in the number of applicants for social assistance benefits in our community.

There is an example where decisions that are made at a federal level around access to employment and some of the restrictions on access to Employment Insurance have a direct impact on how a community is able to cope with the individuals in the community who are facing the stress of a job loss or a layoff or the stress in their families of trying to make ends meet and having to look for sources.

I would agree with Mr. Gribbons that the federal government needs to play a role in a poverty strategy and to acknowledge that there are costs that all of us face as taxpayers by not addressing the issues of poverty in our communities.

Senator Martin: Thank you to all three presenters today. I thought you made a distinction between federal strategy and national strategy, and by that I mean with each of the provinces having developed a provincial strategy, and that model was designed with the province and the specific municipalities in mind and did not include the federal piece in there other than the fact that we have the programs that exist.

My question is regarding the federal presence. I liked the phrase “tripartite agreement.” Are there some things you feel the federal government could do across the provinces as opposed to specifically with your province? Also, how would the federal government work with specific provinces to ensure that it is regional and it is meeting the needs of that particular province? Each of your programs will be different and specific to your province. What role do you see our federal government playing in each of your provinces specific to the strategy that you have already designed?

Ms. Weaver: We will be hearing from Minister Matthews to discuss Ontario’s Poverty Reduction Strategy in a few minutes, but certainly the federal government plays a role in early learning and parenting and investments there. We identified in our brief to you a number of areas where we think the federal government could really assist the work that is happening both at the provincial level and at the municipal level.

Certainly there are the early learning and parenting, the skills training that you provide and the programs that you provide in that area, the work that the federal government does around new Canadians and the urban Aboriginal populations and, most recently, there was an announcement around a Southern Ontario development agency in the last federal budget. We believe that that will be seminal for the region of Southern Ontario, of which Hamilton is a part, for looking at how we deal with our economic prosperity.

ses coûts dans les deux derniers mois. Depuis novembre de l’année dernière, les demandes de prestations d’assurance-emploi et de prestations d’aide sociale ont beaucoup augmenté.

C’est un exemple de situation dans laquelle les décisions prises au niveau fédéral au sujet de l’accès à l’emploi et des restrictions sur le versement des prestations d’assurance-emploi ont des effets directs sur la façon dont une collectivité réagit lorsque certains de ses membres perdent leur emploi, sont mis à pied, ont des difficultés à joindre les deux bouts ou sont à la recherche de sources de revenu.

Je suis bien d'accord avec M. Gribbons que le gouvernement fédéral devrait jouer un rôle dans la stratégie de réduction de la pauvreté et reconnaître que tous les contribuables sont pénalisés si rien n'est fait pour combattre la pauvreté dans nos collectivités.

Le sénateur Martin : Je voudrais remercier les trois témoins qui ont comparu aujourd’hui. Je crois que vous avez fait une distinction entre stratégie fédérale et stratégie nationale. Je veux dire par là que chaque province a élaboré sa propre stratégie en fonction de son propre modèle et des municipalités particulières qui la composent, sans tenir compte d’éléments fédéraux autres que les programmes qui existent.

Ma question porte sur la présence fédérale. J’ai bien aimé l’expression « accords tripartites ». Croyez-vous que le gouvernement fédéral puisse prendre des initiatives s’appliquant à l’ensemble des provinces par opposition à votre province particulière? De plus, comment le gouvernement fédéral devrait-il collaborer avec chaque province pour s’assurer qu’il répond à ses besoins particuliers? Chaque programme sera différent s'il doit s'appliquer à une certaine province. Quel rôle le gouvernement fédéral devrait-il jouer dans votre province en fonction de la stratégie que vous avez déjà élaborée?

Mme Weaver : La ministre Matthews devrait arriver dans quelques minutes pour nous parler de la stratégie de réduction de la pauvreté de l’Ontario, mais il n'y a pas de doute que le gouvernement fédéral joue un grand rôle dans l'éducation préscolaire et parentale et dans les investissements correspondants. Nous avons mentionné dans notre mémoire un certain nombre de domaines dans lesquels le gouvernement fédéral pourrait vraiment contribuer au travail qui se fait actuellement au niveau tant provincial que municipal.

Il y a certainement l'éducation préscolaire et parentale, la formation professionnelle et les programmes que vous mettez en œuvre dans ce domaine, ainsi que les programmes fédéraux destinés aux nouveaux arrivants et aux Autochtones urbains. De plus, le dernier budget fédéral annonçait la création d'une agence de développement du Sud de l'Ontario. Nous croyons que cela sera très important pour cette région de la province dont Hamilton fait partie, car nous pourrons penser à la façon de renforcer notre prospérité économique.

At the Hamilton round table we believe that prosperity and poverty are two sides of the same coin. If you do not deal with the issue of poverty in your community, you are in fact hampering the prosperity of the community. You have to look at both sides of the coin in order to build that ultimate prosperity for your community.

Mr. Gribbons: I mentioned the tripartite agreements, and we talked about them two years ago with the committee as well. We looked to the West, Senator Martin, and Western Economic Diversification Canada, which is equivalent to the Atlantic Canada Opportunities Agency, ACOA, that we have in Atlantic Canada. They have the facility to enter these tripartite agreements in urban centres, and some innovative things are taking place in Winnipeg and, if I am not mistaken, in Vancouver to try to rebuild the city centres.

Our particular federal presence through ACOA is really geared to the rural areas. We would like to be able to enter into these sorts of agreements and allow us to use it in the urban areas. The problem we have in Saint John is a little different. So far, and touch wood, the economy is very good here. We have not had the downturn in our manufacturing sector that has been witnessed in Southern Ontario. Our energy sector is very healthy and we are expanding it now, in fact. That part is good. The unemployment rate is still very low here.

In the five neighbourhoods I described earlier, four of the five have housing stock that goes back to 1938; 50 per cent is older than the Second World War. We need to rebuild this. If we could have some sort of an agreement with the federal government in conjunction with the provincial government to focus on housing through a tripartite-level agreement, that would seriously improve the situation for people who are presently living in poverty and, in our belief, give them a real leg up to get out of poverty if we have some improvement in that housing area. That is one area we think the tripartite agreement or the three-party agreements would make some sense.

Mr. Noël: I would not place as much hope on formal or tripartite or intergovernmental agreements. Some of you probably remember the Social Union Framework Agreement, but not many Canadians do because it basically did not succeed in having an influence. It was a long intergovernmental process that did not really yield results.

Of course, if we do not have agreements, as Senator Martin mentioned, that means each province will have its own way of doing things, its own programs. To me, that is perfectly fine and actually is what we should seek for many reasons. First, I think that is what federalism is about and that is a good thing in itself.

Second, we deal here with a situation where we are moving, because cities like Hamilton and Saint John and provinces like Newfoundland, Quebec and now Ontario are taking initiatives, and I think it is thanks to our federal system that this is possible. Maybe for one reason or another the federal government is not on

Dans notre groupe, la table ronde de Hamilton, nous croyons que la prospérité et la pauvreté sont les deux côtés d'une même pièce. Si on ne s'attaque pas à la pauvreté dans sa collectivité, on risque de compromettre sa prospérité. Il faut penser aux deux côtés de la pièce pour bâtir une vraie prospérité.

M. Gribbons : J'ai mentionné les accords tripartites. Je l'avais également fait devant le comité il y a deux ans. Sénateur Martin, nous avons examiné la situation dans l'Ouest et les initiatives de Diversification de l'économie de l'Ouest, qui est l'équivalent de l'Agence de promotion économique du Canada atlantique ou APECA que nous avons dans l'Est. DEO à la possibilité de conclure ces accords tripartites dans les centres urbains, ce qui a permis de réaliser quelques projets novateurs à Winnipeg et, sauf erreur, à Vancouver, dans le but de reconstruire le noyau central.

Notre agence fédérale, l'APECA, s'occupe essentiellement des régions rurales. Nous aurions aimé conclure avec elle ce genre d'accords, si elle acceptait d'en signer pour les régions urbaines. Le problème que nous avons à Saint John est un peu différent. Jusqu'ici — touchons du bois —, l'économie va très bien. Nous n'avons pas eu dans notre secteur manufacturier le ralentissement qui s'est produit dans le sud de l'Ontario. Notre secteur de l'énergie va aussi très bien. En fait, nous sommes actuellement en train de le développer. Tout cela est très bon. Le taux de chômage est encore très bas.

Parmi les cinq quartiers dont j'ai parlé tout à l'heure, quatre ont un parc immobilier qui remonte à 1938, la moitié des bâtiments étant antérieurs à la Seconde Guerre mondiale. Nous avons besoin de les reconstruire. Si nous pouvions conclure un accord tripartite d'une forme ou d'une autre avec le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial pour nous occuper de ces logements, cela pourrait considérablement améliorer la situation des gens qui vivent actuellement dans la pauvreté. À notre avis, cela pourrait même leur donner le coup de pouce nécessaire pour échapper à la pauvreté. Voilà un domaine dans lequel des accords tripartites seraient vraiment très utiles.

M. Noël : Je n'accorderais pas une telle importance à des accords tripartites ou intergouvernementaux. Vous vous souvenez peut-être de l'entente-cadre sur l'union sociale, même s'il n'y a probablement pas beaucoup de Canadiens qui en ont gardé le souvenir parce qu'elle n'avait pas réalisé grand-chose. Ce fut un long processus intergouvernemental qui n'a pas vraiment donné de résultats.

Bien sûr, si nous n'avons pas d'accords, comme l'a mentionné le sénateur Martin, chaque province fera les choses à sa façon et aura ses propres programmes. Pour moi, ce serait parfait. C'est en fait ce que nous devrions rechercher pour bien des raisons. Premièrement, je crois que c'est cela, le fédéralisme, et que c'est une bonne chose en soi.

Deuxièmement, nous avons affaire ici à une situation dans laquelle nous progressons. Des villes telles que Hamilton et Saint John et des provinces comme Terre-Neuve, le Québec et maintenant l'Ontario prennent des initiatives. Je crois que c'est grâce à notre système fédéral que cela est possible. Peut-être, pour

cue on this issue, but action is taking place nevertheless because other governments are innovating, and that is the beauty I guess of federalism.

The third reason is that this is an area where we are not too sure what is best. We know about our values; we know about the costs of poverty; we know that in the end poverty is a matter of income, and so you have to think about the income transfers, but the exact workings of the programs and the best way are not so obvious.

The Europeans have tried, through the open method of coordination, to provide guidelines to the different countries, members of the European Union, with respect to social inclusion and poverty. These guidelines turned out to be fairly vague because, in a way, we are in the process of experimentation. If you think of poverty by different types of households, as I mentioned earlier, in Canada we have not entirely but largely eliminated poverty in the age group that was the worst affected by poverty until the 1970s, and that was 65 and over.

We are improving now, not fast enough, but we are making progress with families that have children. The new transfers are focused on children, and we see the difference in many provinces for families with children with one parent or two parents at home.

Where we are not so sure, and you see this in the policy debates in Canada, is what happens to working-age adults, especially single, unemployed working-age adults. How do we best support them? How do we find the right balance between redistribution and work incentives and training employment? Should we subsidize low-paid work or improve minimum wage and labour standards? There are many questions. If you look at the international literature, there are no strong conclusions on this.

It is very good that all provinces are doing different things because we will see what works.

[Translation]

Senator Segal: I have a question for Mr. Noël. If other witnesses have a comment to make, they are more than welcome. Professor Noël, in the case of seniors, we used money to deal with the problem of poverty. Today, we have less poverty among seniors than we had in the 70s.

As a federalist, I want to ask you the following question: Why is the federal government not doing the same thing for other groups living in poverty, such as older unemployed people, as it

une raison ou une autre, le gouvernement fédéral n'est pas au diapason, mais des choses se font quand même parce que d'autres gouvernements innovent. À mon avis, c'est le grand avantage du fédéralisme.

La troisième raison est que nous ne sommes pas sûrs de ce qui convient le mieux dans ce domaine. Nous connaissons nos valeurs, nous avons une bonne idée du coût de la pauvreté, nous savons qu'en fin de compte, la pauvreté est une question de revenu, ce qui nécessite de penser aux transferts. Toutefois, le fonctionnement exact des programmes et la meilleure façon de procéder ne sont pas vraiment évidents.

Les Européens ont essayé, dans le cadre de la méthode ouverte de coordination, de donner des directives aux différents pays membres de l'Union européenne au sujet de l'exclusion sociale et de la pauvreté. Ces directives se sont révélées assez vagues car, d'une certaine façon, nous en sommes encore à l'étape de l'expérimentation. Si vous pensez à la pauvreté selon le type de ménage, nous avons réussi au Canada, comme je l'ai déjà mentionné, à réduire considérablement sinon à éliminer la pauvreté dans le groupe d'âge qui était le plus durement touché dans les années 1970, celui des 65 ans et plus.

Nous faisons actuellement des progrès, pas assez rapidement peut-être, mais nous avançons quand même dans le cas des familles avec enfants. Les nouveaux transferts sont axés sur les enfants. Nous pouvons constater des différences dans beaucoup de provinces, dans le cas des familles avec enfants dans lesquelles un parent ou les deux restent à la maison.

Là où nous ne sommes pas sûrs — on peut le constater dans le débat qui se déroule au Canada —, c'est dans le cas des adultes en âge de travailler, surtout s'ils sont célibataires et sans emploi. Quelle est la meilleure façon de les aider? Comment trouver l'équilibre entre la redistribution, l'encouragement du travail et la formation? Devrions-nous subventionner le travail mal rémunéré, augmenter le salaire minimum ou améliorer les normes du travail? Beaucoup de questions se posent. Lorsqu'on examine la documentation internationale à ce sujet, on ne trouve pas de résultats très probants.

Il est très bon que les provinces fassent toutes des choses différentes car cela nous permettra de découvrir ce qui marche bien.

[Français]

Le sénateur Ségal : J'ai une question pour M. Noël. Si les autres témoins veulent faire un commentaire, ils sont les bienvenus. Professeur Noël, pour les personnes âgées, on a répondu au problème de la pauvreté avec des argent. Maintenant la pauvreté chez nos personnes âgées a diminué en comparaison des années 1970.

À titre de fédéraliste que je suis, je pose la question suivante : pourquoi le gouvernement fédéral ne peut-il pas agir pour faire la même chose pour les autres groupes qui demeurent dans la

did in the case of seniors? Are we not willing, as a society, to make the same commitment to people other than seniors who live in poverty?

Do you agree with the programs launched by the federal government to deal with social issues which are under provincial jurisdiction? I do not think this is what you are looking for.

Why can we not deal with the financial issue the federal government is facing without getting into trouble with the provinces?

Mr. Noël: I think we can. This is a matter of political will. The federal government can use many tools within its jurisdiction to help people of working age who are unemployed or live in poverty, starting with the tax system.

In our society, income distribution is partly determined by the market and by governments — the federal and provincial governments, but the federal government is the main actor. The federal government determines in large part after tax income distribution for Canadians. In recent years, federal budgets introduced transfers to the working poor. These are very small, but there is an opening in that area. Transfers for children were restructured. Obviously, taxes were also reduced for people like me but there were no balancing measures for poorer people.

There is also the new tax-free savings account or TFSA. A study by Pierre Fortin said it was a good thing to introduce the TFSA to allow people to have tax-free savings.

But there should have been a similar instrument for people who cannot afford to save any money, who are poor and who are the losers with this innovation.

Thus, in many ways and within its jurisdiction, the federal government is playing this role. There is also EI. Should the federal government also intervene in areas of provincial jurisdiction, mainly through welfare? This is another matter. There is already an indirect federal intervention since transfers for children have somewhat reduced their reliance on welfare. It would be unwise to go any further because existing programs should first be improved.

I suppose the second part of the question refers to the notion of a guaranteed minimum income or to a larger federal income support program that would replace several smaller programs. I am rather skeptical about that in as much as existing programs, with all their shortcomings, reflect security rights that people fought for. You have to think carefully before turning things upside down. In public policy proposals, you say you will change

pauvreté, y compris pour les chômeurs d'un certain âge, comme on a fait pour les personnes âgées? Comme société, ne sommes-nous pas prêts à prendre le même engagement envers ceux qui ne sont pas des personnes âgées mais qui ont les mêmes problèmes de pauvreté?

Est-ce que vous êtes d'accord avec les programmes lancés par le gouvernement fédéral qui vont essayer de gérer des questions sociales relevant de la juridiction des provinces? Je ne pense pas que c'est ce que vous recherchez.

Pourquoi ne pouvons-nous pas répondre à la question financière avec laquelle le gouvernement fédéral a une grande histoire, sans avoir des problèmes avec les provinces?

M. Noël : Je pense que nous pouvons. La réponse à la question est que c'est une question de volonté politique. Le gouvernement fédéral a beaucoup d'instruments dans le cadre de ses compétences qui lui permettent d'intervenir pour les personnes en âge de travailler, sans emploi ou en situation de pauvreté, à commencer par la fiscalité.

Dans notre société, la distribution du revenu est en partie déterminée par le marché et par les gouvernements. Le gouvernement fédéral avec les provinces, mais le gouvernement fédéral est le principal joueur. C'est lui qui détermine la distribution des revenus après impôt dans une large mesure pour les Canadiens. On a introduit dans les budgets fédéraux dans les années récentes des transferts pour les travailleurs pauvres, ce sont de très petits transferts, c'est très minime, mais il y a quand même une ouverture de ce côté. Les transferts pour les enfants ont été restructurés. Évidemment, les impôts pour les gens comme moi ont été réduits aussi, mais il n'y a pas eu de compensation pour les gens plus pauvres.

Le compte d'épargne libre d'impôt, le CELI, qui est tout nouveau, dans une étude faite par Pierre Fortin, disait que ce serait correct d'introduire un CELI pour permettre à des gens d'épargner à l'abri de l'impôt.

Mais il faudrait, ce faisant, construire un instrument parallèle ou semblable pour les gens qui n'ont pas les moyens d'épargner, qui sont plus pauvres et qui sont perdants dans cette innovation.

Donc le gouvernement fédéral, de bien des façons et à l'intérieur de ses compétences, il y a l'assurance-emploi aussi, joue ce rôle. À savoir s'il devrait aller dans les sphères de compétence des provinces, notamment en ce qui touche l'aide sociale, c'est une autre question. Il le fait indirectement dans la mesure où les transferts pour enfants ont sorti les enfants de l'aide sociale d'une certaine façon. Aller plus loin que cela serait mal avisé dans la mesure où les programmes existants devraient d'abord être améliorés.

Je devine un peu dans l'autre volet de la question la notion du revenu minimum garanti ou un programme fédéral plus large qui assurerait les revenus pour les personnes en remplacement de plus petits programmes. Je suis plus sceptique par rapport à cela dans la mesure où les programmes en place sont des programmes qui, avec tous leurs défauts, sont aussi l'incarnation de droits de sécurité pour lesquels les gens se sont battus. Il faut faire attention

this and that. However, each and every program has major implications for someone's life in Canada. You have to be careful not to change too many things all at once.

[English]

Senator Cordy: We know when we hear witnesses like you that there are good things happening across our country. Mr. Noël, you said that we should encourage the exchange of information. The federal government can do that if we are looking at which jurisdiction is responsible for what. It is one thing to say we should exchange information; it is another who will be responsible for it.

How can we encourage this exchange? Do with do it through a ministry, agency or another alternative?

Research is another jurisdiction for which the federal government can be responsible. A couple of you discussed this in your presentations. The economics of poverty is a great sell to the Canadian public. Mr. Gribbons talked about springboards out of poverty. We give enough money to keep people in poverty, but they never get off the treadmill. Do we have enough research on the economics of poverty and the springboards out of poverty?

Statistics Canada has research capacity. They could be doing the research, but it is no good if they do not get the research out to agencies and organizations at the community level to use it in the best way possible for their communities.

The Chair: Before you answer, I will ask Senator Keon to pose his question, because we will run out of time shortly. Then I will ask the three witnesses to respond to both Senator Keon and Senator Cordy. They may say anything they want then until 5:20 p.m.

Senator Keon: My question is for everyone, but particularly to Ms. Weaver and Mr. Gribbons.

Mr. Gribbons, I am familiar with your community models. I looked at them closely through another committee. Ms. Weaver, you mentioned that you want to alleviate poverty city-wide in Hamilton.

My own belief is that Mr. Gribbons has the answer. I think these community models that they have are superb. Are you effective working at the city level, or is your base too broad? Are you able to break this down to communities and get in there to roll up your sleeves to correct the problem?

The Chair: I will go to each witness. Please answer the questions of both Senator Cordy and Senator Keon.

avant de tout chambarder. Dans les propositions de politique publique, on dit : on va changer cela, et ainsi de suite. Mais chacun des programmes a une incidence importante pour la vie de quelqu'un au Canada. Il faut prendre garde à trop renverser les choses.

[Traduction]

Le sénateur Cordy : Lorsque nous écoutons des témoins comme vous, nous savons que de bonnes choses se produisent dans notre pays. Monsieur Noël, vous avez dit que nous devrions encourager l'échange d'information. Le gouvernement fédéral peut le faire à condition de savoir de quoi chaque administration est responsable. C'est une chose de dire que nous voulons échanger des renseignements. C'est une autre de déterminer qui en sera responsable.

Comment pouvons-nous encourager un tel échange? Devons-nous le faire par l'entremise d'un ministère ou d'une agence? Devons-nous recourir à un autre moyen?

La recherche est un autre domaine dont le gouvernement fédéral peut s'occuper. Deux d'entre vous l'ont mentionné dans leur exposé. L'économie de la pauvreté sera jugée très convaincante par le public canadien. M. Gribbons a parlé d'un tremplin permettant d'échapper à la pauvreté. Nous donnons suffisamment d'argent pour maintenir les gens dans la pauvreté, mais ils n'arrivent jamais à s'en sortir. Disposons-nous de recherches suffisantes sur l'économie de la pauvreté et sur les tremplins permettant d'y échapper?

Statistique Canada a des capacités. Elle pourrait s'occuper de la recherche, mais ce ne serait pas très utile si les résultats ne sont pas communiqués aux organisations et agences communautaires qui peuvent en faire le meilleur usage.

Le président : Avant de vous laisser répondre, je vais demander au sénateur Keon de poser sa question parce que nous allons très bientôt manquer de temps. Je demanderai ensuite aux trois témoins de répondre à la fois au sénateur Keon et au sénateur Cordy jusqu'à 17 h 20.

Le sénateur Keon : Ma question s'adresse à tous les témoins, mais en particulier à Mme Weaver et à M. Gribbons.

Monsieur Gribbons, je connais déjà vos modèles communautaires. Je les avais examinés de près dans un autre comité. Madame Weaver, vous avez dit que vous voulez atténuer la pauvreté partout dans la ville de Hamilton.

Je crois personnellement que M. Gribbons a la bonne solution. Je trouve ces modèles communautaires superbes. Pouvez-vous travailler efficacement à l'échelle de la ville, ou bien est-ce trop vaste? Pouvez-vous aller au niveau des collectivités et, là, vous retrousser les manches pour essayer de remédier au problème?

Le président : Je vais donner la parole successivement chacun des témoins. Je vous prie de répondre aux questions tant du sénateur Cordy que du sénateur Keon.

Mr. Noël: Regarding Senator Cordy's question on whether we have enough research on the issues, as a scholar I would tend to say no, we should fund more research. However, that is not a very informative statement.

Ms. Weaver mentioned something very important. It is nice to know that things have changed between 2004 and 2006 for people who work on the ground. However, we are in 2009 and we cannot expect the impossible from Statistics Canada and other, similar agencies. At the same time, it would be very helpful if some sort of early warning or rapid information process was designed to support local and provincial poverty reduction initiatives. Perhaps the data would not be solid and would have to be revised in further years, but it would be very helpful to know what is happening in the current crisis. That would be an extremely good development.

Many processes or structures could probably be used to coordinate or exchange information. There is a place for better economic statistics and information, but there is also a need to hear from local experience and people in situations of poverty.

We have started to work on this in Quebec. Part of the fight in poverty reduction is about representation. Advisory boards involve people in poverty who are present and stating their views. It is extremely important to give a voice and to integrate this thinking. Ms. Weaver mentioned that the newspapers start discussing it. It is about self-esteem and the right to full citizenship.

Mr. Gribbons: Regarding Senator Cordy's question of whether we have enough research, we do not think there is enough research from an economic perspective. It goes to the argument of why should we do this. We are fighting poverty for all the right reasons, but the economic argument is one that gets more people like me involved. That is very important.

We have analyzed Statistics Canada data extensively. I agree with Professor Noël that it is not very timely. That is simply a factor of its being very large and cumbersome, but it is also very expensive. If you are a non-profit group and would like to study poverty in your community, it is a very expensive process to get the data and break it down neighbourhood by neighbourhood. Perhaps the federal government could address making that information more affordable for non-profit groups to obtain.

Regarding the springboards out of poverty, I may have misspoken. We do not think that our present policies are designed to keep people in poverty, but we think that is the result.

We are moving into a very different demographic era in this country. We cannot afford to have people living on social assistance in poverty. We need them in the workforce.

M. Noël : Le sénateur Cordy voulait savoir si nous avons suffisamment de recherches sur ces questions. À titre d'universitaire, j'ai tendance à répondre que nous devrions financer d'autres études. Une telle déclaration ne serait cependant pas très utile.

Mme Weaver a dit une chose très importante. C'est très bien de dire que les choses ont changé entre 2004 et 2006 pour les gens qui travaillent sur le terrain. Toutefois, nous sommes en 2009, et nous ne pouvons pas attendre l'impossible de la part de Statistique Canada et d'autres organismes semblables. En même temps, il serait très utile de concevoir un processus d'alerte avancée ou d'information rapide à l'appui des initiatives locales et provinciales de réduction de la pauvreté. Les données ne seraient peut-être pas de toute première qualité et devraient être révisées plus tard, mais il serait très utile de savoir ce qui se passe pendant la crise actuelle. Ce serait là un très bon développement.

De nombreux processus ou structures pourraient probablement servir à coordonner l'information ou à échanger des renseignements. Il y a un endroit qui produit des statistiques et des renseignements économiques de qualité, mais nous avons également besoin d'être au courant des expériences locales et d'entendre des gens qui vivent dans la pauvreté.

Nous avons commencé à travailler là-dessus au Québec. Une partie de la lutte pour la réduction de la pauvreté relève de la représentation. Les comités consultatifs font participer des gens pauvres, qui sont présents et qui expriment leur point de vue. Il est extrêmement important qu'ils se fassent entendre et qu'on tienne compte de ce qu'ils disent. Mme Weaver a mentionné que les journaux ont commencé à en parler. Il s'agit ici d'estime de soi et du droit à une citoyenneté intégrale.

M. Gribbons : Pour répondre à la question du sénateur Cordy concernant la recherche, je dirais que nous ne croyons pas avoir suffisamment de recherches de nature économique. Cela nous ramène à la question de savoir pourquoi nous voulons réduire la pauvreté. Nous combattons la pauvreté pour toutes sortes de bonnes raisons, mais l'argument économique est celui qui persuade les gens comme moi. Cela est très important.

Nous avons fait une analyse exhaustive des données de Statistique Canada. Je conviens avec M. Noël qu'elles ne sont pas très récentes, mais la recherche de données récentes est une vaste entreprise, aussi lourde que coûteuse. Pour un groupe sans but lucratif qui souhaite étudier la pauvreté dans sa collectivité, il est très coûteux d'obtenir des données, puis de les ventiler quartier par quartier. Le gouvernement fédéral pourrait peut-être faire quelque chose afin qu'il soit plus abordable pour les organismes du secteur bénévole d'obtenir ces renseignements.

Pour ce qui est du tremplin destiné à échapper à la pauvreté, je me suis peut-être mal exprimé. Nous ne croyons pas que les politiques actuelles sont conçues pour maintenir les gens dans la pauvreté, mais c'est malheureusement leur résultat.

Nous sommes en train de faire la transition vers des caractéristiques démographiques très différentes au Canada. Nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir des gens qui vivent dans la pauvreté avec l'aide sociale comme seule source de revenu. Nous devons permettre à ces gens de réintégrer la population active.

I think we will get there if we take that mindset and look for solutions. We have done much work locally on the concept of the welfare wall. There are disincentives to get into the workforce. We need springboards to get people over that welfare wall. For example, we are working extensively with the Province of New Brunswick on health cards. Someone leaving social assistance may have a job that pays only \$10 an hour. That is not a living wage. However, if they can still get health benefits from the provincial government, it might be enough incentive to stay in the workforce and not go back on social assistance.

Senator Keon mentioned that he thinks the way we are doing it works. We think it does, as well. We think we are making progress.

When we talk to policy-makers and decision makers, whether in city hall in Saint John or with our provincial government in Fredericton, it helps that we have people from the business community come in along with people who live in poverty, people from the non-profit sector and people from the faith community all going at this from the same direction. It makes our politicians step up and take notice that this is different. We can leverage the ability that we have in the business community to open doors, and I think it is working. We have a long way to go, but so far so good.

Ms. Weaver: People in our community who live in poverty would say that there has been too much research and not enough action. We hear them say that all the time.

There is a need for research, and the economic case for the cost of poverty is pivotal research. We are seeing an emerging body of that coming out of Ontario, but we see it coming out of the U.S., as well. I think we need a balance.

A lot of research has been done about what are the springboards, what are effective strategies; but this is emergent stuff. This is not one easy answer that if you do this, this will solve it for this individual. I like to say that if there are 89,767 people living in poverty in Hamilton, there are 89,767 individual solutions that we have to conceive of.

In Hamilton, with our framework for change, we have chosen to focus on the policy and systems change. However, we also recognize that there is a need to do things at the local level and the neighbourhood level because that is how people connect in communities.

We are a community of 500,000 people, but there is a higher incidence of poverty in certain neighbourhoods in Hamilton. The round table is looking at how we can lift all neighbourhoods up. Then we are working with our partners — a community foundation, the city, the faith community or other partners in our community — to get neighbours engaged in what they need in their neighbourhoods, what solutions they are looking for, and

Je crois que nous pouvons y arriver si nous avons l'état d'esprit voulu dans notre recherche de solutions. Nous avons beaucoup travaillé à l'échelle locale sur le concept du mur de l'aide sociale. Il y a des facteurs qui découragent les gens de rejoindre les rangs de la population active. Nous avons besoin de tremplins pour les aider à franchir ce mur de l'aide sociale. Ainsi, nous collaborons beaucoup avec la province du Nouveau-Brunswick dans le domaine des cartes de santé. Une personne qui cesse de bénéficier de l'aide sociale peut avoir un emploi qui ne lui rapporte que 10 \$ l'heure. Ce n'est pas un salaire vital. Toutefois, si cette personne peut encore compter sur le gouvernement provincial pour ses frais médicaux, cela peut suffire pour l'inciter à rester dans la population active au lieu de recommencer à dépendre de l'aide sociale.

Le sénateur Keon croit que ce que nous faisons marche bien. Nous le croyons aussi, et estimons que nous faisons des progrès.

Lorsque nous parlons aux décideurs, que ce soit l'hôtel de ville de Saint John ou au siège du gouvernement provincial à Fredericton, nous sommes plus persuasifs quand notre groupe comprend des gens d'affaires, des pauvres, des bénévoles et des religieux qui visent tous le même objectif. Les politiciens se rendent compte de la différence. Les gens d'affaires utilisent leurs contacts pour ouvrir des portes, ce qui donne des résultats positifs. Nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir, mais nous sommes satisfaits de ce qui a été accompli.

Mme Weaver : Les gens de notre collectivité qui vivent dans la pauvreté diraient qu'il y a eu bien trop de recherche et pas assez d'action. Nous entendons très souvent ce commentaire.

Nous avons besoin de faire plus de recherche, surtout pour définir le coût de la pauvreté en termes économiques. Beaucoup d'études à ce sujet sont réalisées en Ontario, mais aussi aux États-Unis. Je crois que nous avons besoin d'un certain équilibre.

Beaucoup d'études ont été faites sur les tremplins et les stratégies efficaces, mais le domaine est encore neuf. Il n'y a pas de solutions faciles faisant correspondre des mesures particulières à des problèmes donnés. J'ai tendance à dire que pour les 89 767 personnes vivant dans la pauvreté à Hamilton, il faudra concevoir 89 767 solutions individuelles.

À Hamilton, grâce à notre cadre de changement, nous avons choisi de concentrer nos efforts sur le changement de la politique et des systèmes. Nous reconnaissons cependant qu'il est nécessaire de faire des choses à l'échelle locale et au niveau des quartiers, car c'est ainsi que les gens entrent en rapport les uns avec les autres dans les collectivités.

Nous sommes une collectivité de 500 000 âmes, mais il y a plus de pauvreté dans certains quartiers que dans d'autres. Notre table ronde cherche des moyens de relever tous les quartiers. Nous travaillons également avec nos partenaires — une fondation communautaire, la municipalité, les organisations religieuses et d'autres — pour faire participer les membres de la collectivité à la définition de leurs besoins, à la recherche de solutions et à

then how do services wrap themselves around the neighbours. It is a localized solution; but with many partners, we are able to see some emerging change happen at that level.

I think there is the grassroots work happening in cities and the work happening at the provincial level. However, there is also an important role that our federal government can play in all of this.

I would like to quickly address the issue of income and income supports. In the last income and poverty report in Hamilton, the single largest drop in terms of the numbers of poverty was within our seniors' population. I am sure that if you did income reports for across the community, you would see that.

The investments in guaranteed income for our seniors' population have made a significant difference. I know that if we could have the political will and the commitment to provide those kinds of income supports for single moms, for single individuals, male and female, who are on social assistance, for our seniors, for the children in those families, that would make a substantial difference in their journey out of poverty. It is not the only solution, but it is a critical part of the equation.

The Chair: We have run out of time, unfortunately; I am sure my colleagues would have more questions. I want to thank you all for participating. You each have talked about programs that are making progress in poverty reduction. The people involved in these programs, whether in the province of Quebec or in Saint John, New Brunswick, or Hamilton, Ontario, are to be congratulated for the leadership that is being provided here.

You know as well as I do that there is still much more work to be done. I hope we will end up with all three levels of government being partners with you, people in the community, to help bring about further poverty reduction.

We have with us for the next half hour the Honourable Deb Matthews, Minister of Children and Youth Services for the Province of Ontario, also the Minister Responsible for Women's Issues. She is the chair of the Cabinet Committee on Poverty Reduction and also the MPP for London North Centre. Welcome, minister; the floor is yours.

Hon. Deb Matthews, M.P.P., Minister of Children and Youth Services, Government of Ontario: Thank you. I appreciate the opportunity to talk with you about this.

I was honoured when the premier asked me to chair the Cabinet Committee on Poverty Reduction. It was an enormous opportunity to do some good work but also a huge challenge, and I was blessed to have a terrific group with me on the cabinet committee, one of the rare times when people lobbied to get on a

l'intégration des services dans les quartiers. Les solutions sont locales, mais en collaborant avec de nombreux partenaires, nous commençons à voir des changements se produire à ce niveau.

Je crois qu'il y a du travail qui se fait à la base dans les villes et au niveau provincial. Toutefois, le gouvernement fédéral peut jouer un rôle important dans tout cela.

Je voudrais aborder rapidement la question du revenu et du soutien du revenu. Dans le dernier rapport sur le revenu et la pauvreté à Hamilton, nous avons pu voir que la baisse la plus importante en matière de pauvreté s'est produite parmi les aînés. Je suis certaine que cette tendance serait manifeste un peu partout dans les rapports sur le revenu.

Les investissements faits dans le revenu garanti des aînés ont eu une influence sensible. Je sais que si nous avions la volonté politique et l'engagement nécessaire pour fournir le même genre de soutien aux femmes chefs de famille monoparentale, aux hommes et aux femmes célibataires qui dépendent de l'aide sociale, aux aînés et aux enfants de ces familles, nous pourrions obtenir des résultats probants dans notre lutte contre la pauvreté. Ce n'est pas la seule solution, mais c'est un élément critique de l'équation.

Le président : Nous n'avons malheureusement plus de temps. Je suis certain que mes collègues auraient d'autres questions à poser. Je voudrais vous remercier tous de votre participation. Vous avez tous parlé de programmes qui ont permis de faire des progrès dans la lutte pour la réduction de la pauvreté. Tous ceux qui ont participé à ces programmes, au Québec, à Saint John ou à Hamilton, méritent des félicitations pour le leadership dont ils ont fait preuve.

Vous savez aussi bien que moi qu'il reste encore beaucoup à faire. J'espère que nous en arriverons au point où les trois ordres de gouvernement deviendront les partenaires des gens qui travaillent dans la collectivité et que cela contribuera encore plus à la réduction de la pauvreté.

Nous avons le plaisir d'avoir avec nous, pour la prochaine demi-heure, l'honorable Deb Matthews, ministre des Services à l'enfance et à la jeunesse et ministre déléguée à la Condition féminine de la province d'Ontario. Mme Mathews, qui est députée de London-Centre-Nord, est présidente du comité du Cabinet pour la réduction de la pauvreté. Madame la ministre, je vous souhaite la bienvenue. La parole est à vous.

L'honorable Deb Matthews, députée, ministre des Services à l'enfance et à la jeunesse, gouvernement de l'Ontario : Je vous remercie. Je suis heureuse d'avoir l'occasion de vous parler de cette question.

J'ai été très honorée lorsque le premier ministre de l'Ontario m'a demandé d'assumer la présidence du comité du Cabinet pour la réduction de la pauvreté. C'était une excellente occasion pour moi de faire du bon travail, mais c'était aussi un énorme défi. J'ai la chance de pouvoir compter sur un groupe extraordinaire de

committee. There was a lot of enthusiasm about being part of what was seen then and has turned out to be a transformational piece of work.

The first step in our process was to listen to people, and we travelled the province and had all sorts of consultations across the province. We went to shelters and youth employment centres and so on. Then of course we had more focused conversations with other people who have been engaged in poverty reduction for some time.

We ended up choosing to focus on child poverty, although I have to tell you from the consultations that there is no question there is far more to poverty than child poverty, but we were aware that we wanted to make an impact, and to do that we had to focus our attention, so we chose to invest where we would have the greatest impact, and that is of course with children.

Our strategy, at its foundation, has the understanding that there is no better protective factor against adult poverty than a good education. We know that kids growing up in poverty are less likely to be successful at school, more likely to drop out and less likely to go on to post-secondary education for a myriad of reasons. Attachment to the education system and success in school is very much part of an underlying foundation of the strategy.

We also were very affected by the stories we heard about there just being not enough money in the pockets of people living in poverty. Poverty is complex, but it is also very much about not enough money. In the end, when we were making our decisions on where to spend the money we had allocated to us, of the \$1.4 billion contributing to the strategy, \$1.3 billion is in the form of the Ontario Child Benefit, which is money that goes to low-income families. It is a maximum. We just announced a speed-up of it. It will go to a maximum of \$1,100 starting this July. As part of our five-year strategy, we will take it to \$1,310 per child per year.

It involves a transformation of our social assistance system so that people on social assistance take that child benefit with them as they leave social assistance into employment, but there is much more to this strategy than that. A range of programs will increase attachment to schools: before-school programs, after-school programs, summer programs. It includes jobs for kids facing particular challenges to employment.

We really understand in a way that we did not know at the beginning how important place is to this whole conversation. We learned that there are many fragmented, stand-alone and difficult to access programs out there. We want to bring services to people in their communities.

We understand schools differently than we did at the beginning. I think historically we think of schools as belonging to the school board, that they are used for education for part of

collaborateurs au comité. C'est l'une des rares occasions où des gens ont exercé des pressions pour obtenir de siéger au sein d'un comité. La tâche à accomplir a suscité beaucoup d'enthousiasme parce qu'on estimait déjà — et cela s'est confirmé par la suite — que le travail à faire apporterait quelques changements radicaux.

La première étape de notre travail a consisté à écouter. Nous avons parcouru la province et avons tenu toutes sortes de consultations. Nous avons visité des refuges, des centres d'emploi pour les jeunes, et cetera. Ensuite, bien sûr, nous avons eu des conversations plus ciblées avec des gens qui s'occupaient de réduction de la pauvreté depuis un certain temps déjà.

Nous avons fini par décider de concentrer nos efforts sur la pauvreté chez les enfants. Je dois cependant vous dire que nos consultations nous avaient montré, sans l'ombre d'un doute, que la pauvreté, en général, allait beaucoup plus loin que la pauvreté chez les enfants. Nous savions par ailleurs qu'il fallait obtenir des résultats et qu'à cette fin, nous devions cibler nos efforts. Nous avons donc choisi d'investir là où nous aurions le plus d'impact, c'est-à-dire chez les enfants.

À la base, notre stratégie se fondait sur le principe que rien ne protège mieux l'adulte contre la pauvreté que de bonnes études. Nous savons que les enfants qui grandissent dans la pauvreté sont, par rapport aux autres, moins susceptibles de réussir à l'école, plus susceptibles de décrocher et moins susceptibles de faire des études postsecondaires et ce, pour une foule de raisons. L'attachement au système d'éducation et le succès à l'école constituent les principaux éléments du fondement de la stratégie.

Nous avons également été très touchés par les histoires que nous avons entendues, selon lesquelles les gens pauvres n'ont tout simplement pas assez d'argent dans la poche. La pauvreté est complexe, mais c'est essentiellement le manque d'argent. En fin de compte, lorsqu'il a fallu décider de la répartition de l'argent qui nous était affecté, nous avons choisi de consacrer 1,3 milliard de dollars, sur le montant total de 1,4 milliard attribué à la stratégie, à la prestation ontarienne pour enfants. Cet argent va aux familles à faible revenu. C'est un maximum. Nous venons d'annoncer une accélération des majorations. Nous passerons à un maximum de 1 100 \$ en juillet. Dans le cadre de notre stratégie quinquennale, ce maximum montera à 1 310 \$ par enfant et par année.

Cela implique une transformation de notre système d'aide sociale, les assistés sociaux pouvant garder la prestation pour enfants s'ils quittent le système pour prendre un emploi. Toutefois, la stratégie va beaucoup plus loin. Une série de programmes renforceront l'attachement à l'école : programmes avant l'école, programmes après l'école, programmes d'été, et même du travail pour les enfants qui ont des problèmes d'emploi particuliers.

Nous comprenons bien mieux qu'auparavant l'importance de l'endroit dans cette initiative. Nous avons appris qu'il y a de nombreux programmes fragmentés, distincts et difficiles d'accès. Nous voulons rapprocher les services des gens dans les collectivités.

Nous avons maintenant une compréhension des écoles qui diffère de ce qu'elle était au début. Nous envisageons ordinairement l'école comme un établissement appartenant à

the year for part of the day. I tell you, we found a real appetite to expand the role of schools in communities, to open them up to communities in after-school and community programs, so that is also part of our strategy.

We recognized that government, despite our best intentions, has actually produced a fragmented system of programs, so we are committed to reviewing our social assistance rules that in combination can trap people in poverty. We are undertaking what we call a person-centred review so that we understand the range of programs available to a person as opposed to from the government perspective, which is a fairly siloed perspective.

Importantly, we did define poverty. At the beginning, when we started, there was no generally accepted definition of poverty. We spent probably too much time trying to define poverty and ended up using the low-income measure of 50 per cent of median income as our measure of poverty. We are committed to reducing the number of kids in Ontario living in poverty by 25 per cent over the next five years. We laid out a plan on how to get there. It involves both federal and provincial investments, but we know that we can achieve it if we all do our part.

We will report on eight indicators annually from these groups: education, income, health and housing, and we are creating a new indicator. For lack of a better word right now, we are calling it the deprivation or standard-of-living indicator; it is questionnaire-based and done through survey by Statistics Canada asking people about what they are not able to have because they do not have enough money — diet, housing and so on. We are excited about that indicator because it measures a richer understanding of what poverty is.

We are asking the federal government to increase the National Child Benefit Supplement, NCBS, by \$1,200. We were happy that the Working Income Tax Benefit, WITB, was increased in the last budget. We would like to see it go to \$2,000 with housing initiatives and so on; but on the income indicator alone, increasing the NCBS and increasing WITB would take us where we need to be to reduce the number of kids living in poverty by 90,000 or 25 per cent over the next five years.

Finally, we passed legislation a couple of weeks ago that will require future governments to consider poverty reduction to be part of their core mandate. They will have to refresh or renew a strategy or come up with a new strategy to reduce poverty every five years in consultation with community. It is very important. Our strategy was very much grounded in consultation with communities. Future governments will be required to set a target and come up with measures so that we can report back on how we

une commission scolaire, mais elle ne sert à l'enseignement que pendant une partie de l'année et une partie de la journée. Je peux vous dire que beaucoup de gens veulent voir l'école jouer un plus grand rôle dans la collectivité en offrant des programmes après les heures d'étude et des programmes communautaires. Cela aussi fait partie de notre stratégie.

Nous nous rendons compte que le gouvernement, malgré les meilleures intentions, a produit un ensemble fragmenté de programmes. Nous sommes donc déterminés à réviser les règles de l'aide sociale qui, prises ensemble, peuvent avoir pour effet de maintenir indéfiniment les gens dans la pauvreté. Nous entreprenons ce que nous appelons un examen axé sur la personne afin de déterminer quels programmes sont disponibles pour une personne plutôt que d'adopter le point de vue du gouvernement, qui favorise dans une grande mesure le cloisonnement.

Nous avons défini la pauvreté, ce qui constitue une réalisation importante. Au début, lorsque nous avons commencé, il n'existe aucune définition généralement acceptée. Nous avons probablement consacré trop de temps à la recherche d'une définition, puis avons fini par utiliser la mesure de faible revenu correspondant à 50 p. 100 du revenu médian. Nous sommes déterminés à réduire de 25 p. 100 le nombre d'enfants ontariens vivant dans la pauvreté au cours des cinq prochaines années. Nous avons établi un plan devant nous permettre d'y arriver. Il prévoit des investissements tant fédéraux que provinciaux, mais nous savons que nous pouvons le réaliser si nous faisons tous notre part.

Nous produirons chaque année un rapport présentant huit indicateurs concernant les groupes en cause : éducation, revenu, santé et logement. Nous avons créé un nouvel indicateur que, faute de mieux, nous appelons pour le moment indicateur de privation ou indicateur de niveau de vie. Il est fondé sur les réponses à un questionnaire d'enquête de Statistique Canada, qui demande aux gens d'indiquer les choses qu'ils ne peuvent pas se permettre parce qu'ils manquent d'argent : régime alimentaire, logement, et cetera. Nous attendons beaucoup de cet indicateur parce qu'il permet de mieux comprendre la nature de la pauvreté.

Nous demandons au gouvernement fédéral de majorer de 1 200 \$ le supplément de la prestation nationale pour enfants. Nous avons été heureux de constater que le dernier budget augmentait le montant de la prestation fiscale pour le revenu de travail. Nous aimerais que ce montant passe à 2 000 \$, avec des initiatives en matière de logement et ainsi de suite. Au niveau du seul indicateur de revenu, la majoration du supplément pour enfants et de la prestation fiscale nous permettrait d'atteindre le résultat voulu, c'est-à-dire réduire de 90 000 ou 25 p. 100 le nombre d'enfants vivant dans la pauvreté au cours des cinq prochaines années.

Enfin, nous avons adopté, il y a environ deux semaines, des mesures législatives qui imposeront aux gouvernements futurs d'inscrire la réduction de la pauvreté dans leur mandat de base. Ils devront actualiser ou renouveler la stratégie ou encore en élaborer une nouvelle afin de réduire la pauvreté tous les cinq ans, de concert avec la collectivité. C'est très important. Notre stratégie se fonde sur des consultations avec les collectivités. Les gouvernements futurs seront tenus de fixer un objectif et de

are doing in poverty reduction. Therefore, future strategies might or might not be focused on children. They could be focused on another group or whatever that government decides to do, but government will be required to bring in a new strategy with annual reporting.

I am ready to receive questions now.

The Chair: Thank you very much. Let me start with a request. After some analysis and deliberation, you came up with a low-income measure. There are the LICO and basket measurements. If you could send us any information about how you came to that selection and what analysis you did, it would help us not to reinvent the wheel. That is an issue we will have to look at. Many take the after-tax LICO; you are taking the low-income measure; and Quebec is taking the basket measure, as I recall.

We hear often from people who deal with provincial welfare systems not only in Ontario but in other provinces as well. We hear the usual things: that they rob people of their dignity; they stigmatize people; assets must be given up. Some people would get you off the hook entirely by suggesting that a guaranteed annual income at the federal level would solve the problem. You are reviewing it. Can you give an indication of the timetable or any particular architecture you have in mind?

In the list of things you want the federal government to do you want the federal government to continue to support the Affordable Housing Program. We heard about an income tax credit program for low-income housing in the United States, which they have had for a couple of decades. The C.D. Howe Institute came out with a report this week touting that. Do you have any comment about that?

Ms. Matthews: Let me do my best. You will be underwhelmed by the analysis on how to measure poverty. After much conversation, I dusted off a paper I wrote on how to measure poverty when I was at the University of Western Ontario. There is no easy way to do it. Ultimately, you have to choose a method and work at reducing it. It is also important that we are able to explain it to the public, and one of the difficulties with LICO is that it is difficult to explain. However, we will send you what we have on that issue.

We are currently working on developing the scope and terms of reference for the social assistance review. I will highlight what I hope we will be able to achieve through the review.

We have assigned different ministers responsibility. The lead minister is the Minister of Community and Social Services. We heard not only that the social assistance system itself was very cumbersome, but that the 800 rules were complex. Even the workers cannot keep on top of all the rules. Therefore, different workers have different advice for people. I do not know how we

prendre des mesures pour qu'il soit possible de présenter des rapports sur la situation de la pauvreté. Par conséquent, les stratégies futures ne seront pas nécessairement axées sur les enfants. Elles pourraient cibler un autre groupe, selon la décision du gouvernement. Il n'en reste pas moins que le gouvernement sera tenu d'adopter une stratégie et de présenter des rapports annuels.

Je suis maintenant prête à répondre à vos questions.

Le président : Merci beaucoup. Je voudrais commencer par vous demander quelque chose. Après analyse et discussion, nous avons opté pour une mesure de faible revenu. Il y a le SFR et la mesure du panier de consommation. Si vous pouviez nous envoyer des renseignements sur les raisons de votre choix et les analyses que vous avez faites, nous vous en serions reconnaissants parce que nous ne voulons pas réinventer la roue. C'est une question que nous devons examiner. Beaucoup de gens adoptent le SFR après impôt. Vous avez opté pour une autre mesure de faible revenu et, si je m'en souviens, le Québec a choisi le panier de consommation.

Nous écoutons souvent le témoignage de gens qui ont eu affaire au système provincial d'aide sociale aussi bien en Ontario qu'ailleurs. Les jugements portés sont ordinairement les mêmes : ces systèmes dépouillent les pauvres de leur dignité, les stigmatisent et leur imposent de renoncer à leurs biens. Certains dégagent complètement la responsabilité des provinces en disant qu'un revenu annuel garanti au niveau fédéral réglerait le problème. Vous êtes en train d'examiner le système. Pouvez-vous nous donner un échéancier ou nous parler d'une structure particulière que vous envisagez?

Dans la liste des choses que vous demandez au gouvernement fédéral, vous mentionnez le maintien du financement du programme de logements abordables. Nous avons entendu parler d'un programme américain de crédit d'impôt pour le logement social qui est appliqué depuis une vingtaine d'années. L'Institut C. D. Howe a publié cette semaine un rapport qui vante cette initiative. Avez-vous des commentaires à formuler à ce sujet?

Mme Matthews : Je ferai de mon mieux. Vous ne serez pas très impressionné par l'analyse des méthodes de mesure de la pauvreté. Après beaucoup d'entretiens, j'ai réussi à retrouver un document que j'avais rédigé sur la mesure de la pauvreté lorsque j'étais à l'Université Western Ontario. Il n'y a pas de moyen facile. En fin de compte, il faut choisir une méthode et chercher à l'adapter. Il est également important de pouvoir l'expliquer au public. L'une des difficultés du SFR, c'est justement qu'il est difficile de l'expliquer. Quoi qu'il en soit, nous vous enverrons ce que nous avons sur le sujet.

Nous essayons actuellement de définir la portée et le mandat de l'examen de l'aide sociale. Je vais vous donner les grandes lignes de ce que j'espère réaliser grâce à cet examen.

Nous avons attribué des responsabilités à différents ministres. La ministre des Services sociaux et communautaires sera la première responsable. On nous a dit que le système lui-même est très lourd et que les quelque 800 règles qui le régissent sont complexes. Même les employés sont incapables de se tenir au courant de toutes les règles. Par conséquent, différents employés

can expect people struggling with financial issues — many of them people with disabilities or new Canadians — to understand the rules. It is beyond me.

We then have other income-tested programs that include rent-gearied-to-income housing, child care, subsidies and student assistance. These different programs layered one on top of another make it difficult to move out of poverty because you are penalized every time you earn a dollar.

We also heard about respect and dignity of the clients within the social assistance system.

However, simplifying the system is what we want to do. It is cumbersome and complicated. We want to simplify it and remove the barriers to getting on with life.

The Chair: The low-income housing tax credit is used to assist both profit and not-for-profit organizations to build rental housing in the United States. They say it works.

Ms. Matthews: That is a new idea for me, so if you could send me information on it, I would appreciate that.

We are now undertaking a review of affordable housing. Minister Jim Watson is the lead on that review. We have 34 different housing programs in the province. We want to take a look at those. We know we have problems when it comes to housing.

The Chair: I will send something to Minister Watson on that, too.

Senator Segal: As a senator from Ontario, I want to express my profound admiration for the leadership you have shown, the personal initiative and the thousands of hours you have given. It is a remarkable expression of your own commitment to public service and a long tradition in your family of commitment to the best interests of this country. I am appreciative of that without regard to partisan distinction of any kind.

When Bob Nixon and Stephen Lewis pushed Darcy McKeough and Bill Davis to deal with seniors' poverty during a minority government in the 1970s, the decision was to initiate a guaranteed annual income supplement for seniors to deal with the money part of the problem. In your eloquent introduction, you indicated that poverty is actually not having enough money for food, housing and other issues. It is fair to say that you have gone a different route, although you have focused on some benefits issues by increasing the numbers.

donnent des conseils différents aux clients. Je ne sais pas comment nous pouvons nous attendre à ce que des gens qui ont de graves difficultés financières et dont beaucoup sont handicapés ou viennent tout juste d'arriver dans le pays puissent comprendre les règles. Cela me dépasse.

Nous avons aussi d'autres programmes fondés sur le revenu, comprenant les logements à loyer variable, la garde d'enfants, les subventions et l'aide aux étudiants. Ces différents programmes qui se superposent les uns aux autres font qu'il est très difficile d'échapper à la pauvreté parce que les clients sont pénalisés chaque fois qu'ils gagnent un dollar.

Nous avons également entendu parler de la nécessité de respecter les clients et de préserver leur dignité dans le système d'aide sociale.

Quoi qu'il en soit, notre but est de simplifier le système. Il est lourd et compliqué. Nous voulons le simplifier et éliminer les obstacles pour les gens qui veulent continuer à vivre.

Le président : Aux États-Unis, le crédit d'impôt au logement abordable permet d'aider les organisations aussi bien à but lucratif que sans but lucratif à construire des logements à louer. On nous dit que ça marche.

Mme Matthews : C'est une nouvelle idée pour moi. Si vous pouviez m'envoyer de la documentation, je vous en serais reconnaissante.

Nous entreprenons actuellement un examen de la question des logements abordables. Le ministre Jim Watson est le principal responsable de cet examen. Nous avons en Ontario 34 programmes différents de logement. Nous voulons y jeter un coup d'œil. Nous savons qu'il y a des problèmes dans ce domaine.

Le président : J'enverrai aussi de la documentation à ce sujet au ministre Watson.

Le sénateur Segal : À titre de sénateur de l'Ontario, je voudrais exprimer ma profonde admiration pour le leadership que vous avez manifesté, votre initiative personnelle et les milliers d'heures que vous avez consacrées à cette cause. C'est une expression remarquable de votre engagement personnel et de la longue tradition d'engagement de votre famille envers les intérêts du pays. J'apprécie beaucoup ce que vous faites, indépendamment de toute considération partisane.

Lorsque Bob Nixon et Stephen Lewis ont exercé des pressions sur Darcy McKeough et Bill Davis pour qu'ils s'attaquent à la pauvreté chez les aînés sous un gouvernement minoritaire des années 1970, il avait été décidé d'établir un supplément de revenu garanti pour régler l'aspect argent du problème. Dans votre éloquente introduction, vous avez dit que la pauvreté consistait à ne pas avoir suffisamment d'argent pour la nourriture, le logement et d'autres besoins. On peut dire, je crois, que vous avez emprunté une voie différente, quoique vous ayez concentré votre attention sur certaines prestations en augmentant le montant.

Was your judgment that the complexity of the present system is best served by a series of program changes, or was it that, not having seen the size of the GM bailout at the time of your early work, you thought we could not afford to deal with poverty for other groups in the same way we dealt with it for seniors in the 1970s?

Ms. Matthews: I often talk about seniors as an example of how we can make a difference if we decide to. Poverty rates among seniors are low relative to other people in this country. It is a good success story. Many seniors think we need to do more. I would agree with them, but that experience showed us that we can reduce poverty amongst a particular group.

The Ontario Child Benefit supports those families that need it the most. Families with income under \$20,000 get the full benefit. It will be increasing to \$92 per month. I think about that in terms of groceries. It is \$92 worth of groceries multiplied by every child. That goes to all children in low-income families regardless of the source of their income.

There was no way for the province to support the working poor before the Ontario Child Benefit. If someone could work, there would be no way to support those children. If they were on social assistance, they got extra money for every child they had. The Ontario Child Benefit goes at least part way to addressing that issue for children.

The NCBS increase takes us to the point where we can take children off welfare. The children's portion of the social assistance cheque is equal to the Ontario Child Benefit that will stay with the family as they move off social assistance. It is a big step forward in ensuring that people have that money regardless of where their income comes from.

Senator Dyck: You were saying that the province will focus on child poverty. You were also talking about how education is a key factor in overcoming poverty. Will you look at high school graduation rates?

You also mentioned that you have asked the federal government to look at the Kelowna Accord. With regard to the Aboriginal population, are there things you think the province will do that will be directed to Aboriginals? Is there a program in there that will address their concerns more specifically?

Ms. Matthews: Absolutely, a renewal of the Kelowna Accord is essential. I do not have to tell you that poverty rates are higher among the Aboriginal communities than any other community.

To go back to the education measures, we are measuring the EDI, the early development indicator, which is for six-year-olds; it is a kind of readiness-to-learn indicator. We are measuring Grade 6 EQAO scores on the assessment of reading, writing and mathematics, and also graduation rates, so we have a heavy education focus.

Avez-vous jugé que la complexité du système actuel nécessite une série de changements, ou bien était-ce que, ne connaissant pas encore la taille du plan de renflouement de GM, vous avez pensé ne pas pouvoir vous attaquer à la pauvreté des autres groupes de la même façon qu'on l'avait fait pour les aînés dans les années 1970?

Mme Matthews : Je cite souvent les aînés comme exemple de ce qu'il est possible de réaliser si on le veut vraiment. Les taux de pauvreté parmi les aînés sont relativement bas par rapport aux autres groupes. C'est un exemple de réussite. Beaucoup d'aînés croient que nous devrions en faire davantage. J'aurais tendance à être d'accord avec eux, mais cette expérience nous a montré qu'il est possible de réduire la pauvreté dans un groupe particulier.

La prestation ontarienne pour enfants aide les familles qui en ont le plus besoin. Les familles dont le revenu est inférieur à 20 000 \$ obtiennent le plein montant de la prestation, qui doit passer à 92 \$ par mois. Je pense à ce montant en considérant l'équivalent en articles d'épicerie. Il s'agit donc de 92 \$ de produits pour chaque enfant. Cette prestation est versée pour tous les enfants des familles défavorisées, indépendamment de leurs sources de revenu.

Avant l'introduction de la prestation ontarienne pour enfants, la province n'avait aucun moyen d'aider les travailleurs pauvres. Si les parents travaillaient, il était impossible d'offrir une aide quelconque aux enfants. Par contre, s'ils vivaient de l'aide sociale, ils pouvaient recevoir de l'argent supplémentaire pour chaque enfant. La prestation ontarienne pour enfants règle le problème des enfants, du moins en partie.

Le supplément de la prestation nationale pour enfants nous fait progresser au point où les enfants peuvent se passer de l'aide sociale. Dans le chèque d'assistance sociale, la partie réservée aux enfants est égale à la prestation ontarienne pour enfants, qui est maintenue même si la famille n'a plus besoin de l'aide sociale. C'est un grand progrès parce que les gens reçoivent cet argent indépendamment de la source de leur revenu.

Le sénateur Dyck : Vous avez dit que la province concentrera ses efforts sur la pauvreté chez les enfants. Vous avez aussi ajouté que l'éducation est un facteur clé pour surmonter la pauvreté. Tiendrez-vous compte des taux d'achèvement de l'école secondaire?

Vous avez mentionné en outre que vous demanderez au gouvernement fédéral d'examiner l'accord de Kelowna. En ce qui concerne les Autochtones, croyez-vous que la province fera quelque chose de particulier en leur faveur? Y a-t-il dans tout cela un programme axé essentiellement sur leurs besoins?

Mme Matthews : Absolument. Le renouvellement de l'accord de Kelowna est essentiel. Il va sans dire que les taux de pauvreté dans les collectivités autochtones sont plus élevés que partout ailleurs.

Pour revenir à l'éducation, nous mesurons l'indicateur du développement des jeunes enfants, qui s'applique aux enfants de six ans. C'est en quelque sorte un indicateur de l'aptitude à apprendre. Nous mesurons les scores OQRE de lecture, d'écriture et de mathématiques en 6^e année, ainsi que les taux d'achèvement. Par conséquent, nous insistons beaucoup sur l'éducation.

When it comes to Aboriginal kids, we are increasing our investments in programming for kids through the Indian Friendship Centres across the province. Our education minister is absolutely focused on improving educational outcomes for Aboriginal kids. She is doing work that is within her work as Minister of Education but absolutely is part of the poverty reduction strategy. We really need to do better when it comes to Aboriginal kids.

I am the Minister of Children and Youth Services, so child welfare and youth justice are both under my ministry. We acknowledge that we have a long way to go. However, the investments are worth it because if we can build resilient kids, we will not need to have the youth justice facilities for them later.

Another approach we took was that we have a moral imperative to reduce poverty; but there is an equally compelling economic imperative to reduce poverty because poverty is expensive for all of us. You may have seen the report *The Cost of Poverty*, which indicates that the actual amount we all pay as a direct result of poverty is about \$3,000 per household in Ontario. We have an economic imperative to do this work, as well as the moral imperative.

Senator Dyck: You were also talking about schools and opening the schools up to the community. My guess would be that that would be very important for families. The school becomes like the second home for people who do not have those opportunities at home. For Aboriginal communities, I suspect that is even more important. Would there be, in your view, a need to improve the actual schools, as well as the programming?

Ms. Matthews: Yes. One thing we are doing is tripling, to bring to 300 the number of parenting and family literacy centres. These are based in schools and designed for preschool-age kids and their caregivers. It is good programming and it is a place where they can access services, but it also creates an attachment between the family and the school.

Often in families where the parents grew up in poverty, they did not have a particularly good relationship with school. If we can open the schools up, where parents start to understand that schools are a good place, that teachers are there to help the kids, we are accomplishing that attachment to the school as well. Does that mean that the schools have to be ready to accept the community? Absolutely, yes.

The Chair: I hate to do this to the next two for the second time in this meeting, but they happen to be on the end of the list. I will ask Senator Cordy and then Senator Keon to ask their questions and then I will go to the minister for a response.

Senator Cordy: There are three teachers sitting around this table, so we all agree wholeheartedly with your comments about making the school a welcoming place to be.

Dans le cas des enfants autochtones, nous augmentons nos investissements dans les programmes pour enfants par l'intermédiaire des Centres d'amitié indiens de la province. Notre ministre de l'Éducation insiste énormément sur l'amélioration des résultats scolaires des enfants autochtones. Elle fait, dans le cadre de ses fonctions, du travail qui s'inscrit en fait dans la stratégie de réduction de la pauvreté. Nous avons vraiment besoin d'améliorer les résultats des enfants autochtones.

À titre de ministre des Services à l'enfance et à la jeunesse, je suis responsable du bien-être de l'enfance et de la justice pour les jeunes. Nous sommes bien conscients du chemin qu'il nous reste à parcourir. Toutefois, les investissements que nous faisons en valent la peine car, si nous pouvons former des enfants résistants, le système de justice pour les jeunes n'aura pas à s'occuper d'eux plus tard.

Nous avons également adopté une autre approche : même si nous avons un impératif moral de réduire la pauvreté, il y a aussi un impératif économique tout aussi important parce que la pauvreté est très coûteuse pour nous tous. Vous avez peut-être vu le rapport *The Cost of Poverty*, d'après lequel chaque ménage ontarien paie environ 3 000 \$ comme conséquence directe de la pauvreté. Nous avons donc un impératif aussi bien économique que moral qui nous oblige à faire ce travail.

Le sénateur Dyck : Vous avez également parlé d'ouvrir les écoles à la collectivité. J'ai l'impression que ce serait très important pour les familles. L'école devient un peu un second chez soi pour les gens qui n'ont pas les mêmes possibilités à la maison. Je suppose que ce serait encore plus important dans les collectivités autochtones. À votre avis, est-il nécessaire d'améliorer les écoles elles-mêmes, en même temps que les programmes d'étude?

Mme Matthews : Oui. Nous essayons de tripler — afin de le porter à 300 — le nombre des centres de formation au rôle parental et de littératie pour les familles. Ces centres sont établis dans les écoles et sont conçus pour les enfants d'âge préscolaire et ceux qui s'en occupent. Les programmes sont bons. De plus, c'est un endroit où les intéressés peuvent accéder à des services et où les familles peuvent nouer des liens avec l'école.

Quand les parents ont grandi dans un milieu pauvre, ils gardent souvent une mauvaise impression de l'école. Si nous pouvons ouvrir les écoles, de façon que les parents commencent à se rendre compte que ce sont de bons endroits et que les enseignants sont là pour aider les enfants, nous réussirons à créer également cet attachement à l'école. Cela signifie-t-il que les écoles doivent être prêtes à accepter la collectivité? Oui, absolument.

Le président : Je suis vraiment désolé de recommencer encore une fois au cours de la réunion, mais les deux sénateurs suivants sont une fois de plus à la fin de la liste. Je voudrais donc demander au sénateur Cordy, puis au sénateur Keon de poser leurs questions tout de suite. Nous demanderons ensuite à la ministre d'y répondre.

Le sénateur Cordy : Nous avons trois enseignants autour de la table. Nous sommes donc parfaitement d'accord avec vous lorsque vous dites que vous voulez faire de l'école un endroit accueillant.

In Ontario, does social assistance have to be an all-or-nothing program? By that, I mean are there incentives to stay in the workplace or disincentives to get back into the workplace?

I remember a few years ago hearing a story in Nova Scotia about the gentleman who was making enough money to feed and clothe his family, but he had a daughter who was chronically ill and he could not afford the medication because he was a cab driver and had no health plan.

He went to the government and asked if he could have just his medical coverage and they said no. He had to quit his job because he could not afford to pay for the medication.

What is your plan in Ontario? Is it all or nothing, or can you be partially in and partially out?

The Chair: Senator Keon just tabled a couple of reports I should mention to you, minister, which might be of some help. Senator Keon just introduced a paper from our parent committee, the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, on population health. He is been working on that for some time. Also, a couple of weeks ago, we filed a report in the Senate called *Early Childhood Education and Care: Next Steps*, which puts a lot of emphasis on the early learning part of that. I will send you copies of those.

Senator Keon: I had the privilege of talking to you within the last month or so; I think it was down at Mount Allison.

Ms. Matthews: It was at the airport, senator, in Moncton.

Senator Keon: I am sending you a copy of the report, as I promised.

I am advocating getting to the ground. The report has everyone from the Prime Minister to the premiers involved, but get to the ground when it comes to population health. Are you getting to the ground with poverty — community organizations?

Ms. Matthews: Let me respond first on child care.

We have a real problem in Ontario, with the ending of the federal funding for early learning and child care. We are facing some very difficult decisions. I want to stress how important it is to kids in this province that the federal government reconsider the decision to cancel the early learning and child care agreement. It is important for the kids in terms of their early development; but if a mom cannot get access to child care, she will not be at work. She will be on social assistance. It is as simple as that, so it is very important.

Senator Cordy, on the drug issue, we changed the rules a couple of years ago for people on ODSP, the Ontario Disability Support Program. If they are on that program and leave for

En Ontario, est-ce que l'assistance sociale est un programme par tout ou rien? Autrement dit, y a-t-il des encouragements à travailler, ou bien décourage-t-on les gens de réintégrer la population active?

Il y a quelques années, j'avais entendu l'histoire d'un homme de la Nouvelle-Écosse qui gagnait assez d'argent pour nourrir et vêtir sa famille, mais il avait une fille atteinte d'une maladie chronique. Il n'avait pas les moyens de payer les médicaments nécessaires car, étant chauffeur de taxi, il n'avait pas un régime d'assurance-santé.

Il s'est adressé aux autorités pour essayer d'obtenir le remboursement des médicaments. Ayant reçu une réponse négative, il a dû quitter son emploi parce qu'il n'avait pas les moyens de payer les médicaments de sa fille.

Quel genre de régime avez-vous en Ontario? Est-ce un système par tout ou rien, ou bien est-il possible d'avoir une couverture partielle?

Le président : Le sénateur Keon vient de déposer quelques rapports dont je devrais peut-être vous parler, madame la ministre. Il vient de présenter un document sur la santé des populations de notre comité principal, le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie. Il y travaillait depuis un certain temps. De plus, il y a environ deux semaines, nous avons déposé au Sénat un rapport intitulé *Éducation et garde des jeunes enfants : Prochaines étapes*, qui insiste beaucoup sur l'éducation préscolaire. Je vous enverrai des exemplaires des deux documents.

Le sénateur Keon : J'ai eu le privilège de vous parler le mois dernier, je crois. C'était probablement à Mount Allison.

Mme Matthews : C'était à l'aéroport de Moncton, sénateur.

Le sénateur Keon : Je vous enverrai un exemplaire du rapport, comme je l'ai promis.

Je préconise de travailler au niveau de la base. Le rapport met en cause tout le monde, du premier ministre du Canada jusqu'aux premiers ministres des provinces, mais il faut aller au niveau de la base quand il s'agit de santé des populations. Allez-vous au niveau de la base, au niveau des organisations communautaires, dans votre lutte contre la pauvreté?

Mme Matthews : Permettez-moi de répondre d'abord à la question concernant la garde d'enfants.

Nous avons un vrai problème en Ontario avec la fin du financement fédéral de l'éducation préscolaire et de la garde d'enfants. Nous serons obligés de prendre des décisions très difficiles. Je veux insister sur l'importance, pour les enfants de la province, que le gouvernement fédéral repense sa décision d'annuler l'accord sur l'éducation préscolaire et la garde d'enfants. C'est important pour le développement des jeunes enfants. Si une mère ne peut pas obtenir des services de garde d'enfants, elle ne pourra pas travailler. Elle devra s'adresser à l'aide sociale. C'est aussi simple que cela. Par conséquent, c'est très important.

Sénateur Cordy, en ce qui concerne les médicaments, nous avons modifié les règles il y a environ deux ans pour les bénéficiaires du Programme ontarien de soutien aux personnes

employment, they get to keep those drug benefits as long as they need them. If they need those benefits, they are there. They have to have been on ODSP before they get the drug benefits, but if they leave they get to keep them.

That is an important difference for people with high drug needs. People with HIV/AIDS, for example, may have high drug costs, but they are perfectly capable of working, so providing that drug card is good.

We have a drug plan called Trillium, which is there for people with high drug needs. It is an income-tested program. More or less, you have to qualify for social assistance, which means bringing your assets down very low before you are eligible for some of those benefits.

The more we can do things like the Ontario Child Benefit, where you just get it if you need it — you do not have to qualify on an asset basis — that is the best.

Senator Keon, getting to the ground, the community — this is very important. People know what their community needs. They understand. I think government has a role to play to facilitate the development of community initiatives and to support those community initiatives, but we have tremendous untapped potential in our communities right now.

I am inspired by some of the work going on in Hamilton, for example, where the community decided that they would collectively address poverty in a coordinated way. I have enormous respect for what they are doing there and in other communities.

Absolutely, we get great leverage out of supporting communities to do what only communities can do. I think we sometimes over-professionalize some of the community supports we provide. The community could do so much more if we would just free them up to do it.

The Chair: Thank you very much. We appreciate your time and your contribution to what we are doing. We put out an issues and options paper last June and we have been getting feedback on that. You have given us more today, some very precise suggestions of what you think the federal level should do, and we appreciate that.

We are finishing up on our hearings and our site visits by the end of June. The report will be written over the summer and we will have it out in the fall.

Ms. Matthews: Thank you very much. This is very important work.

The Chair: Thank you, minister.

(The committee adjourned.)

handicapées ou POSPH. S'ils quittent le programme pour accepter un emploi, ils peuvent garder la carte-médicaments aussi longtemps qu'ils en ont besoin. Cet avantage est cependant réservé aux anciens bénéficiaires du POSPH.

C'est une importante différence pour les gens qui ont besoin de prendre des médicaments coûteux. Les personnes atteintes de VIH/sida, par exemple, doivent payer des médicaments coûteux, mais sont parfaitement capables de travailler. La carte-médicaments est très utile dans ce cas.

Nous avons un régime d'assurance-médicaments nommé Trillium pour les gens qui ont des frais élevés de médicaments. C'est un programme fondé sur le revenu. Il faut plus ou moins être admissible à l'assistance sociale, c'est-à-dire avoir très peu de biens pour pouvoir en profiter.

Plus nous pourrons réaliser de choses telles que la prestation ontarienne pour enfants — qu'on obtient simplement quand on a besoin, sans que les biens entrent en ligne de compte —, mieux cela vaut.

Sénateur Keon, travailler à la base, au niveau de la collectivité, c'est très important. Les gens connaissent les besoins de leur collectivité. Ils comprennent. Je crois que le gouvernement a un rôle à jouer pour faciliter la mise en œuvre et le soutien des initiatives communautaires. Nous avons actuellement un extraordinaire potentiel inexploité dans nos collectivités.

Je suis impressionnée par certaines des choses qui se font à Hamilton, par exemple, où la collectivité a décidé de s'attaquer à la pauvreté d'une manière coordonnée. J'ai un énorme respect pour ce qui s'est fait là et ailleurs.

Il n'y a pas de doute que nous pouvons gagner beaucoup en aidant les collectivités à faire ce qu'elles seules peuvent faire. Il nous arrive, je crois, de compliquer un peu trop l'aide que nous leur accordons. Les collectivités peuvent en faire tellement plus si nous les laissons libres d'agir.

Le président : Merci beaucoup. Nous vous sommes très reconnaissants pour votre temps et votre contribution à notre travail. Ayant publié un rapport sur les enjeux et les options en juin dernier, nous recevons des réactions à ce sujet. Vous nous en avez donné davantage aujourd'hui, y compris quelques suggestions très précises sur ce que le gouvernement fédéral devrait faire. Nous vous en remercions.

Nous aurons terminé nos audiences et nos visites sur place à la fin du mois. Nous rédigerons notre rapport pendant l'été et le publierons à l'automne.

Mme Matthews : Merci beaucoup. C'est un travail très important.

Le président : Merci, madame la ministre.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Friday, June 5, 2009

The Subcommittee on Cities of the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 9:04 a.m. to examine and report on current social issues pertaining to Canada's largest cities.

Senator Art Eggleton (Chair) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Subcommittee on Cities which is examining poverty, housing and homelessness.

[*English*]

Today we are having a round table discussion about national strategies on poverty, housing and homelessness. As you know, last June, after quite a number of hearings, we produced an issues and options paper on this subject. Many of the people who came before the committee, both on our road trips and here in Ottawa, said let us have a national strategy on poverty; let us have a national strategy on housing and on homelessness.

We will explore further today how we should develop our recommendations relevant to the federal government dealing with these issues. We will consider whether it should be called a national strategy or whether another approach should be taken.

In moving forward, we are hoping to complete our hearings by the end of this month. Then over the summer, the report will be put together. We should have a draft report ready by the time the Senate and its committees resume again around the third week of September.

It is my hope that the report will have some specific recommendations in the short to medium term that will deal with some of the biggest immediate challenges in terms of the most vulnerable in our society. We have heard many people talk about the need for quick action in a number of areas that we will recommend.

In our travels and in the hearings we have had, we have seen a number of promising practices; some people call them best practices. We will want to talk a bit about those, not that there is any cookie-cutter approach to any of these things, but there are certainly aspects to them that could be helpful in other parts of the country as well.

Finally, we will deal with the issue of an overhaul of the social assistance system and various aspects that relate to poverty, housing and homelessness. We are starting from the premise that the system is broken and needs fixing.

That will be coming in the fall. Meanwhile, we are trying to finalize how we work into this national strategies issue, and that is the purpose of our meeting here today.

OTTAWA, le vendredi 5 juin 2009

Le Sous-comité sur les villes du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 9 h 4 pour étudier les questions d'actualités des grandes villes canadiennes.

Le sénateur Art Eggleton (président) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Sous-comité sur les villes qui étudie la pauvreté, le logement et les sans-abris.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, nous allons faire une table ronde sur les stratégies nationales sur la pauvreté, le logement et l'itinérance. Comme vous le savez, en juin dernier, après de nombreuses audiences, nous avons rédigé un document sur les enjeux et les options portant sur cette question. Que ce soit pendant nos voyages et ici à Ottawa, bon nombre des témoins qui ont comparu devant le comité ont dit vouloir une stratégie nationale sur la pauvreté, une stratégie nationale sur le logement et l'itinérance.

Aujourd'hui, nous approfondirons davantage la manière dont nous devrions formuler nos recommandations relativement à la façon dont le gouvernement fédéral traite ces enjeux. Nous nous pencherons sur la question de savoir si cela devrait être une stratégie nationale ou s'il faudrait adopter une autre approche.

Ainsi, nous espérons avoir terminé nos audiences d'ici la fin du mois, puis le rapport sera préparé pendant l'été. Une version préliminaire du rapport doit être prête au moment où le Sénat et ses comités reprendront leurs travaux, vers la troisième semaine de septembre.

J'ai l'espoir que le rapport contiendra des recommandations précises à court et moyen termes pour apporter des solutions aux plus grands obstacles immédiats qui touchent les personnes les plus vulnérables de notre société. Nous avons entendu beaucoup de gens souligner la nécessité d'agir rapidement dans certains domaines, ce qui se reflétera dans nos recommandations.

Pendant nos voyages et au cours des audiences que nous avons tenues, nous avons vu certaines pratiques prometteuses, que certains appellent pratiques exemplaires. Nous allons en parler un peu, pas qu'il y ait une approche universelle pour résoudre ces problèmes, mais, à coup sûr, des aspects de ces pratiques pourraient se révéler également utiles ailleurs au pays.

Enfin, nous nous pencherons sur la question de la refonte du système d'aide sociale et de divers aspects liés à la pauvreté, au logement et à l'itinérance. Nous nous fondons sur la prémissse que le système ne fonctionne pas et qu'il doit être corrigé.

Voilà ce qui nous attend à l'automne. Dans l'intervalle, nous cherchons à mettre au point les derniers détails de la manière dont tout cela se transformera en une stratégie nationale, et c'est pourquoi nous sommes réunis ici aujourd'hui.

I will introduce everyone. This will ultimately be televised on CPAC. I cannot guarantee what time of the night or day it will be on. I know people with insomnia have told me they see this in the middle of the night, but we do have other hours we can get on.

Moving around the table, I will introduce everyone first and then get the discussion under way. Mr. Steve Pomeroy, President of Focus Consulting Inc., has completed studies on the cost of homelessness for the cities of Toronto, Montreal, Vancouver, Kitchener-Waterloo, Ottawa and Halifax. I have used quotes from his reports many times in talking about the business case or the economic case relevant to these issues, particularly on housing and homelessness.

Senator Segal is from Kingston, Ontario.

Mr. Phil Brown is next to him. I have known him for many years because he is from Toronto. He is General Manager, Shelter, Support and Housing Administration at the City of Toronto. He is also from the Canadian Housing and Renewal Association. Established in 1968, the Canadian Housing and Renewal Association is a national non-profit organization dedicated to supporting and strengthening the social housing sector.

Next is Michael Shapcott, Director of Community Engagement for the Wellesly Institute, which is an independent, non-profit research and policy institute working to advance health equity through community-based research, community engagement, social innovation and policy development.

Next is Alina Tanasescu from the Calgary Homeless Foundation. She is the Manager of Research and Public Policy at the foundation. The Calgary Homeless Foundation works to end homelessness in Calgary. They have a 10-year plan to do that, as you probably know.

Rob Rainer has been before this committee on other occasions. He is the Executive Director of Canada Without Poverty. The organization was established in 1971 as the National Anti-Poverty Organization, as we know. It is an incorporated, not-for-profit, non-partisan, member-based organization dedicated to the eradication of poverty in Canada.

Margaret Eberle, who is here as an individual as opposed to as a representative for an organization, is a housing policy consultant at Eberle Planning and Research. They have conducted socio-economic impact assessments and housing policy research since 1984. She operates an independent consulting practice in housing policy and research. She has completed extensive work in both fields for government and non-government clients.

Je vais présenter tout le monde. Notre rencontre sera diffusée sur la chaîne CPAC. Je ne peux garantir le moment de diffusion. Je connais des insomniaques qui m'ont dit voir ces audiences au beau milieu de la nuit, mais nous sommes également diffusés à d'autres heures.

Je vais d'abord présenter tout le monde en faisant un tour de table, puis nous entreprendrons les discussions. M. Steve Pomeroy, président de Focus Consulting Inc., a mené des études sur les coûts de l'itinérance pour les villes de Toronto, Montréal, Vancouver, Kitchener-Waterloo, Ottawa et Halifax. J'ai cité ses rapports à de nombreuses reprises en parlant des arguments commerciaux et économiques relatifs aux questions qui nous intéressent, particulièrement le logement et l'itinérance.

Le sénateur Segal est de Kingston, en Ontario.

À ses côtés, M. Phil Brown. Je le connais depuis de nombreuses années parce qu'il vient de Toronto. Il est gestionnaire général, Refuges, logement et soutien de la Ville de Toronto. Il est également membre de l'Association canadienne d'habitation et de rénovation urbaine. Cette association, fondée en 1968, est un organisme sans but lucratif national voué à appuyer et à renforcer le secteur du logement social.

Ensuite, on retrouve Michael Shapcott, directeur de l'engagement communautaire de l'Institut Wellesley, un institut de recherche et de politique sans but lucratif indépendant qui fait la promotion de l'équité en matière de santé au moyen de la recherche axée sur les collectivités, de l'engagement communautaire, de l'innovation sociale et de l'élaboration de politiques.

Ensuite, il y a Alina Tanasescu, de la Calgary Homeless Foundation. Elle est gestionnaire de la Recherche et des politiques publiques de la fondation. La Calgary Homeless Foundation travaille à mettre fin à l'itinérance à Calgary. Elle a un plan sur 10 ans pour atteindre cet objectif, comme vous le savez sans doute.

Rob Rainer a comparu devant notre comité à d'autres occasions. Il est le directeur général de Canada Sans Pauvreté. L'organisation a été fondée en 1971 sous le nom d'Organisation nationale anti-pauvreté, comme tout le monde le sait. Il s'agit d'une société sans but lucratif apolitique axée sur ses membres voués à la rééducation de la pauvreté au Canada.

Margaret Eberle, qui est parmi nous à titre personnel plutôt qu'en tant que représentante d'un organisme, est consultante en politique sur le logement pour Eberle Planning and Research. Depuis 1984, ce groupe effectue des évaluations d'impacts socio-économiques et mène des recherches sur les politiques en matière de logement. Mme Eberle dirige un cabinet de consultation indépendant en recherche et en politique en matière de logement. Elle a effectué quantité de travaux dans les deux domaines pour des clients gouvernementaux et non gouvernementaux.

On the other side of the table, we come to David Seymour and Charles W. Hill. Charles Hill is the Executive Director and David Seymour is Director, both of the National Aboriginal Housing Association, advocates on behalf of non-reserve Aboriginal housing providers in cities, towns and the North.

Next is David Snow, who is also here as an individual. He is a former intern with the Canada West Foundation. He did some research work on poverty when he was with the foundation, and his research interests include the Canadian Charter of Rights and Freedoms, the Supreme Court of Canada and the intersection of law and politics. That is another perspective.

Sheila Regehr is also here, and she has been before this committee on other occasions. She is the Director of the National Council of Welfare. The mandate of the National Council of Welfare is to advise the Minister of Human Resources and Skills Development about any matters related to social development.

Then there is my colleague, Senator Cordy, who is from Nova Scotia. We are also expecting Senator Keon, from Ontario. He should be here very shortly; he has another meeting.

I am Senator Eggleton and I am the chair of the committee. Keli Hogan is our clerk, and we have Havi Echenberg and Robin Wisener, our researchers from the Library of Parliament research group.

Let us get into it. We do have a bit of a guide piece of paper here. It tells us of three different themes. Theme 1 is essentially this: Do you agree that a national strategy should be recommended to the federal government? Why should it or why not, if you do not agree? If you do agree, what should be included from the federal government perspective in such a strategy? That is what we will deal with first.

The second and third themes deal with the provincial government coordination and then finally the local government coordination.

Let us start off with Theme 1 about a national strategy, the federal government perspective and such a strategy. There are timelines on the left side of the sheet, which we do not have to adhere to too rigidly. The whole idea is to be adjourned by 1:30 p.m.

I will go around the table first and we can get opening comments and thoughts on these questions from each of you. You may have come prepared to say something initially anyway, so we want to get that on the table as well. Then, from there on, we will just jump all over the place, depending on who wants to get in on whatever. I will go over to this side and start with Mr. Pomeroy.

Steve Pomeroy, President, Focus Consulting Inc.: Thank you. Those who know me would probably be surprised at my answer to this particular question. First, because of the way the question is framed as a discussion on poverty, housing and homelessness,

De l'autre côté de la table, on retrouve David Seymour et Charles W. Hill. Charles Hill et David Seymour sont respectivement directeur exécutif et directeur de l'Association nationale d'habitation autochtone, organisme qui milite au nom des fournisseurs de logements pour les Autochtones vivant hors réserve qui habitent les villes, les villages et le Nord.

Ensuite, il y a David Snow, également présent à titre personnel. C'est un ancien stagiaire de la Canada West Foundation. Il a mené des travaux de recherche sur la pauvreté pendant son stage à la fondation, et ses intérêts de recherche comprennent la Charte canadienne des droits et libertés, la Cour suprême du Canada et l'intersection du droit et de la politique. C'est une autre perspective sur cette question.

Sheila Regehr est également avec nous, et elle a déjà comparu devant notre comité à d'autres occasions. Elle est directrice du Conseil national du bien-être social. Le Conseil a pour mandat de conseiller la ministre des Ressources humaines et du Développement des compétences sur toute question liée au développement social.

On retrouve ensuite ma collègue, le sénateur Cordy, de la Nouvelle-Écosse. Nous attendons également le sénateur Keon, de l'Ontario. Il devrait arriver sous peu; il avait une autre réunion.

Je suis le sénateur Eggleton et je préside ce comité. Keli Hogan est notre greffière, et voici Havi Echenberg et Robin Wisener, nos chercheuses du groupe de recherche de la Bibliothèque du Parlement.

Entrons dans le vif du sujet. Nous avons entre les mains un document pour nous orienter, qui parle de trois thèmes différents. Voici en gros le premier thème : êtes-vous d'accord pour recommander une stratégie nationale au gouvernement fédéral? Pourquoi, ou sinon, pourquoi pas? Si vous êtes d'accord avec une telle stratégie, que devrait-elle inclure en ce concerne le gouvernement fédéral? Ce sera la première chose dont nous allons traiter.

Les second et troisième thèmes portent sur la coordination avec les gouvernements provinciaux et les gouvernements locaux.

Nous allons donc commencer avec le premier thème de la stratégie nationale, la perspective du gouvernement fédéral et les détails d'une telle stratégie. Un horaire est indiqué du côté gauche de la feuille, auquel nous n'avons pas à adhérer trop strictement. L'idée, c'est de lever la séance d'ici 13 h 30.

Je vais faire un premier tour de table, et chacun d'entre vous pourra faire ses déclarations préliminaires et présenter ses réflexions sur ces questions. Vous êtes peut-être arrivés ici avec quelque chose de précis à nous dire de toute façon, alors aussi bien vous entendre à ce moment-là également. Ensuite, nous allons tout simplement passer d'un témoin à l'autre, selon qui veut parler sur un sujet donné. Je vais aller de ce côté et commencer avec M. Pomeroy.

Steve Pomeroy, président, Focus Consulting Inc. : Merci. Ceux d'entre vous qui me connaissent seront sans doute surpris par ma réponse à cette question précise. Tout d'abord, en raison de la manière dont la question est formulée, c'est-à-dire comme une

I am struggling a little bit because that is a very broad set of issues in terms of whether we are talking about a single strategy on housing, homelessness and poverty or separate strategies. We need to come back to that later on in the discussion.

In my narrow focus in the work that I have been doing around housing and homelessness and a need for a national strategy, I have written five or six versions of this for various clients over the last 10 years. As a consequence, it causes me some pause on this question rather than saying the things I have said all along.

Ten years on, no one is listening — or maybe they have listened but were not able to do anything about it. Why is that? Why have we not been able to implement a national strategy in this area? I suspect it is because it is an extremely complex and complicated area, with multiple jurisdictions and agencies at all three levels of all government, and it is very difficult to get everyone on the same page on this. Maybe we are chasing the Holy Grail, so to speak. It is difficult to get everyone coordinated on that.

I am hedging my bets around the question of whether we should recommend a national strategy. I think we absolutely need some kind of mechanism or framework to get everyone focusing on the same outcomes and same goals, on a larger vision. However, I think it will be very difficult to actually put together a strategy.

In theory, the notion of a comprehensive framework or strategy — whatever title you want to give to it — makes sense. Certainly it is a good idea to have some long-range targets and outcomes you want to achieve, and everyone from various sectors, whether working in homelessness on the front lines or in policy agencies, can work towards those targets. I think that absolutely makes some sense. However, it is a challenge at the national level to arrive at a point of actually having a single document saying, "This is our strategy on this."

We have seen a number of localities successfully develop strategies. The City of Toronto has released a comprehensive strategy on housing and homelessness, called Housing Opportunities Toronto. Calgary has their 10-year plan, and a number of other cities do, as well. The Human Resources and Skills Development Canada, HRSDC, Supporting Communities Partnership Initiative, the SCPI program — now the Homelessness Partnering Strategy — has required 10-year plans or community plans as a way to coordinate agencies and funding at the local level.

It is extremely effective to have strategies locally and possibly even provincially. Whether you can do it nationally very much begs the question.

discussion sur la pauvreté, le logement et l'itinérance, j'ai un peu de mal parce qu'il s'agit d'un très vaste ensemble d'enjeux quand vient le temps de parler d'une stratégie unique ou de stratégies distinctes. Nous allons devoir revenir là-dessus plus tard au cours de la discussion.

Dans le cadre de la perspective très précise du travail que j'ai mené sur le logement et l'itinérance et de la nécessité d'une stratégie nationale, j'ai rédigé cinq ou six versions de conclusions sur cette question pour divers clients au cours de 10 dernières années. Il en résulte que je ressens le besoin de faire une pause et de réfléchir à cette question plutôt que de répéter les choses que j'ai dites tout ce temps.

Dix années se sont écoulées, et personne n'écoute — ou peut-être qu'on a écouté, mais que rien n'a pu être fait. Pourquoi? Pourquoi n'avons-nous pas été capables de mettre en œuvre une stratégie nationale dans ce domaine? J'ai l'impression que c'est parce que c'est un domaine extrêmement complexe et compliqué, qui touche des compétences et des organismes multiples des trois ordres de gouvernement, et qu'il est très difficile pour tout le monde de s'entendre à ce sujet. C'est peut-être la quête du Saint Graal. C'est difficile de coordonner les efforts de tout le monde sur cette question.

En ce qui concerne la question de savoir si nous devrions recommander une stratégie nationale, je suis divisé. D'une part, je suis convaincu que nous avons absolument besoin d'une sorte de mécanisme ou de cadre de référence pour que tout le monde se concentre sur les mêmes résultats et sur les mêmes buts, sur une vision plus globale. D'autre part, je pense que ce sera très difficile de réellement mettre en place une stratégie.

En théorie, la notion d'un cadre de référence ou d'une stratégie globale — quel que soit le nom que vous voulez lui donner — est logique. Assurément, c'est une bonne idée que de fixer des cibles et des résultats à long terme que toutes les personnes impliquées peuvent s'efforcer d'atteindre, quels que soient les divers secteurs dont elles proviennent, que ce soit les travailleurs de première ligne qui luttent contre l'itinérance ou encore les personnes qui travaillent dans des organismes de politiques. Je pense que c'est certainement logique. Toutefois, à l'échelon national, c'est tout un défi que d'arriver au point où on a effectivement un seul document qui affirme : « Voici notre stratégie nationale à ce sujet. »

Nous avons vu un certain nombre de municipalités réussir à élaborer des stratégies. La Ville de Toronto a publié une stratégie globale en matière de logement et d'itinérance, intitulée Possibilités de logement à Toronto. Calgary a un plan sur 10 ans, tout comme un certain nombre d'autres villes. Ressources humaines et Développement des compétences Canada, RHDC, par le truchement de l'Initiative de partenariats en action communautaire, le programme IPAC — maintenant appelé la Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance — a exigé des plans sur 10 ans ou des plans communautaires afin de coordonner les organismes et le financement à l'échelon local.

Il est extrêmement efficace d'avoir des stratégies à l'échelon local et peut-être même à l'échelon provincial. Une telle stratégie est-elle possible à l'échelle nationale? Telle est la question.

I should say for the record that there is a myth being perpetuated by a number of advocates and indeed members of the house that Canada is the only industrialized country without a national housing strategy. That is absolutely incorrect. In the work I have done, there is not an English-speaking country in the world that actually has a national housing strategy in the sense of a comprehensive strategy.

Many programs and strategic directions have been articulated by the government in the U.K., where there are significant funding initiatives going on, but not in a single comprehensive strategy. It is the same in the U.S. New Zealand is the only country I can name that actually has a national strategy.

There are some interesting things, both good and bad, going on in different countries. I am not necessarily sure whether that suggests that having a strategy is a prerequisite to doing it right, as long as you have, first, a clear sense of where you want to get to and, second, at the local level — possibly the provincial, as well — some strategic framework for which federal funding could be allocated.

The Chair: Thank you very much. If you want to make comments based on the whole thing — poverty, housing and homelessness, a national strategy on a wide range of things within that umbrella — that is fine. Also, if you think there should be, perhaps, a national strategy on housing, but not necessarily on poverty, or just on certain elements, feel free to make those kinds of distinctions, as well as anything else that you feel should fit into this.

Phil Brown, Board member, Canadian Housing and Renewal Association: Thank you very much for inviting the Canadian Housing and Renewal Association, CHRA, to be part of this discussion. Today, nationwide, we have billions of dollars in federal-provincial-territorial investments to create new affordable housing and address homelessness. Those monies have been committed over the next two to five years. We have not seen this level of new investment for nearly two decades. It is desperately needed. However, while these investments are very welcome, they do not lessen the need for a long-term, fully funded national affordable housing framework.

In our recently produced discussion paper on the need for and development of a national housing policy framework, CHRA identified four key ways that the argument can be made for the need for a national framework: moral, legal, economic and social.

A caring society has a responsibility to ensure that the basic human needs of all citizens are met, including the need for decent and appropriate shelter. From a legal perspective, Canada is a

Aux fins du compte rendu, je devrais dire que certains militants, et même certains membres de la Chambre, entretiennent le mythe selon lequel le Canada est le seul pays industrialisé qui n'a pas de stratégie nationale en matière de logement. C'est absolument faux. Dans le cadre du travail que j'ai fait, il n'y a pas un seul pays anglophone au monde qui a mis en place une stratégie nationale en matière de logement qui soit réellement globale.

Au Royaume-Uni, le gouvernement a mis en place de nombreux programmes et directions stratégiques, pour lesquels il y a d'importantes initiatives de financement, mais cela ne prend pas la forme d'une stratégie unique globale. C'est la même chose aux États-Unis. Le seul pays que je pourrais nommer qui possède une stratégie nationale est la Nouvelle-Zélande.

Il se passe des choses intéressantes dans différents pays : certaines sont bonnes, d'autres, mauvaises. Je ne suis pas nécessairement convaincu que cela laisse entendre que l'existence d'une stratégie est une condition préalable pour faire les choses comme il faut, du moment que l'on a deux éléments : d'abord, une idée précise de là où on veut aller et, ensuite, à l'échelon local — possiblement à l'échelon provincial également — une sorte de cadre stratégique qui pourrait être financé par le fédéral.

Le président : Merci beaucoup. Si vous voulez faire des commentaires sur l'ensemble — la pauvreté, le logement et l'itinérance, une stratégie nationale sur une vaste gamme d'aspects couverts par cette question — c'est parfait. De plus, si vous croyez qu'il devrait y avoir, peut-être, une stratégie nationale sur le logement, mais pas nécessairement sur la pauvreté, ou seulement sur certains éléments, n'hésitez pas à établir ce type de distinction, ainsi que toute autre chose que vous jugez pertinente.

Phil Brown, membre du conseil d'administration, Association canadienne d'habitation et de rénovation urbaine : Je vous remercie d'avoir invité l'Association canadienne d'habitation et de rénovation urbaine à participer à cette discussion. Aujourd'hui, partout au pays, des investissements fédéraux-provinciaux-territoriaux de milliards de dollars servent à créer de nouveaux logements abordables et à lutter contre l'itinérance. Ces sommes ont été engagées pour les deux à cinq prochaines années. Cela faisait presque deux décennies que nous n'avions pas eu de nouveaux investissements de cet ordre de grandeur. Ces sommes répondent à un besoin urgent. Toutefois, même si ces investissements sont très bien accueillis, la nécessité d'un cadre national à long terme pleinement financé en matière de logement abordable n'en est pas moins réelle.

Récemment, dans un document de travail sur la nécessité d'un cadre politique national en matière de logement et son élaboration, l'ACHRU a désigné les quatre principaux plans sur lesquels on peut fonder la nécessité d'un cadre national : les plans moral, juridique, économique et social.

Une société bienveillante est responsable de veiller à répondre aux besoins humains élémentaires de tous ses citoyens, y compris le besoin d'un refuge convenable et décent. D'un point de vue

signatory to the International Covenant on Economic, Social and Cultural Rights, which affirms the right of everyone to an adequate standard of living, including housing.

There are also strong social and economic rationales for investing in affordable housing. It is a significant component of household and societal economies. New residential construction has a substantial and direct economic impact through the creation of ongoing employment. Today, the potential exists to develop green technologies and green jobs through investment in the upgrading and retrofit of existing older rental housing to extend its useful life and energy efficiency.

A number of studies have concluded that investments in providing housing for homeless people, particularly the chronically homeless, actually save the government money. Households in overcrowded or inadequate housing in marginalized neighbourhoods may be more likely to experience health problems and safety issues and require greater social service supports. Investments in affordable housing can reduce these costs elsewhere in the service system. The cost of inaction can be higher than the cost to provide housing.

Historically, we viewed affordable housing as a cost, not as an investment. That is a key point that needs to change. We invest in social or affordable housing for a great many returns. A dollar invested in social and affordable housing by governments can be one of the best investments that can be made.

CHRA believes there are three key priority issues that require government attention as part of a fully realized national policy framework. First is the critical need to work toward ending homelessness rather than managing it. The Housing First approach to moving people directly from the street or shelters into stable housing with appropriate supports is federally endorsed already. It is a pillar upon which a national housing policy should be built. As we say in our Streets to Home program in Toronto, give someone the safety, security and dignity of a home before all else.

Second, we need a decisive policy response to keep much of the existing social housing affordable to people on low incomes. We strongly recommend that the federal government reinvest funds from expiring social housing mortgages back into social housing to ensure the ongoing availability of affordable housing for Canadians.

Third, the downturn in private rental development, which has been ongoing for some time, can be traced to changes in the tax system that governments are in a position to address as part of a national housing policy framework.

juridique, le Canada est signataire du Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels, qui affirme le droit de chacun à un niveau de vie adéquat, y compris le logement.

Il y a en outre de solides motifs sociaux pour justifier l'investissement dans le logement abordable. Il s'agit d'une composante importante de l'économie des ménages et des sociétés. La nouvelle construction résidentielle a un impact économique direct et considérable grâce à la création d'emplois continus. Aujourd'hui, il est possible de développer des technologies vertes et de créer des emplois verts grâce à l'investissement dans l'amélioration et la remise en état des logements de location existants pour prolonger leur vie utile et leur efficacité énergétique.

Certaines études ont conclu que les investissements visant à fournir le logement pour les itinérants, particulièrement les itinérants chroniques, permettent au gouvernement d'économiser de l'argent. Les ménages qui occupent des logements surpeuplés ou inadéquats dans des quartiers marginalisés peuvent être plus susceptibles d'avoir des problèmes de santé et des difficultés en matière de sécurité, et ont besoin de davantage de soutien des services sociaux. Les investissements en logement abordable peuvent réduire ces coûts ailleurs dans le système des services. L'inaction peut avoir un coût plus élevé que le fait de fournir un logement.

Depuis toujours, nous avons envisagé le logement abordable comme un coût plutôt qu'un investissement. Voilà un élément essentiel qui doit changer. Nous investissons dans le logement social ou abordable pour obtenir un grand nombre de résultats. Un dollar investi par les gouvernements en logement social et abordable peut devenir l'un des meilleurs investissements possibles.

L'ACHRU est d'avis qu'il y a trois principaux enjeux dont le gouvernement devrait faire sa priorité dans un cadre politique national pleinement exécuté. Premièrement, la nécessité critique de mettre fin à l'itinérance plutôt que de la gérer. Le fédéral appuie déjà l'approche « priorité aux logements », qui consiste à déplacer les gens directement de la rue ou des refuges vers un logement stable avec des soutiens appropriés. C'est un pilier sur lequel construire une politique nationale en matière de logement. Comme nous le disons dans notre programme Streets to Home à Toronto, il faut donner la sûreté, la sécurité et la dignité d'un toit avant tout.

Deuxièmement, il faut une intervention politique ferme pour garantir que la plupart des logements sociaux existants continuent de rester abordables pour les petits salariés. Nous recommandons fortement au gouvernement fédéral de réinvestir des fonds provenant des hypothèques de logements sociaux venant à échéance dans le logement social pour veiller à la disponibilité continue de logements abordables pour les Canadiens.

Troisièmement, la baisse du développement des locations privées, qui dure depuis un certain temps, remonte à des modifications apportées au régime fiscal; les gouvernements sont en mesure d'apporter une solution à ce problème à l'intérieur d'un cadre stratégique national en matière de logement.

CHRA agrees that the creation of a national housing framework should be recommended to the federal government. Left to their own devices, markets are not the solution to the housing affordable issues facing many Canadians.

We believe the federal role should be enabling rather than prescriptive. The federal government should provide an upfront commitment of funding and set broad system goals through a national housing strategy that is flexible enough to take into account regional variations and allows provinces and local communities to set priorities that meet local needs.

The Chair: Thank you very much. We have now in front of us three questions I want to focus on for our round table. We are dealing with the first question. We will subsequently cover provincial and local coordination. Next we have Mr. Shapcott.

Michael Shapcott, Director, Affordable Housing and Social Innovation, Wellesley Institute: Thank you. The Wellesley Institute is an independent research and policy institute based in Toronto. I head our research and policy practice on affordable housing. We work at the national, provincial and local levels. We also work in an informal partnership with community-based housing organizations across the country. The Calgary Homeless Foundation is one of our active partners. We have partners from St. John's all the way to Victoria. We are working to formalize that network, but that is an ongoing process.

We canvassed members of our network before today's session about the questions you have set for us today. On the first question of whether there a national strategy, the consensus is no, there is not. There is a patchwork of programs and funding that exist. They are poorly coordinated. They exist at the federal, provincial, territorial and municipal levels. There are also private sector and charitable initiatives. They do not work well together.

During the 1980s and 1990s, there was an erosion of funding programs, services and legislation at the national level. The federal government decided to transfer the administration of most federal affordable housing programs to the provinces and territories in the late 1990s. That is what prompted a number of housing academics such as Professor Wolfe from McGill University to say that Canada no longer has a national housing plan. Other academics, like Professor David Hulchanski of the University of Toronto and Professor Tom Carter of the University of Winnipeg, have written extensively about the fractured state of housing policy in Canada.

I do not want to get into a boring, pedantic discussion with Mr. Pomeroy about where Canada stands relative to other countries. However, the fact is many other countries have much more extensive, comprehensive and coordinated strategies, even countries with federal systems like Canada. We are far behind.

L'ACHRU est d'accord pour recommander au gouvernement fédéral la création d'un cadre national en matière de logement. Le libre marché n'est pas la solution aux problèmes de logement abordable auxquels font face de nombreux Canadiens.

Nous croyons que le gouvernement fédéral devrait jouer un rôle habilitant plutôt que prescriptif. Par le truchement d'une stratégie nationale en matière de logement, le gouvernement fédéral devrait dès le départ s'engager à financer et à fixer un ensemble d'objectifs systémiques larges; la stratégie devrait être suffisamment souple pour tenir compte des variations régionales et permettre aux provinces et aux collectivités locales de fixer des priorités qui répondent aux besoins locaux.

Le président : Merci beaucoup. Nous avons maintenant trois questions sur lesquelles j'aimerais que nous nous concentrions pendant notre table ronde. Nous étudions la première question. Nous passerons par la suite à la coordination aux échelons provincial et local. Nous allons maintenant entendre M. Shapcott.

Michael Shapcott, directeur, Logement abordable et innovation sociale, Institut Wellesley : Je vous remercie. L'Institut Wellesley est un institut de recherche et de politique indépendant dont le siège est à Toronto. Je dirige notre cabinet de recherche et de politique sur le logement abordable. Nous travaillons aux échelons national, provincial et local. Nous travaillons également en partenariat informel avec des organismes communautaires de logement partout au pays. La Calgary Homeless Foundation est l'un de nos partenaires actifs. Nous avons des partenaires d'un océan à l'autre, de St. John's à Victoria. Nous sommes en train d'officialiser ce réseau, mais il s'agit d'un processus continu.

Avant la séance d'aujourd'hui, nous avons sondé les membres de notre réseau sur les questions que vous nous avez présentées. En ce qui concerne la question sur l'existence d'une stratégie nationale, nos membres s'entendent pour dire qu'il n'y en a pas. Il y a un ensemble disparate de programmes et de financements aux niveaux fédéral, provincial et territorial, qui sont mal coordonnés. Il y a également des initiatives provenant du secteur privé et d'organismes caritatifs. Ils ne fonctionnent pas bien ensemble.

Pendant les années 1980 et 1990, il y a eu une érosion des programmes de financement, des services et des dispositions législatives au niveau national. À la fin des années 1990, le gouvernement fédéral a décidé de transférer aux provinces et aux territoires l'administration de la plupart des programmes fédéraux de logement abordable. Cela a poussé certains universitaires spécialisés en logement, comme le professeur Wolfe de l'Université McGill, à déclarer que le Canada n'a plus de plan national en matière de logement. D'autres universitaires, comme le professeur David Hulchanski de l'Université de Toronto et le professeur Tom Carter de l'Université de Winnipeg, ont abondamment écrit sur la dislocation de la politique sur le logement au Canada.

Je ne veux pas me lancer dans une discussion ennuyeuse et pédante avec M. Pomeroy sur la position du Canada par rapport aux autres pays. Cependant, il demeure que de nombreux autres pays ont des stratégies beaucoup plus larges, globales et coordonnées, même celles qui sont des systèmes fédéraux comme le Canada. Nous traînons loin derrière.

Do we need a national strategy? Yes, we do. I will give three brief rationales for why we need a national strategy and how we build one.

First, Canada has a series of obligations in international law. Canada is currently being reviewed by the United Nations Human Rights Council under a process called the Universal Periodic Review. All of its human rights obligations are reviewed, including the right to adequate housing. This is set out not only in the International Covenant on Economic, Social and Cultural Rights, to which Canada is a signatory, but also dozens of other international treaties and legal instruments.

In February, the United Nations Special Rapporteur on adequate housing as a component of the right to an adequate standard of living, the senior United Nations official and expert on housing issues, tabled at the Human Rights Committee his report from his official fact-finding mission to Canada that took place in 2007. In that report, he noted that Canada is not meeting its international housing obligations, and he called for a national housing strategy.

I have attended some of the hearings in Geneva and elsewhere over the last 15 to 20 years where Canada's international housing rights obligations have been reviewed. At various times during those sessions, this question has been put to the Canadian ambassador or the Canadian representatives: Does the federal government say that, because of the federal nature of Canada, the obligation to meet the right to housing rests at the federal level, or is it a provincial territorial jurisdiction? In other words, is the federal government saying that it is not really their responsibility but the responsibility of some other order of government? The Canadian representatives consistently said they do not take the view in the international tribunals that the federal nature of our government means that the federal government has no obligation to meet the various commitments it has made.

There are two parts to the international covenant in respect of the right to housing and some of the other issues currently under consideration around homelessness and poverty. One part is the right to adequate shelter and the other part is the obligation on the part of the government to assist in the realization of that. The United Nations says that does not mean that the government has to do everything; it just means that the government has to ensure it gets done, through the use of a variety of tools, such as private market tools, affordable home ownership programs, private rental programs, social housing programs or others. Later in the discussion I will suggest some tools that we think are particularly relevant for the federal government to discharge its obligation.

The first rationale for a national housing strategy is that Canada has clear international obligations that it needs to discharge and it is seen by the international community as failing to discharge those obligations. In four or five days, the

Avons-nous besoin d'une stratégie nationale? Oui. Je vais brièvement vous présenter trois justifications pour expliquer pourquoi il nous faut une stratégie nationale et comment l'établir.

Premièrement, le droit international impose une série d'obligations au Canada. Le Canada fait actuellement l'objet d'un examen par le Conseil des droits de l'Homme des Nations Unies en vertu d'un processus intitulé l'examen périodique universel. Toutes les obligations du Canada en matière de droits humains sont étudiées, y compris le droit à un logement convenable. Ce droit est énoncé non seulement dans le Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels, dont le Canada est signataire, mais également dans des dizaines d'autres traités et instruments juridiques internationaux.

En février, le Rapporteur spécial des Nations Unies sur le logement convenable en tant que composante du droit à un niveau de vie adéquat, le principal représentant et expert des Nations Unies sur les questions de logement, a déposé au Comité des droits de l'homme le rapport de sa mission d'enquête au Canada, qui s'est déroulée en 2007. Dans ce rapport, le Rapporteur a observé que le Canada ne s'acquitte pas de ses obligations internationales en matière de logement, et il a lancé un appel en faveur d'une stratégie nationale en matière de logement.

Au cours des 15 à 20 dernières années, j'ai assisté à certaines des audiences où les obligations internationales du Canada relatives aux droits en matière de logement ont été examinées, à Genève et ailleurs. À divers moments pendant ces séances, l'ambassadeur ou les représentants du Canada ont eu à répondre à la question suivante : le gouvernement affirme-t-il que, en raison de la nature fédérale du Canada, l'obligation de garantir le droit au logement relève du niveau fédéral, ou relève-t-il de la compétence provinciale ou territoriale? Autrement dit, le gouvernement fédéral affirme-t-il que ce n'est pas vraiment sa responsabilité, mais plutôt celle d'un autre ordre de gouvernement? Les représentants canadiens ont toujours répondu que, devant les tribunaux internationaux, ils ne souscrivent pas à l'opinion selon laquelle la nature fédérale de notre gouvernement signifie que le gouvernement fédéral n'a pas l'obligation d'assumer les divers engagements qu'il a pris.

Le Pacte international relatif au droit au logement et à certains des autres enjeux que nous étudions relativement à l'itinérance et à la pauvreté compte deux volets. Le premier volet est le droit à un logement convenable, et l'autre volet est l'obligation de la part du gouvernement de contribuer à sa réalisation. Les Nations Unies ne disent pas que cela signifie que le gouvernement doit tout faire; cela signifie seulement qu'il doit prendre les mesures pour que cela se réalise, grâce à divers outils, comme les outils du marché privé, les programmes d'accès à la propriété abordable, les programmes de location privée, les programmes de logement social ou autres. Plus tard au cours de la discussion, je proposerai certains outils que nous jugeons particulièrement pertinents pour que le gouvernement fédéral s'acquitte de ses obligations.

La première raison pour justifier une stratégie nationale en matière de logement est que le Canada a des obligations internationales claires dont il doit s'acquitter, et la communauté internationale estime que le pays échoue à sa tâche. Dans quatre

federal government will be releasing its official response to the latest Universal Periodic Review of Canada's obligations. In this review process, questions have again been raised about whether Canada has met its obligations. I believe that on June 9 the federal government is obliged to issue its formal reply, and then the process continues in Geneva.

The second rationale for a national housing strategy is that, historically, we have had national plans in one form or another and a number of them have been quite successful. A couple of plans have not been successful, such as some of the tax-based programs; and the multiple-unit residential building proposal was not a success story in terms of generating affordable housing. However, from 1973 to 1993, our national social housing program generated 600,000 affordable homes that still provide good quality housing for people across the country. There are a number of good examples. More recently, in 1999 the federal government launched its National Homelessness Initiative, initially called the Supporting Communities Partnership Initiative, which more recently has been renamed the Homelessness Partnering Strategy. It has been considered a successful program but it has not been adequately funded and it does not have a national reach. The second rationale for the national government's getting involved is that has been successful in the past and continues to have initiatives that make a real difference.

The third rationale for the federal government's having a role is of course that there is the affordable housing crisis, and included within that, there is deep and persistent homelessness across the country. That is a national phenomenon that requires national leadership. September 2005 was the last time the federal, provincial and territorial housing ministers met together. At that meeting in White Point, Nova Scotia, they issued a set of principles that they all agreed on: the White Point principles on developing a framework for a new national housing plan that identified roles for the federal government and for the provincial and territorial governments. Some of us have questions about some of the elements of the White Point principles. We do not think they are necessarily all perfect, but the notion that there could be a cooperative arrangement seems to be a good one.

There has been one meeting since then. The federal government decided not to participate at the meeting in February 2008 in Vancouver. The next federal-provincial-territorial housing ministers' meeting is scheduled for August 20, 2009, in Saint John's. At this time, the federal government has not confirmed whether it will participate. The lack of meetings has prevented the White Point principles from moving forward to an actual framework on which plans can be built and funding can be released.

ou cinq jours, le gouvernement fédéral publiera sa réponse officielle au plus récent examen périodique universel des obligations du Canada. Pendant ce processus d'examen, le fait que le Canada s'acquitte de ses obligations a une fois de plus été mis en question. Si je ne me trompe, le 9 juin, le gouvernement fédéral a l'obligation de remettre sa réponse officielle, puis le processus se poursuivra à Genève.

La deuxième raison pour justifier une stratégie nationale en matière de logement est que, de tout temps, nous avons eu des plans nationaux sous une forme ou sous une autre, et certains d'entre eux ont très bien réussi. Quelques plans n'ont pas fonctionné, comme certains des programmes axés sur des régimes fiscaux; et, en ce qui concerne la création de logements abordables, la proposition de construction de résidences à multiples unités n'a pas été une réussite. Cependant, de 1973 à 1993, notre programme national de logement social a entraîné la construction de 600 000 foyers abordables et continue d'offrir des logements de qualité pour des gens partout au pays. Il y a certains bons exemples. Plus récemment, en 1999, le gouvernement fédéral a lancé son Initiative nationale pour les sans-abri, qui s'appelait d'abord l'Initiative de partenariats en action communautaire, et qui a dernièrement été renommée la Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance. Ce programme a été considéré comme une réussite, mais il n'a pas été financé de manière adéquate et n'a pas de portée nationale. Donc, la deuxième raison pour justifier la participation du gouvernement fédéral est qu'il a connu des réussites par le passé et qu'il continue de mettre en place des initiatives qui changent le cours des choses.

La troisième raison pour justifier la participation du gouvernement fédéral est, bien entendu, la crise du logement abordable, une crise qui comprend un phénomène d'itinérance grave et persistant partout au pays. La solution à ce phénomène national exige un leadership national. C'est en septembre 2005 que les ministres fédéral, provinciaux et territoriaux responsables du logement se sont rencontrés pour la dernière fois. Au cours de cette rencontre à White Point, en Nouvelle-Écosse, ils ont proposé un ensemble de principes auxquels ils souscrivent tous : les principes de White Point sur l'élaboration d'un cadre pour un nouveau plan national en matière de logement, qui précisait les rôles des gouvernements fédéral, provinciaux et territoriaux. Certains d'entre nous remettent en question certains des éléments des principes de White Point. Nous ne croyons pas nécessairement qu'ils sont tous parfaits, mais la notion selon laquelle il pourrait y avoir une entente de coopération nous paraît bonne.

Depuis, il y a eu une seule réunion. Le gouvernement fédéral a décidé de ne pas participer à la réunion de février 2008 à Vancouver. La prochaine réunion des ministres fédéral-provinciaux-territoriaux responsables du logement est prévue pour le 20 août 2009, à Saint John's. À l'heure actuelle, le gouvernement fédéral n'a pas confirmé sa participation. En raison du manque de réunions, les principes de White Point n'ont pas pu évoluer pour former un cadre de référence réel qui permettrait d'élaborer des plans et d'octroyer du financement.

The third rationale for a national housing plan, then, is the important national role that the federal government has previously recognized, and we have a set of principles on which to begin to build that framework.

The Chair: Mr. Shapcott, I know you have more points to make so we will come back to you. We will hear from Ms. Alina Tanasescu.

Alina Tanasescu, Manager, Research and Public Policy, Calgary Homeless Foundation: I was looking at the new questions so I will put aside my notes to try to respond to those first. They seem to be most relevant to today's issues, and I want to build on other people's comments. Calgary has a 10-year plan. Why is that? What is the relationship between a 10-year plan at the local level and the recently announced 10-year plan at the provincial level? What is the federal role in supporting those kinds of initiatives? That is where we are coming from to this issue.

The local plan is important because we are dealing with 2,000 programs and over 140 agencies that touch homelessness in Calgary. It is extremely complex. We are at the implementation stage of a local strategy and we see how difficult it is to navigate the existing system. We talk about funding but not about the complexity of coordinating the existing funding that is available. Do we know how effective the money is we are putting into the issue? We are finding that we are not putting that funding to best use.

In terms of a plan, the best value that the federal government could provide to local communities is to be an enabler, to put the policy changes in place that would enable local communities to take action on matters that they know best.

We do not know all the complexities involved that have quadrupled homelessness four times in Calgary over the last decade. We did our first homelessness count in 1992. Before that, there was no need to do such a count. This phenomenon is happening across the country. Homelessness as we know it today was not always an issue in Canada or anywhere in the Western or developing world. Something structural is happening that is creating the precursors to what we see as a major manifestation of inequality, which is homelessness. Do we go after poverty, a housing plan, a homelessness plan? We do not separate those because they are interrelated and stem from the same issue. The question is how do we address it effectively.

In our community, we see homelessness; we feel homelessness. The public costs of homelessness are well-established in people's consciousness. The private sector and the faith communities get it. The non-profit sector obviously has been in the trenches. The government understands the cost argument, and the moral argument appeals to people.

Donc, la troisième raison pour justifier un plan national en matière de logement est le rôle national important que le gouvernement fédéral a reconnu dans le passé, et nous disposons d'un ensemble de principes sur lesquels faire fond pour élaborer ce cadre.

Le président : Monsieur Shapcott, je sais que vous avez d'autres éléments à faire valoir, nous allons donc revenir à vous plus tard. Nous allons maintenant écouter Mme Alina Tanasescu.

Alina Tanasescu, gestionnaire, Recherche et politiques publiques, Calgary Homeless Foundation : J'examinais les nouvelles questions, alors je vais mettre de côté mes notes afin de tenter d'y répondre en premier. Ces questions semblent plus pertinentes par rapport aux enjeux abordés aujourd'hui, et j'aimerais ajouter mes commentaires à ceux des autres témoins. Calgary possède un plan sur 10 ans. Pourquoi? Quel est le lien entre un plan sur 10 ans au niveau local et le plan sur 10 ans récemment annoncé au niveau provincial? Quel est le rôle du fédéral pour appuyer ce type d'initiatives? Voici notre position sur cet enjeu.

Le plan local est important parce que nous traitons avec 2 000 programmes et plus de 140 organismes voués à l'itinérance à Calgary. C'est extrêmement complexe. Nous en sommes à l'étape de la mise en œuvre d'une stratégie locale, et nous constatons à quel point il est difficile de naviguer dans le système existant. Nous parlons du financement, mais pas de la complexité de coordonner le financement qui est déjà disponible. Savons-nous si l'argent que nous consacrons à résoudre ces problèmes est utilisé de manière efficace? Nous en venons à la conclusion que nous ne faisons pas le meilleur usage possible de ce financement.

Quant à un plan, la meilleure chose que le gouvernement fédéral pourrait faire serait de mettre en place des changements aux politiques qui habiliteraient les collectivités locales à prendre des mesures pour résoudre les problèmes qu'elles sont les mieux placées pour connaître.

Nous ne connaissons pas tous les facteurs complexes qui ont fait en sorte que l'itinérance à Calgary a quadruplé au cours de la dernière décennie. Nous avons fait notre premier décompte des itinérants en 1992. Avant cela, il n'était pas nécessaire de faire un tel décompte. Ce phénomène se produit partout au pays. L'itinérance telle que nous la connaissons aujourd'hui n'a pas toujours été un problème au Canada, ni ailleurs dans le monde occidental ou dans les pays en développement. Il se produit un changement structurel qui crée un précédent relativement à ce que nous considérons comme une importante manifestation de l'iniquité, c'est-à-dire l'itinérance. Faut-il établir un plan pour le logement, un plan de lutte contre la pauvreté, un plan de lutte contre l'itinérance? Nous ne les séparons pas parce qu'ils sont interreliés et découlent du même problème. Il faut se demander comment les résoudre efficacement.

Dans notre collectivité, nous observons l'itinérance, nous la ressentons. Les gens sont bien conscients des coûts publics de l'itinérance. Le secteur privé et les organismes confessionnels le comprennent. Le secteur des organismes sans but lucratif a eu les pieds sur le terrain de tout temps. Le gouvernement comprend l'argument pécuniaire, et l'argument moral interpelle les gens.

We are pursuing a 10-year plan to end homelessness because it is measurable and touches on the aforementioned issues, but it has a strategy that can get by and can cross sectors. It is saleable. Thinking about restructuring the social assistance system from a federal perspective becomes overwhelming as a way to end poverty. Will we no longer be a capitalist nation? It is unthinkable to try to change something that is so fundamental to how our society works so that we no longer have persistent inequality. That is not to say that poverty is okay — absolutely it is not okay — but we should work to alleviate it through a plan with strategies that work and show positive results to get the buy-in to do the longer-term structural changes that need to happen. That is what we propose.

In terms of the federal government's role, we look at the United States Interagency Council on Homelessness, which has representatives from the federal government's relevant departments. They coordinate federal action and federal policy changes that touch on all those departments in relation to states and local communities. They are a hub of knowledge and policy advocacy, and they become advocates at the federal level with regard to homelessness and poverty. I will say more about the council model later in the discussion, but that is our position.

Rob Rainer, Executive Director, Canada Without Poverty:
Thank you, Mr. Chair. I appreciate the opportunity to be here at this round table.

I am with the group Canada Without Property. Our legal name is still the National Anti-Poverty Organization. We expect the name change to be official very soon. As the chair mentioned, we have been around since 1971, so we have a long history with this issue. When you go back to some of our earliest newsletters, it is striking how similar the nature of the conversation was then in relation to today. In fact, our group was founded around the time of the report of the Special Senate Committee on Poverty, which brought forth many of these same issues. In a macro sense, when one looks at the country as a whole, we have actually made very little progress over 30 or 40 years.

A distinguishing feature of our group is that all of our board members are people who have experienced poverty at one point in their lives. Many of our current board members still live in low income, some with significant challenges and disabilities. In the case of one board member, a car accident cascaded her into a number of challenges, such as losing her job, a family break-up,

Nous suivons un plan sur 10 ans pour mettre fin à l'itinérance, parce qu'il est mesurable et s'attaque aux questions susmentionnées, mais il est également soutenu par une stratégie qui peut toucher et traverser horizontalement les secteurs. C'est un concept vendable. D'une perspective fédérale, l'idée d'une refonte du système d'aide sociale comme moyen de mettre fin à la pauvreté devient accablante. Ne serons-nous plus une nation capitaliste? Il est impensable de penser changer quelque chose qui soit si fondamental au fonctionnement de notre société que nous n'aurions plus d'inégalités persistantes. Cela ne veut pas dire que la pauvreté soit acceptable — ce n'est absolument pas acceptable — mais nous devrions chercher à l'atténuer grâce à un plan assorti de stratégies qui fonctionnent et qui affichent des résultats positifs afin de rallier les forces en cause pour qu'elles soient prêtes aux changements structurels à long terme qui doivent se produire. Voilà ce que nous proposons.

En ce qui concerne le rôle du gouvernement fédéral, nous nous inspirons du United States Interagency Council on Homelessness, où siègent des représentants de tous les départements pertinents du gouvernement fédéral. Ce conseil coordonne les changements aux mesures et aux politiques fédérales qui ont une incidence sur tous ces départements, en lien avec les collectivités des États et les collectivités locales. Le conseil est un carrefour de connaissances et de défense des politiques; ses représentants militent pour la lutte contre l'itinérance et la pauvreté à l'échelon fédéral. Je parlerai davantage du modèle du conseil plus tard au cours de la discussion, mais c'est notre position.

Rob Rainer, directeur général, Canada Sans Pauvreté : Merci monsieur le président. Je vous remercie de m'avoir offert l'occasion de participer à cette table ronde.

Je fais partie du groupe Canada Sans Pauvreté. Notre nom juridique est toujours l'Organisation nationale anti-pauvreté, mais nous nous attendons à ce que le changement de nom devienne officiel très bientôt. Comme le président l'a mentionné, notre organisme existe depuis 1971, de sorte que nous connaissons les tenants et les aboutissants de cet enjeu. Quand on examine nos premiers bulletins d'information, il est frappant de constater à quel point la nature des discussions de l'époque était similaire à ce que nous retrouvons aujourd'hui. En effet, notre groupe a été fondé à peu près à la même époque que la publication du rapport du Comité spécial du Sénat sur la pauvreté, qui a souligné bon nombre des mêmes problèmes. Dans un sens global, quand on examine l'ensemble du pays, en réalité, nous avons fait très peu de progrès au cours des 30 ou 40 dernières années.

Une des caractéristiques qui différencie notre groupe est le fait que tous les membres de notre conseil d'administration sont des gens qui ont fait l'expérience de la pauvreté à un moment ou à un autre de leur vie. Bon nombre des membres actuels de notre conseil d'administration ont toujours un faible revenu, et certains ont des obstacles et des incapacités considérables. En raison d'un

mental health issues and so forth. Since our founding, all of our board members have that direct personal experience, and that is important as we think about how to approach these issues.

The word “national” is central to the subject today. We have become sensitive to how that word plays out in Quebec with respect to the possibility of a national strategy on poverty, for example. At least within some elements of Quebec, it is a bit of a non-starter if we use that word. In fact, part of the reason we have backed away from the name National Anti-Poverty Organization is that the word “national” is a barrier to engaging with our colleagues in Quebec. You might think about that word as you prepare your report, or perhaps have some explanatory notes to explore that important context.

Ms. Echenberg mentioned that Ms. Regehr and I are outnumbered by the housing advocates at the table here, which is definitely the case, and there is nothing wrong with that. However, I have a hard time separating a national strategy on housing from a national strategy on poverty and inequality, because the two go hand in hand. Having said that, housing is such a big piece that I think it warrants its own special focus and attention. However, if a national or pan-Canadian strategy on housing is to be developed — and I would certainly encourage that — it will be need to be closely linked to a pan-Canadian strategy on poverty.

My remarks today will be focused almost entirely on the larger theme of poverty. As to the question of whether we agree that a national strategy should be recommended to the federal government, yes, we would absolutely agree. A pan-Canadian strategy is needed to complement and support provincial and territorial strategies that themselves cannot be successful without serious, significant and enduring engagement of the federal government to help combat poverty, homelessness and social exclusion.

The need for federal engagement has been identified by at least the Newfoundland and Labrador and Ontario governments per the anti-poverty strategies of those provinces in 2006 and this year, respectively. The 2006 action plan of the Newfoundland and Labrador government, for example, of which I have a copy here, is commendable for its vision, comprehensiveness and seriousness of purpose. In this plan, they identified nine specific priority areas for federal-provincial cooperation — for example, improving programs and services for persons with disabilities; addressing justice-related issues, such as funding for civil legal aid; and increasing the availability of affordable housing.

accident d'auto, l'une des membres de notre conseil a vu sa vie basculer et a dû faire face à certains obstacles, comme la perte de son emploi, la rupture de sa famille, des problèmes de santé mentale et ainsi de suite. Depuis la fondation de notre groupe, tous les membres de notre conseil ont fait cette expérience personnelle directe, et c'est important tandis que nous réfléchissons sur la manière d'aborder ces enjeux.

Le mot « national » est au cœur du sujet aujourd’hui. Nous sommes devenus sensibles à la manière dont ce mot est perçu au Québec relativement à la possibilité d'une stratégie nationale sur la pauvreté, par exemple. Avec certains éléments du Québec, du moins, ce mot pourrait nous fermer des portes. En effet, l'une des raisons pour lesquelles nous avons voulu prendre nos distances de notre ancien nom d'Organisation nationale anti-pauvreté est le fait que le mot « nationale » nous empêche d'amorcer un dialogue avec nos collègues québécois. Vous pourriez réfléchir à l'utilisation de ce mot quand vous préparerez votre rapport, ou encore mettre des notes explicatives pour analyser ce contexte important.

Mme Echenberg a mentionné que Mme Regehr et moi-même sommes en infériorité numérique par rapport aux militants pour le logement qui se trouvent autour de la table ici; c'est certainement le cas, et il n'y a rien de mal là-dedans. Cependant, j'ai du mal à séparer une stratégie nationale sur le logement d'une stratégie nationale sur la pauvreté et l'inégalité, parce que les deux vont de pair. Cela dit, le logement est un élément si important que je pense qu'il est justifié qu'il fasse l'objet d'une attention et d'efforts particuliers. Toutefois, s'il faut élaborer une stratégie nationale ou pancanadienne sur le logement — et j'encouragerais certainement une telle approche —, elle devra être étroitement liée à une stratégie pancanadienne sur la pauvreté.

Mes remarques d'aujourd'hui porteront presque seulement sur le grand thème de la pauvreté. Quant à savoir si nous sommes d'accord pour recommander au gouvernement fédéral une stratégie nationale, oui, nous sommes tout à fait d'accord. Une stratégie pancanadienne est nécessaire pour compléter et appuyer les stratégies provinciales et territoriales qui ne peuvent réussir par elles-mêmes, sans un engagement sérieux significatif et durable de la part du gouvernement fédéral pour aider à lutter contre la pauvreté, l'itinérance et l'exclusion sociale.

La nécessité de l'engagement du gouvernement fédéral a été établie au moins par les gouvernements de Terre-Neuve-et-Labrador et de l'Ontario par le truchement de leurs stratégies anti-pauvreté de 2006 et de 2009, respectivement. Par exemple, le plan d'action 2006 du gouvernement de Terre-Neuve-et-Labrador, dont j'ai copié ici, est louable pour sa vision, son exhaustivité et le sérieux de ses objectifs. Dans ce plan, le gouvernement a désigné neuf secteurs prioritaires précis de coopération fédérale-provinciale — par exemple, l'amélioration des programmes et des services pour les personnes handicapées, la résolution de problèmes liés à la justice, comme le financement de l'aide juridique civile, et l'augmentation de la disponibilité du logement abordable.

As Mr. Shapcott mentioned, and as we will strongly reiterate here today, this issue is very much a human rights issue, both of housing and of poverty. As Mr. Shapcott mentioned, the UN Human Rights Council, in the 2009 Universal Periodic Review of Canada's human rights performance, included among its many recommendations not only the recommendation for a national strategy on housing but also to develop a national strategy to eliminate poverty.

Committing to and following through on the development of a pan-Canadian strategy would help support Canada's commitment to its international human rights obligations. Again, as Mr. Shapcott mentioned, on Tuesday of next week, Canada will report back to the UN Human Rights Council with regard to which of its many recommendations, concerning a wide range of human rights concerns, Canada will accept. I do not know what they will say with regard to a national strategy on poverty. I hope it is favourable and that it makes a commitment. We do not expect that that will be the case, but that would be our hope.

When you handed out the adjusted questions, for us it was sort of like expecting a right-hander on the mound and now we have a left-hander, and we have to deal with that. In fact, it has come in two waves today. First there was a grouping of the questions and now some different questions, for which we were not perhaps entirely prepared.

The Chair: The first grouping is virtually the same, and you have a little more time to get into the other two.

Mr. Rainer: I will move now to the federal role. The federal government should and must be a leader in combating poverty, inequality and social exclusion in Canada. The government ought to convene and help support the relevant parties in a process to develop the comprehensive, integrated pan-Canadian strategy. This process ought to begin as soon as possible, and before the end of 2009. Factoring in the need for consultation and cooperation nationwide, the process should be able to result in the finalization of the initial pan-Canadian strategy to combat poverty by not later than the spring of 2011, if not sooner.

Further, the federal government ought to ensure that the minister responsible for the strategy reports annually on Canada's progress towards poverty elimination. I cannot recall whether it was before this committee or another Senate committee, but we have called for the establishment — and we would suggest within the Auditor General's office — of an office of the commissioner for poverty elimination in Canada to report independently, objectively and annually on Canada's progress towards poverty elimination.

Comme l'a mentionné M. Shapcott, et nous allons fortement insister sur cette question ici aujourd'hui, il s'agit d'un enjeu de droits humains, liés à la fois au logement et à la pauvreté. Comme l'a dit M. Shapcott, dans son examen périodique universel de 2009 du rendement du Canada sur le plan des droits humains, le Conseil des droits de l'Homme des Nations Unies a inclus parmi ses nombreuses recommandations non seulement une recommandation pour une stratégie nationale en matière de logement, mais également l'élaboration d'une stratégie nationale pour l'éradication de la pauvreté.

Le fait de s'engager à élaborer une stratégie pancanadienne et de la mener à bon port appuierait l'engagement du Canada à s'acquitter de ses obligations internationales en matière de droits humains. Une fois de plus, comme l'a dit M. Shapcott, mardi de la semaine prochaine, le Canada devra répondre au Conseil des droits de l'Homme des NU à l'égard de ses nombreuses recommandations. En ce qui concerne un vaste éventail de préoccupations relatives aux droits humains, le Canada acceptera. Je ne sais pas ce que le Canada répondra relativement à la stratégie nationale sur la pauvreté. J'espère que la réponse sera favorable et que le Canada prendra un engagement. Nous ne nous attendons pas à ce que ce soit le cas, mais c'est ce que nous espérons.

Quand vous nous avez remis les questions modifiées, pour nous, c'était un peu comme s'attendre à retrouver un lanceur droitier sur le monticule et se retrouver devant un lanceur gaucher, et maintenant il nous faut y faire face. En réalité, c'est venu en deux vagues aujourd'hui. D'abord, il y avait le regroupement des questions, et maintenant, des questions différentes, pour lesquelles nous n'étions peut-être pas entièrement préparés.

Le président : Le premier regroupement est essentiellement le même, et vous avez un peu plus de temps pour vous familiariser avec les deux autres.

M. Rainer : Je vais maintenant traiter du rôle du gouvernement fédéral. Le gouvernement fédéral devrait et doit être un chef de file de la lutte contre la pauvreté, l'inégalité et l'exclusion sociale au Canada. Le gouvernement devrait convoquer les parties pertinentes et les appuyer dans le processus d'élaboration de la stratégie pancanadienne intégrée globale. Ce processus devrait commencer aussitôt que possible, et ce, avant la fin de 2009. Compte tenu de la nécessité de consulter et de coopérer à l'échelle de tout le pays, le processus devrait se terminer par le parachèvement d'une stratégie pancanadienne initiale de lutte contre la pauvreté au plus tard au printemps de 2011, sinon plus tôt.

En outre, le gouvernement fédéral devrait veiller à ce que le ministre responsable de la stratégie fasse rapport tous les ans sur les progrès effectués par le Canada vers l'éradication de la pauvreté. Je ne me souviens pas si c'était devant votre comité ou devant un autre comité sénatorial, mais nous avons demandé la mise en place d'un bureau du commissaire à l'élimination de la pauvreté au Canada — et nous suggérions qu'il relève du Bureau du vérificateur général — qui ferait état tous les ans de manière indépendante et objective des progrès effectués par le Canada en vue de l'éradication de la pauvreté.

I want to say a bit more about the importance of framing both housing and poverty as human rights issues, and I will speak to that a little later in the dialogue or in the final insights.

Margaret Eberle, Housing Policy Consultant, Eberle Planning and Research, as an individual: Thank you for the invitation to appear before you today. It is appropriate that the Cities Committee is looking at this topic, because in my reading of the history of affordable housing policy in Canada, much of the impetus has come from the local level.

I want to focus my remarks on topics that the committee has not heard before. I want first to invite you to consider a new way of looking at the housing affordability problem based on a housing system approach. I do that because I think this approach might be a more palatable approach to engaging the interest of the federal government and other parties in a national housing strategy.

Under the housing system approach, we see that the housing system has three components: the private rental market, the social housing sector and the ownership market. Taken together, this is the elephant that Duncan MacLennan has spoken of.

The housing system exists independent of government but can be influenced by it. Examples are financial regulations, mortgage insurance, social policy, immigration policy and land use planning.

I would argue that Canada has a national housing policy largely focused on one component of the housing system, that being the home ownership sector, and it has arguably been quite successful in promoting home ownership, through such means as the Registered Home Ownership Savings Plan and the exemption of capital gains tax on principal residence.

The other two parts of the elephant, however, the trunk and the tail, are suffering. The stock of rental housing is, at best, static, and there has been little new purpose-built rental housing in the last 30 years or so. The social housing stock is in disrepair, faces the expiry of operating agreements and has remained virtually unchanged in the last 10 or 20 years.

Canada had a healthy rental housing market and social housing sector in the past, with a clear Canadian or national role, and we arguably had a homelessness prevention policy.

What do we see today? Approximately 1.5 million Canadian households remained in core housing need in 2006 and the scale of homelessness appears unchanged, although largely unknowable, and has significant demonstrated costs to society.

J'aimerais parler un peu plus de l'importance de considérer le logement et la pauvreté comme des questions de droits humains, et je reviendrai un peu plus tard au cours du dialogue ou pendant les déclarations finales.

Margaret Eberle, consultante en politique sur le logement, Eberle Planning and Research, à titre personnel : Je vous remercie de m'avoir invitée à comparaître devant le comité aujourd'hui. Il convient que le Comité sur les villes examine cette question, parce que, d'après l'interprétation que je fais de l'histoire de la politique canadienne en matière de logement abordable, c'est l'échelon local qui a souvent été le moteur des initiatives dans ce domaine.

J'aimerais faire porter mes commentaires sur des sujets que le comité n'a pas encore entendus. J'aimerais d'abord vous inviter à examiner le problème de l'abordabilité du logement d'une nouvelle manière axée sur une approche systémique du logement. Je vous propose cela parce que je pense que cette approche pourrait se révéler plus acceptable pour mobiliser l'intérêt du gouvernement fédéral et d'autres parties à l'égard d'une stratégie nationale en matière de logement.

En vertu d'une approche systémique du logement, on constate que le système de logement a trois composantes : le marché de la location privée, le secteur du logement social et le marché de l'accès à la propriété. Réunies, ces trois composantes sont l'éléphant dont Duncan MacLennan parlait.

Le système de logement existe indépendamment du gouvernement, notamment à l'aide de règlements financiers, d'assurances hypothèques, de politiques sociales, de politiques d'immigration et d'aménagement du territoire, mais qui peut être influencé par le gouvernement

Je ferai valoir que le Canada a une politique nationale en matière de logement en grande partie axée sur une composante du système de logement, c'est-à-dire le secteur de l'accès à la propriété, et l'on pourrait dire qu'il a assez bien réussi à en faire la promotion, grâce à des moyens comme le régime enregistré d'épargne-logement et l'exonération de l'impôt sur les gains en capital sur une résidence principale.

Cependant, les deux autres parties de l'éléphant, à savoir la trompe et la queue, sont laissées pour compte. Le nombre de logements à louer existants est, au mieux, demeuré le même, et il y a eu très peu de nouveaux logements construits aux fins de location au cours des quelques 30 dernières années. Les logements sociaux existants sont délabrés, les ententes d'exploitation arrivent à échéance, et leur nombre est resté essentiellement le même au cours des 10 ou 20 dernières années.

Par le passé, le Canada avait un marché de logement à louer et de logement social vigoureux, caractérisé par un rôle canadien ou national clair, et l'on pourrait faire valoir que nous avions une politique de prévention contre l'itinérance.

Aujourd'hui, que constate-t-on? Environ 1,5 million de ménages canadiens avaient un besoin impérieux de logements en 2006, et l'ampleur du phénomène de l'itinérance, quoique largement inconnue, semble être restée la même, et ses coûts démontrés pour la société sont considérables.

I recently completed a study for HRSDC that estimated the size of the hidden homeless population, which is a population we know little about in terms of size and composition. This study showed that in addition to the approximately 2,600 sheltered and street homeless in metro Vancouver there are about 9,200 hidden homeless persons staying on a temporary basis with others in tenuous situations.

Why is it that Canadians are not adequately housed? We heard great presentations on the moral, legal and economic rationales. I will elaborate on a couple of the economic and social rationales, to take a different perspective.

First, on the economic side, housing is a “merit good”. It is in the interests of the state to ensure that people are adequately housed because it is in the public interest. Adequate housing minimizes the externalities associated with the under-consumption of housing. These are adverse impacts that can occur on the quality of life for the individual or for the neighbourhood and can also result in social and economic instability. Homelessness is the case in point here.

To illustrate a different perspective on the merit-good argument, I want to take you to London, England. A few years ago, schools there were reporting an annual turnover rate of 30 per cent of employees, the teachers. To address the issue of economic instability, the U.K. implemented essential-worker housing programs in recognition of the critical role these employees play in the local economy. The Key Worker Living Programme in the U.K. is directed toward particular employment sectors, for example education, health care and police in three high-housing-cost regions. Working with local authorities, they implement measures such as equity loans for home ownership and shared ownership, as well as rental.

In my work in communities in B.C., I am starting to hear that language around essential or key workers who are unable to afford to live in various municipalities as the result of a resource boom situation, a retirement boom situation or a recreational property boom situation driving up prices.

Second, in the social realm, housing has a connection with other facets of our lives. I think we underestimate the anchoring role that it plays in integrating households with communities. Housing-related poverty can exacerbate other inequalities, for example through neighbourhood effects. Communities housing a large proportion of low-income households offer restricted access to health, education and recreation facilities, as well as employment. That limits opportunity.

I would like to emphasize two points before I conclude: housing provides a basket of services that are beneficial to the individual and to society, and the market cannot provide housing

J'ai récemment terminé une étude pour le compte de RHDCC qui estimait la taille de la population des itinérants cachés, une population dont la taille et la composition sont mal connues. Cette étude montrait que, en plus des quelque 2 600 itinérants que l'on retrouve dans les refuges et dans les rues du Vancouver métropolitain, il y a environ 9 200 itinérants cachés qui habitent de manière temporaire chez d'autres dans des situations précaires.

Comment se fait-il que des Canadiens n'ont pas de logement convenable? Nous avons entendu d'excellents exposés sur les justifications morales, juridiques et économiques. J'aimerais donner davantage de détails sur quelques-unes des justifications économiques et sociales, pour présenter un point de vue différent.

Tout d'abord, en ce qui concerne l'aspect économique, le logement est un « bien social ». C'est dans l'intérêt de l'État de veiller à ce que les gens occupent un logement convenable parce que c'est dans l'intérêt public. Le logement convenable réduit les effets externes liés à la sous-consommation de logement. Il s'agit des répercussions négatives sur la qualité de vie de la personne ou du quartier, qui peuvent également entraîner de l'instabilité sociale et économique. L'itinérance en est un exemple.

Pour illustrer un autre point de vue sur l'argument du bien social, j'aimerais vous amener à Londres, en Angleterre. Il y a quelques années, les établissements d'enseignement faisaient état d'un taux de roulement annuel de 30 p. 100 des employés et des enseignants. Pour régler le problème de l'instabilité économique, le R.-U. a mis en œuvre des programmes de logement qui s'adressaient particulièrement aux travailleurs pour reconnaître le rôle essentiel qu'ils jouaient pour l'économie locale. Au R.-U., le Key Worker Living Programme est axé sur des secteurs d'emploi particuliers, par exemple, l'éducation, les soins de santé et la police dans trois régions où les coûts de logement sont élevés. En collaboration avec les autorités locales, ils ont mis en œuvre des mesures comme des prêts participatifs pour l'accès à la propriété et à la propriété partagée, ainsi que pour la location.

Dans le cadre de mon travail dans des collectivités de la C.-B., je commence à entendre parler de ce genre de concept pour les travailleurs essentiels qui n'ont pas les moyens de vivre dans diverses municipalités en raison de la montée en flèche des prix causée par différents booms, qu'ils soient liés à des ressources, à des retraites ou au coût des propriétés récréatives.

Deuxièmement, dans la sphère sociale, le logement est lié à d'autres facettes de notre vie. Je suis d'avis que nous sous-estimons le rôle d'ancrage que joue le logement pour intégrer les ménages au sein de leur collectivité. La pauvreté liée au logement peut exacerber d'autres inégalités, par exemple, par des effets de quartier. Dans les collectivités qui hébergent une importante proportion de ménages à faible revenu, l'accès à la santé, à l'éducation, aux installations récréatives ainsi qu'à l'emploi est restreint, et cela limite les possibilités.

Avant de conclure, j'aimerais souligner deux choses : le logement offre un ensemble de services avantageux à la personne et à la société, et le marché ne peut pas fournir de

that all households can afford. A national housing policy should act to ensure the healthy functioning of the housing system to ensure an adequate supply of housing relative to needs.

The Chair: Thank you very much. We now have two people here from the National Aboriginal Housing Association. David Seymour will make the presentation. Please proceed.

David Seymour, Member, Board of Directors, National Aboriginal Housing Association: We expected to have Patrick Stewart, President of the National Aboriginal Housing Association with us. However, due to his mother's passing he could not appear. I have come in his stead.

On behalf of the National Aboriginal Housing Association, NAHA, I want to thank you for having us here. We appeared here in 2007. We approach the issue from a simple, basic problem: we need houses and we need them badly. Your report from that session shows clearly that the Aboriginal people are extremely disproportionately represented in the need.

I find it exciting to hear the different perspectives on a strategy from the other side of the table. Do we need a national Aboriginal housing strategy? If it gives us money and houses, yes. If it does not, then we are wasting our time. The answer for us is that we need the resources because the need is there.

We approached the other problem and said that the federal government should take a lead. It has always taken a lead, from 1867, in stating and separating such intricate positions as section 91.24. We have always looked to the federal government to ensure that the Aboriginal community in Canada actually had a place in Canada in the face of the cities and the provinces all wanting the resources that the Aboriginal people occupied, used and enjoyed.

We have taken the position that it is simply out of care. If the federal government cared, then it would do something. We are not here to talk in those simple, basic terms, although my membership would have me speak in those kinds of terms. The federal government has signed all of those international agreements that you heard about from Mr. Brown. For example, there was the 1948 United Nations Universal Declaration of Human Rights and many others. All of that was cited, argued and played out in the Royal Commission on Aboriginal Peoples that cost the federal government something in the magnitude of \$65 million. God, we sure could use that now. That kind of money, those resources, could have built a lot of houses if those words on those pieces of paper just remained there. We are asking that they be resurrected and reread. There is evidence of the federal government taking leadership and

logements à la portée de tous les ménages. Une politique nationale en matière de logement devrait servir à garantir le fonctionnement sain d'un système de logement pour veiller à répondre de manière adéquate aux besoins en matière de logement.

Le président : Merci beaucoup. Nous avons maintenant deux personnes de l'Association nationale d'habitation autochtone. David Seymour fera l'exposé. Nous vous écoutons.

David Seymour, membre, conseil d'administration, Association nationale d'habitation autochtone : Nous nous attendions à ce que Patrick Stewart, président de l'Association nationale d'habitation autochtone, nous accompagne. Cependant, en raison du décès de sa mère, il n'a pas pu comparaître. Je suis venu à sa place.

Au nom de l'Association nationale d'habitation autochtone, j'aimerais vous remercier de nous accueillir. Nous avons comparu devant votre comité en 2007. Nous abordons cet enjeu à partir d'un problème simple et élémentaire : nous avons besoin de logements, et c'est urgent. Le rapport que vous avez préparé à partir de cette séance démontre clairement que, en matière de logement, les peuples autochtones sont représentés de manière extrêmement disproportionnée.

Je suis emballé d'entendre les différents points de vue sur une stratégie qui nous viennent de l'autre côté de la table. Avons-nous besoin d'une stratégie autochtone nationale en matière logement? Si cela nous donne de l'argent et des logements, oui. Sinon, alors nous perdons notre temps. Pour nous, la réponse est la suivante : nous avons besoin des ressources parce que le besoin est là.

Nous avons étudié l'autre problème et affirmé que le gouvernement fédéral devrait prendre la direction de la situation. Il l'a toujours fait, depuis 1867, en énonçant et en séparant des points de vue aussi complexes que l'article 91.24. Nous nous en sommes toujours remis au gouvernement fédéral pour qu'il veille à ce que la collectivité autochtone au Canada ait effectivement sa place au pays devant les villes et les provinces qui voulaient toutes les ressources que le peuple autochtone occupait, utilisait et dont il jouissait.

Nous avons pris la position que nous sommes tout simplement laissés pour compte. Si le gouvernement fédéral se préoccupait de nous, alors il ferait quelque chose. Nous ne sommes pas ici pour parler d'une manière aussi simple et élémentaire, même si les membres de mon association aimeraient bien que je le fasse. Le gouvernement fédéral a signé toutes ces ententes internationales dont M. Brown vous a parlé. Par exemple, il y a eu la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948. Toutes ces ententes ont été citées, examinées sous toutes leurs coutures et éreintées pendant la Commission royale sur les peuples autochtones qui a coûté au gouvernement fédéral quelque chose comme 65 millions de dollars. Bon Dieu, nous aurions bien besoin de cette somme maintenant. Ce type d'argent et ces ressources auraient pu construire beaucoup de maisons si ces mots étaient tout simplement restés sur des bouts de papier. Nous demandons

engaging the provinces to ensure that Aboriginal peoples' needs are covered. However, there is a right to say to members that we need to have it for more than that reason.

There is the economic reason. It is no mystery that the National Aboriginal Housing Association is a part of CHRA because we believe in the same thing, that there is economic benefit and what we would refer to as horizontality in the interaction of other programs. As Ms. Tanasescu, from Calgary, has pointed out, it is the efficiency of the whole of the system to address poverty. It is not just housing. We have the need for housing first, but once housing has come, all the other programs come into play.

In engaging the friendship centre movement, we have found that it has huge resources from both the federal and the provincial governments to provide services to Aboriginal people. However, if they are homeless and mobile, the ability to address those issues of social concerns, which are at great expense to the taxpayer, cannot be dealt with.

As I have said many times before, it is the question of the hierarchy of need. You need food, clothing and shelter first before you can deal with the situation. We have case after case where we have built new housing and put new tenants in there from a long waiting list only to discover that their social issues were not able to be identified, addressed or even thought of until the houses were provided. Why we need a national housing strategy is for the collateral benefit, the social interaction or the horizontal benefit of others.

Those who do not think there is a need for a national housing strategy can only be arguing it on a jurisdictional basis — that is, that it is better to do it on the local levels or on other levels. To those we have to say all of that strategy leaves the Aboriginal community out. If there are those around the table who would say that, we would suggest that the federal government do a national Aboriginal housing strategy, leave those people to their devices and allow us to come forward with our strategy to ensure that.

We have engaged none other than the expert in the field, Mr. Pomeroy here, to articulate and study the numbers to prove our position that we know intrinsically by looking at our waiting list and the clamouring on the street. We have been participating in the homeless counts in many cities. Vancouver, where I hail from, has 32 and a decimal per cent homeless. Thirty-two per cent of the homeless in Vancouver are Aboriginal. In a country that has only 3 per cent Aboriginal people, that is 10 times.

leur résurrection et leur relecture. Des signes montrent que le gouvernement fédéral peut prendre la direction pour veiller à répondre aux besoins des peuples autochtones et mobiliser les provinces à cette fin. Cependant, nous avons le droit de dire à nos membres qu'il nous faut l'avoir pour autre chose que ce seul motif.

Il y a le motif économique. Ça ne prend pas la tête à Papineau pour savoir que l'Association nationale d'habitation autochtone est membre de l'ACHRU parce que nous croyons en la même chose, c'est-à-dire l'avantage économique et ce que nous appellerions l'horizontalité de l'interaction des autres programmes. Comme Mme Tanasescu, de Calgary, l'a souligné, cela ne tient pas qu'au logement; il est l'efficacité de l'ensemble du système à faire la lutte à la pauvreté. En premier lieu, il y a le besoin de logement, mais une fois que cela est en place, tous les autres programmes entrent en jeu.

En mobilisant le mouvement des Centres d'amitié, nous avons découvert qu'il a d'énormes ressources provenant des gouvernements fédéral et provinciaux pour offrir des services aux Autochtones. Cependant, si les populations sont itinérantes et mobiles, il n'est pas possible d'apporter des solutions à ces problèmes de nature sociale, qui coûtent très cher au contribuable.

Comme je l'ai dit à de nombreuses reprises par le passé, c'est la question de la hiérarchie des besoins. Il vous faut de la nourriture, des vêtements et un refuge avant de pouvoir régler la situation. Nous avons quantité d'exemples où nous avons construit de nouveaux logements pour accueillir de nouveaux locataires qui venaient d'une longue liste d'attente; ce n'est que là que nous avons découvert que, jusqu'à ce qu'on leur ait fourni un logement, on n'avait pas été en mesure d'établir, de résoudre et même d'imaginer leurs problèmes sociaux avant de leur avoir fourni un toit. Nous avons besoin d'une stratégie nationale en matière de logement pour les avantages collatéraux, l'interaction sociale ou l'avantage horizontal des autres.

Ceux qui ne croient pas à la nécessité d'une stratégie nationale en matière de logement ne réfléchissent qu'en fonction des arguments administratifs — c'est-à-dire qu'il est préférable de le faire au niveau local ou à d'autres niveaux. À ceux-là, nous disons que toute cette stratégie exclut la collectivité autochtone. S'il y a des tenants de cette approche autour de la table, nous vous suggérions que le gouvernement fasse une stratégie nationale autochtone en matière de logement, qu'il laisse ces gens se débrouiller eux-mêmes et qu'il nous permette d'aller de l'avant avec notre stratégie en matière de logement.

Nous avons embauché nul autre que le spécialiste du domaine, M. Pomeroy ici, pour formuler et étudier les chiffres qui soutiennent la position que nous connaissons d'instinct en examinant notre liste d'attente et la rumeur qui court. Nous avons participé au dénombrement des itinérants dans de nombreuses villes. Vancouver, d'où je viens, compte plus de 32 p. 100 d'itinérants, à quelques décimales près. Trente-deux pour cent de ces itinérants à Vancouver sont autochtones. Dans un pays qui ne compte que 3 p. 100 d'Autochtones, ils sont 10 fois trop représentés chez les itinérants.

We hope to publish our study by the end of the month. I have a draft. It shows the cities that are in extreme need. We have come to the conclusion that in order to just stem the tide and bring us into some degree of alignment, we need somewhere in the magnitude of \$366 million annually for the next 10 years. We have divided it, because we understand the whole of the spectrum. People cannot hide from the fact that the population is aging. We cannot hide from the fact that once you do homeless, you have to do transition. Once you do transition, you have to do family. Once you do family, you have to do seniors. We have seen the need for student housing.

Our position is that not only does there need to be a strategy, but that strategy should be comprehensive in nature and cover the full spectrum of the continuum of housing need — all of its sub-branches, such as the need for the handicap, the need for the seniors and the need for the students, which are part of that, as well as the other end, the need for the home ownership.

It is important that we have resources untapped because they are morally impossible to access, such as what we refer to as empty nesters. This is a house that was built in the 1980s during a time when there was a federal response. We actually saw the housing development of 10,000 units across Canada from 1984 to 1996. We saw that growth and devoted it to the vulnerable, who at the time were single mothers. As a consequence, 20 years later, those single mothers and their children have grown up and they need their own houses. Those mothers live as empty nesters with empty bedrooms. You cannot for moral reasons throw them out on the street and say, "I am sorry, but you cannot have that four-bedroom house any longer because your kids are in their twenties." We are getting an overcrowding situation because mom lets daughter bring in a boyfriend, and the next thing you know you have multiple families in the same house. We are losing the stock.

Not only do we talk about the need for a comprehensive plan, we need to stem the tide, equalize the core need, preserve the existing stock, develop a homelessness strategy and develop a home ownership strategy.

Our position is that we need a national strategy; it needs to be resourced; and the federal government needs to take leadership.

The Chair: You make very compelling arguments. I do not think there is any doubt that the federal government does have prime responsibility for Aboriginal needs.

Charles W. Hill, Executive Director, National Aboriginal Housing Association: I would like to make an additional comment. On several occasions, people have spoken to the fact that Canada has signed human rights documents over the years. With regard to the Universal Periodic Review, we have recently been focused on indigenous rights, which include the right to

Nous espérons publier notre étude d'ici la fin du mois. J'ai ici une version préliminaire qui montre les villes où le besoin est extrême. Nous en sommes venus à la conclusion que seulement pour endiguer la situation et nous harmoniser quelque peu, il nous faudrait environ 366 millions de dollars par année pour les 10 prochaines années. Nous l'avons divisé, parce que nous comprenons l'ensemble du spectre. On ne peut faire abstraction du fait que la population vieillit. On ne peut se cacher le fait qu'une fois que l'on s'occupe des itinérants, il faut s'occuper de la transition; quand vous vous occupez de la transition, il faut vous occuper de la famille. Une fois que vous vous occupez de la famille, il faut vous occuper des aînés. Nous avons également vu la nécessité prévoir des logements pour les étudiants.

Notre position est la suivante : non seulement il faut une stratégie, mais en plus elle doit être de nature exhaustive et couvrir tout le spectre des besoins en matière de logement — toutes les subdivisions, comme les besoins des personnes handicapées, des aînés et des étudiants, qui en font partie, ainsi que l'autre bout du spectre, c'est-à-dire la nécessité de l'accès à la propriété.

Il ne faut pas perdre de vue que nous disposons de ressources inutilisées parce qu'il est impossible d'y accéder pour des raisons morales, comme le phénomène que nous appelons les nids vides. C'est une maison construite dans les années 1980 à une époque où le gouvernement fédéral intervenait. De 1984 à 1996, 10 000 unités de logement ont été construites partout au Canada. Nous avons constaté cette croissance et l'avons consacrée aux personnes vulnérables qui, à l'époque, étaient les mères monoparentales. Par conséquent, 20 ans plus tard, les enfants de ces mères monoparentales ont grandi et ont besoin de leur propre maison. Ces mères occupent des nids vides aux chambres vides. Pour des raisons morales, vous ne pouvez pas les jeter à la rue et dire : « Je suis désolé, mais vous ne pouvez plus avoir ce logement de quatre chambres parce que vos enfants sont dans la vingtaine. » Nous nous retrouvons dans une situation de surpeuplement parce que la mère laissait sa fille amener son petit ami et, une chose menant à une autre, des familles multiples occupent le même logement. Nous perdons des logements parmi ceux qui existent déjà.

Nous parlons non seulement de la nécessité d'un plan global, nous voulons également endiguer la situation, réduire les besoins impérieux en matière de logement, conserver le nombre de logements existants, élaborer une stratégie de lutte contre l'itinérance et une stratégie d'accès à la propriété.

Notre position est la suivante : nous avons besoin d'une stratégie nationale, il faut y consacrer des ressources, et le gouvernement fédéral doit en prendre la direction.

Le président : Vos arguments sont très convaincants. Je crois qu'il ne fait aucun doute que le gouvernement fédéral a la principale responsabilité de répondre aux besoins des Autochtones.

Charles W. Hill, directeur exécutif, Association nationale d'habitation autochtone : J'aimerais faire un commentaire supplémentaire. À plusieurs reprises, les gens ont fait observer que le Canada a signé des documents relatifs aux droits humains au fil des ans. En ce qui concerne l'examen périodique universel, nous avons concentré nos efforts sur les droits des indigènes, qui

housing. Canada is not one of the signatories to that document. I think people should be aware of that because it fits in with the comments that I will be making that there needs to be an attitudinal change toward First Nations, Metis and Inuit people in this country. Right now, there appears to be, from my point of view, pressure to assimilate.

Mr. Seymour mentioned that the National Aboriginal Housing Association is a member of CHRA. We would like to think that this could be reciprocal as well. We have been working with CHRA over the years, but I think that the federal policy right now is specifically towards that end. There needs to be a change in attitude to recognize the skills and experiences that we have accumulated over the years through the Urban Native Housing Program and the Rural and Native Housing Program, which helped us to acquire almost 20,000 units across Canada.

With regard to the home ownership question, there are a few urban native housing programs in different sections of the country that are pursuing home ownership.

I want to make one final point. With regard to home ownership and tying in attitudes, there is a drive by the municipality of Peterborough, Ontario, to take over the urban native housing stock, which amounts to about 150 homes in Peterborough. I do not know what the background reason is for the fact that the two organizations there went into receivership several years ago, but right now the receiver wants to sell the units and take over ownership of the units.

When we speak of home ownership, that is not exactly what we mean. We mean home ownership by Aboriginal people. With regard to a national strategy, there is a definite need for it because it must reflect the fact that the federal government is once again prepared to work with Aboriginal people regardless of their location on- or off-reserve. We cannot continue to be excluded from things like budget allocation just because we are living in urban areas. We do need a parallel system of housing to overcome the racism that still exists, unfortunately, in this country.

I wanted to add those points. I probably will not speak again.

The Chair: We want you to participate fully.

David Snow, as an individual: I will partially be going against the grain by recommending that specifically with respect to housing, we do not need and should not recommend a national housing strategy. I will do so for three primary reasons.

incluent le droit au logement. Le Canada n'est pas l'un des signataires de ce document. J'aimerais que les gens en soient conscients lorsque je vais faire des commentaires portant sur le fait qu'il faut un changement dans l'attitude à l'égard des Premières nations, des Métis et des Inuits dans notre pays. Maintenant, à mon avis, des pressions vers l'assimilation semblent s'exercer.

M. Seymour a mentionné que l'Association nationale d'habitation autochtone fait partie de l'ACHRU. Nous aimerais penser que cela pourrait également être réciproque. Nous avons collaboré avec l'ACHRU au fil des ans, mais je pense que, à l'heure actuelle, la politique fédérale nous pousse précisément dans cette direction. Il faut qu'il y ait un changement d'attitude et que l'on reconnaissse les compétences et l'expérience que nous avons accumulées au cours des années par le truchement du Programme de logement pour les Autochtones en milieu urbain et le Programme de logement pour les ruraux et les Autochtones, grâce auxquels nous avons réussi à acquérir presque 20 000 unités partout au Canada.

En ce qui concerne les questions d'accès à la propriété, quelques programmes de logement pour Autochtones en milieu urbain dans différentes régions du pays permettent l'accès à la propriété.

Je voudrais faire une dernière remarque. En ce qui concerne l'accès à la propriété et si on y ajoute la préoccupation du changement des attitudes, la municipalité de Peterborough, en Ontario, cherche à prendre le contrôle des logements pour Autochtones en milieu urbain, ce qui correspond à environ 150 logements à Peterborough. Il y a plusieurs années, les deux organismes là-bas ont été mis sous séquestre, mais j'ignore pour quel motif; aujourd'hui, le séquestre veut vendre les unités et les acquérir.

Quand nous parlons d'accès à la propriété, ce n'est pas tout à fait ce que nous voulons dire. Nous voulons que la propriété revienne aux peuples autochtones. En ce qui concerne une stratégie nationale, nous en avons certainement besoin, parce que cette stratégie doit refléter le fait que le gouvernement fédéral est une fois de plus disposé à collaborer avec les peuples autochtones, peu importe où ils se trouvent, dans la réserve ou hors réserve. Nous ne pouvons pas continuer à être exclus de choses comme l'allocation budgétaire tout simplement parce que nous habitons des régions urbaines. Nous avons besoin d'un système de logement parallèle pour surmonter le racisme malheureusement toujours présent dans notre pays.

Je voulais ajouter ces remarques. Je ne parlerai sans doute plus.

Le président : Nous aimerais avoir votre participation pleine et entière.

David Snow, à titre personnel : J'irai en partie à contre-courant en affirmant que, en ce qui concerne précisément le logement, nous n'avons pas besoin et ne devrions pas avoir de stratégie nationale en matière de logement, et ce, pour trois principales raisons.

The first reason is jurisdictional. Housing policy is generally viewed as being provincial jurisdiction. Under the federal definition of powers, the social policy aspects of it, combined with section 92.13 of the British North America Act, property and civil rights, housing is viewed by virtually everyone as a provincial area of jurisdiction. As the federal government has moved out of the implementation and design of more and more housing programs, the provinces have accepted their role in the sense that they do not want strings attached and do not want the federal government telling them how specifically to spend their money on which particular programs. We are past the stage where provincial governments or housing corporations need federal leadership in order to develop positive housing policy.

Second, there is increasing international evidence and Canadian evidence demonstrating that affordability is primarily caused by local and regional supply and demand factors rather than national factors. Factors affecting affordability vary completely even between provinces. Things such as resources, demographic change, population, increase in growth, income growth, physical climate, history, owner-to-renter ratios, urban-rural divide and, particularly, local land use policies all dictate considerable differences between cities, regions and provinces. This lack of uniformity creates different provincial priorities with respect to housing. Any national housing strategy risks imposing a one-size-fits-all strategy on provinces and even municipalities with different housing needs.

For example, discussions of national housing strategy are often about increasing rental development, particularly private rental development, because of very high vacancy rates. No doubt that would be included in some sort of housing strategy. In New Brunswick, where I am from, and in Prince Edward Island, the current problematic housing needs do not have anything to do with rental vacancy rates. They are quite high compared to the rest of the country. This is one example of the sort of problem that could develop from a national housing strategy becoming a one-size-fits-all strategy.

Finally, a strategy allows the provinces to deflect criticism to the federal government. Housing policy is provincial jurisdiction. They accept it as provincial jurisdiction, but when any discussion comes up about shortcomings with housing policy, provincial housing ministers and premiers inevitably blame their problems, as they do with many other problems, on the federal government.

As happened at one of the last provincial housing ministers meetings, they came out with very few concrete policy discussions in terms of what they would do, but they came out with a

La première raison relève des compétences administratives. La politique en matière de logement est généralement considérée comme relevant de la compétence des provinces. En vertu de la définition fédérale des pouvoirs, des aspects de politique sociale qui en relèvent, jumelés à l'article 92.13 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, propriété et droits civils, le logement est considéré par pratiquement tout le monde comme un domaine de compétence provinciale. Comme le gouvernement fédéral s'est dégagé de la mise en œuvre et de la conception de plus en plus de programmes de logement, les provinces ont accepté leur rôle, en ce sens qu'elles veulent avoir les mains libres et ne veulent pas que le gouvernement fédéral leur dise comment dépenser leur argent dans quels programmes. Nous avons dépassé le point où les gouvernements provinciaux ou les sociétés de logement ont besoin de la direction du fédéral pour élaborer des politiques positives en matière de logement.

Deuxièmement, à l'internationale comme au pays, on retrouve de plus en plus de preuves démontrant que l'abordabilité est principalement affectée par des facteurs locaux et régionaux d'offre et de demande plutôt que par des facteurs nationaux. Même d'une province à l'autre, les facteurs qui ont une incidence sur l'abordabilité diffèrent complètement. Des facteurs comme les ressources, les changements démographiques, la population, l'augmentation de la croissance, la croissance du revenu, le climat physique, l'histoire, les ratios propriétaires-locataires, la répartition entre les zones urbaines et rurales et, tout particulièrement, les politiques locales sur l'aménagement du territoire imposent des différences considérables entre les villes, les régions et les provinces. Ce manque d'uniformité fait en sorte que les provinces ont des priorités différentes en matière de logement. Toute stratégie nationale en matière de logement cour le risque d'imposer une stratégie universelle aux provinces, voire aux municipalités, qui ont des besoins différents sur cette question.

Par exemple, des discussions sur une stratégie nationale en matière de logement portent souvent sur l'augmentation de la construction de logements locatifs, particulièrement les logements locatifs privés, en raison des taux d'inoccupation très élevés. Il ne fait aucun doute que cela serait inclus dans une forme de stratégie sur le logement. Au Nouveau-Brunswick, d'où je viens, ainsi qu'à l'Île-du-Prince-Édouard, les aspects problématiques actuels des besoins en matière de logement n'ont rien à voir avec les taux d'inoccupation des logements locatifs, qui sont plus bas comparativement à ce qui se voit ailleurs au pays. C'est l'un des exemples du type de problèmes qu'une stratégie nationale universelle en matière de logement pourrait créer.

Enfin, une stratégie donne l'occasion aux provinces de renvoyer les critiques au gouvernement fédéral. La politique en matière de logement est une compétence provinciale. Les provinces l'acceptent, mais dès qu'il y a une discussion sur les lacunes de cette politique, les premiers ministres provinciaux et leurs ministres responsables du logement attribuent inévitablement le blâme, pour le problème du logement comme pour de nombreux autres problèmes, au gouvernement fédéral.

Cela s'est produit à l'une des dernières réunions des ministres provinciaux responsables du logement : des ministres en sont sortis avec très peu de politiques concrètes relativement aux

universal condemnation of the federal government for not giving enough money, notwithstanding the fact that the previous year the federal government gave \$1.4 billion in the affordable housing trusts.

I also want to point out that arguing this position I am arguing does not preclude the federal government from having some sort of a role. It does not preclude the federal government from having a long-term funding commitment, which I believe is very necessary. Whether this funding commitment is increased, decreased, status quo or indexed to inflation, the provinces need to know, in the long term, what they will be getting from the federal government so that they can then develop their own housing programs with knowledge of the funds they will be able to commit to them.

This does not preclude the federal government from having an increased commitment to the poorest of the poor, to alleviating poverty through any sort of tax credits or social assistance or welfare reform or anything like that. This, of course, does not apply to northern and Aboriginal housing where the federal government most definitely has the primary role as funder. I will leave it at that for now.

The Chair: Thank you very much. Ms. Regehr, you are next.

Sheila Regehr, Director, National Council of Welfare: Thank you for the invitation to appear. I commend the committee for the excellent work it is doing.

Mr. Rainer's organization and ours share similar roots, but we were formed two years earlier, so we have been working on these issues for about 40 years now.

In answer to the question about whether we need a national strategy, the answer, based on the last 40 years, is, obviously, yes. The un-national non-strategy is just too costly and it is not getting results. That echoes what others have said. We need to find ways to invest that provide greater value.

One of our members is a prominent businessman in Hamilton, who is also working with the Hamilton anti-poverty strategy, and he takes a business-like approach to the issues we are facing. He said, quite frankly, if this were a business and we had been running an anti-poverty business in this country, people would be screaming to shut it down and not bail it out; it just does not work. Even as individual taxpayers, we need to look hard at how much money we are putting into something that is not producing results.

I also want to stress what others have talked about, the issue of complexity. This patchwork we have is so complex. It is hoops, mazes and barriers. They are creating many of the problems that

mesures qu'ils allaient prendre, mais ils étaient tous d'accord pour condamner le gouvernement fédéral pour n'avoir pas accordé suffisamment d'argent, sans tenir compte du fait que, l'année précédente, le gouvernement fédéral avait investi 1,4 milliard de dollars dans les fiducies pour le logement abordable.

Je voudrais également souligner que le fait que je fasse valoir cette position n'empêche pas le gouvernement fédéral de jouer un rôle quelconque. Cela ne l'empêche pas de s'engager à fournir un financement à long terme, ce qui, à mon avis, est très nécessaire. Que cet engagement à financer augmente, diminue, reste le même ou qu'il soit indexé selon l'inflation, les provinces doivent savoir, à long terme, quels seront les montants qu'ils obtiendront du gouvernement fédéral afin de pouvoir élaborer leurs propres programmes en matière de logement en toute connaissance des fonds qu'elles pourront engager à ce titre.

Cela n'empêche pas le gouvernement fédéral d'accroître son engagement à l'égard des plus pauvres, pour atténuer la pauvreté par le truchement de crédits d'impôt, d'aide sociale, de refonte du bien-être social ou quoi que soit d'autre du même genre. Bien entendu, cela ne s'applique pas aux logements pour les populations autochtones et du Nord, où le gouvernement fédéral a très certainement le principal rôle en matière de financement. C'est tout ce que j'ai à dire pour l'instant.

Le président : Merci beaucoup. Madame Regehr, c'est à votre tour.

Sheila Regehr, directrice, Conseil national du bien-être social : Je vous remercie de m'avoir invitée. Je félicite le comité pour son excellent travail.

L'organisme de M. Rainer et le nôtre ont des origines similaires, mais nous avons été créés deux ans plus tôt, de sorte que nous nous penchons sur ces questions depuis presque 40 ans maintenant.

En réponse à la question de savoir si nous avons besoin d'une stratégie nationale, d'après notre expérience des 40 dernières années, nous répondons manifestement : « oui ». La non-stratégie non nationale est tout simplement trop onéreuse et ne produit pas de résultats. Cela correspond à ce que d'autres témoins ont dit. Il nous faut trouver des moyens d'investir qui rapportent davantage.

L'un de nos membres est un homme d'affaires en vue de Hamilton, qui travaille également à la stratégie anti-pauvreté de Hamilton : il aborde les questions auxquelles nous faisons face comme s'il s'agissait d'une entreprise. Il a dit très franchement que s'il s'agissait d'une entreprise anti-pauvreté que nous dirigeons dans ce pays, les gens hurleraient pour qu'on mette la clé dans la porte et que l'on n'essaie pas de la renflouer : ça ne fonctionne tout simplement pas. Même en tant que contribuables, nous devons examiner de près la quantité d'argent que nous investissons dans quelque chose qui ne produit pas de résultats.

J'aimerais également insister sur la question de la complexité, dont d'autres témoins ont parlé. Cet écheveau de programmes que nous avons est tellement complexe, un véritable parcours avec des

plague us. It is not like this complexity we talk about just happened. We have created it, which means we can untangle it, but it will be hard.

I also want to answer the question about whether it is an anti-poverty strategy or a poverty, housing and homelessness strategy. Based on all of our members' discussions, it is all of the above and more. When we produced our report about solving poverty, we looked at what other countries and some jurisdictions in Canada were doing and what worked best. For most of the European countries that were having success we found that whatever poverty efforts they were doing were closely integrated with larger social and economic issues.

I went through a stack of news clippings that I have compiled over the last couple of days, and some of the stories I have seen coming out of these are incredible. For example, a large number of immigrant women in a Toronto community are parents, well-educated, ready and able to work, but they cannot get out of the house because there is no child care, whether they can afford it or not. All of these things are so intricately linked that any effort to do something besides looking at them all together is destined not to work.

I have a somewhat unplanned comment on your second question with respect to provincial and territorial governments having primary jurisdiction in these areas. That is particularly interesting, because at our last council meeting, many of our members who are primarily involved in their local and provincial communities would have said the same thing. We took a hard and deliberate look at the federal role and, particularly, at income security areas. All the evidence would suggest the opposite. The investments in the areas that matter come from the federal government. It has a capacity that provincial, territorial and municipal governments cannot have. If the federal government does not have the right foundation pieces in place, everyone else is scrambling to fill in the cracks. That is inefficient.

Much of what I wanted to say echoes what others have said about the federal enabling role as well. I and others have been concerned lately about the kind of targeting and approach we take to some of these things. In some ways I want to agree with Mr. Snow, even when he started out to say his perspective may be somewhat different. In some ways I agree, but it is a matter of governance. It is a matter not of determining who should be involved in a national strategy. To me, the bigger question is how the different actors should be involved in the strategy. That is the key thing.

obstacles, des sauts et des dédales. Voilà ce qui crée bon nombre des problèmes qui nous rongent. Ce n'est pas comme si cette complexité dont nous parlons nous était tombée dessus : nous l'avons créée, ce qui signifie que nous pouvons la démêler, mais ce sera difficile.

J'aimerais également répondre à la question de savoir s'il nous faut une stratégie anti-pauvreté ou une stratégie sur la pauvreté, le logement et l'itinérance. D'après toutes les discussions que nous avons eues avec nos membres, la stratégie doit porter sur tous ces sujets et encore davantage. Quand nous avons publié notre rapport sur les solutions à apporter à la pauvreté, nous avons examiné ce que d'autres pays et d'autres administrations au Canada faisaient et ce qui fonctionnait le mieux. Dans le cas de la plupart des pays européens qui connaissaient des réussites, nous avons découvert que les efforts de lutte contre la pauvreté qu'ils déployaient étaient étroitement intégrés à des enjeux sociaux et économiques plus importants.

J'ai passé en revue une pile de coupures de journaux que j'ai compilées au cours des derniers jours, et certaines des histoires qu'on y retrouve sont incroyables. Par exemple, une grande partie des femmes immigrantes d'une collectivité de Toronto sont des parents, sont bien éduquées, prêtes à travailler et capables de le faire, mais elles ne peuvent quitter la maison parce qu'il n'y a pas de services de garde pour leurs enfants, peu importe qu'elles puissent se le permettre ou pas. Toutes ces choses sont si étroitement liées que tout effort qui n'en tient pas compte dans leur ensemble est voué à l'échec.

J'ai une remarque quelque peu imprévue concernant votre deuxième question sur la compétence dans ces domaines qui revient principalement aux provinces et aux territoires. C'est tout particulièrement intéressant, parce qu'à la dernière réunion de notre conseil, bon nombre de nos membres qui travaillent surtout dans leurs collectivités locales et provinciales auraient dit la même chose. Nous avons examiné de près le rôle fédéral, tout particulièrement dans le domaine de la sécurité du revenu. Tous les éléments de preuve laissent croire le contraire : les investissements dans les domaines qui comptent viennent du gouvernement fédéral, qui possède une capacité que les gouvernements provinciaux et territoriaux et les administrations municipales ne peuvent avoir. Si le gouvernement fédéral ne met pas en place les bons éléments de fondation, tous les autres ordres de gouvernement se bousculent pour boucher les trous. C'est inefficace.

Une grande partie de ce que je voulais dire renvoie à ce que d'autres témoins ont dit sur le rôle habilitant du gouvernement fédéral. Dernièrement, tout comme d'autres, j'ai été préoccupé à propos de la manière de cibler et de l'approche que nous prenons à ce sujet. D'une certaine manière, j'aimerais souscrire à l'opinion de M. Snow, même quand il a commencé à dire que son point de vue pourrait être un peu différent. D'une certaine manière, je suis d'accord, mais c'est une question de gouvernance. À mon avis, la question consiste non pas à déterminer qui devrait participer à une stratégie nationale, mais bien comment les différents acteurs peuvent participer. C'est là la clé.

In many areas, I would agree with you, not commenting specifically on the particular things you mentioned. When you look logically at the federal government, its focus should be on big-picture, long-term, foundation and prevention pieces. Many years ago the employment insurance system was designed as a poverty prevention piece, and people forget that.

The federal government is also further away from many people. I hear many federal discussions about targeted programs. I do not think the federal government is the place for those things. It does not have the capacity to target well. It has huge capacity to provide foundations, especially income foundations. It provides basic income floors for many people already. Those do not include, by and large, working-age adults. That is one of the pieces to be filled in, and there are a number of different ways that we might look at doing that.

When you come to targeting and looking at who needs targeted programs — I want to pull out our fortieth anniversary statistical postcard we put out — there are many misconceptions about how we treat different parts of this population that we consider poor or at risk of poverty. One myth we deal with all the time is that all these poor people are out there living on welfare or are all hard cases with lots of problems. Our research shows that only 34 per cent of working-age families living in poverty had some income from welfare in 2006. That is some income. Other research shows that about half of those people will combine welfare with employment income throughout the year.

There are many people without complex needs. They have needs just like the rest of us for affordable housing and child care. They need money. By not providing those, we are creating more intense needs, multiple needs, depth of poverty, homelessness and multiple problems that need addressing in ways that we just cannot cope with right now.

The Chair: Thank you very much. Both you and Mr. Snow have focused quite a bit on the whole issue of the federal role and whether we should have a national strategy or not. Is the federal role to transfer money to the provinces, which have the prime responsibility? How far down should that money go in terms of where the policies are developed? There is some very interesting discussion around the table about national policy or no national policy, questions of rights.

Our clerk, Ms. Hogan, will take down the names of anyone who wants to get in on the conversation. You can either add to points that you have made, rebut points you heard other people make or whatever you like. Of course, my colleagues, the senators at the table, will also be involved with that discussion as well.

Dans de nombreux domaines, je serais d'accord avec vous, sans faire de remarques précises sur les éléments particuliers que vous avez mentionnés. Quand on examine le gouvernement fédéral de manière logique, les efforts de ce dernier devraient porter sur le portrait d'ensemble, le long terme, l'établissement d'une base solide et la prévention. Il y a de nombreuses années, le système d'assurance-emploi a été conçu comme un moyen de prévention de la pauvreté, et les gens ont tendance à l'oublier.

Le gouvernement fédéral est également plus éloigné de nombreuses personnes. J'entends beaucoup de discussions à l'échelle fédérale portant sur des programmes ciblés. À mon avis, ce n'est pas la place du gouvernement fédéral, il n'a pas la capacité de bien cibler. Il a une incroyable capacité pour jeter des bases, particulièrement en matière de revenu. Il fournit déjà un revenu de base à de nombreuses personnes. Pour l'essentiel, cela n'inclut pas des adultes en âge de travailler. C'est l'une des pièces du casse-tête qu'il faut trouver, et il y a différentes manières dont nous pourrions envisager de faire ça.

Quand vient le temps de cibler des programmes et d'examiner qui en a besoin — j'aimerais vous montrer la carte postale statistique que nous avons préparée pour notre quarantième anniversaire —, il y a de nombreuses fausses idées sur la manière dont nous traitons différentes parties de cette population que nous considérons comme étant pauvre ou à risque de l'être. L'un des mythes auquel nous faisons face tout le temps est celui que tous ces pauvres vivent du bien-être ou sont des cas difficiles accablés de problèmes. D'après notre recherche, seulement 34 p. 100 des familles en âge de travailler qui vivent sous le seuil de la pauvreté ont touché un revenu provenant de l'aide sociale en 2006. Tout un revenu. D'autres recherches montrent qu'environ la moitié de ces personnes toucheront des prestations de bien-être qu'ils ajouteront à un revenu d'emploi pendant l'année.

Il y a de nombreuses personnes qui n'ont pas de besoins complexes. Ils ont besoin de logements abordables et de services de garde pour leurs enfants, tout comme nous. Ils ont besoin d'argent. En les privant de cela, nous créons des besoins multiples et plus graves, nous aggravons la pauvreté et l'itinérance et les problèmes multiples qu'il nous faut résoudre, ce que nous n'arrivons tout simplement pas à faire maintenant.

Le président : Merci beaucoup. M. Snow et vous-même avez examiné en profondeur toute la question du rôle fédéral et la possibilité que nous mettions sur pied une stratégie nationale. Le rôle fédéral consiste-t-il à verser de l'argent aux provinces, qui seraient les principales responsables? Jusqu'à quel échelon cet argent devrait-il aller, pour ce qui est de l'élaboration des politiques? On a entrepris une discussion très intéressante quant à l'intérêt de mettre sur pied une politique nationale, ainsi qu'à des questions de droits.

Notre greffière, Mme Hogan, prendra le nom de ceux qui veulent participer à la conversation. Vous pouvez ajouter à vos arguments ou réfuter ceux des autres, c'est comme vous voulez. Bien sûr, mes collègues, les sénateurs ici présents, participeront aussi à la discussion.

I will go to each of my Senate colleagues who are here, as we normally do in our hearings. From the Senate we are all trained to ask questions; we want to probe you further. You could get comments, but you will get a lot of questions. Some of those questions may go to specific people or on a specific subject that may involve two or three people, but then we will try to get others blended in.

As you get the floor in answering a question from a senator, if you have something to say about what some other people said in the previous round, then go ahead. Whatever you were going to say when you asked to be put on the list, go ahead. If you want to get into the second and third themes, provincial, territorial governments and local communities, I will not rule you out of order because I am also mindful of the time. We want to get to those questions, and whether we get to them in this discussion or subsequently does not matter. With that, I will start up by throwing out a question that will involve some of you, but, as I said, you can talk about other things as well.

We have heard about the question of rights a number of times. Based on international rights, UN agreements and such, in some respects that could be a diversion from really getting on with the reforms, the overhaul that is needed to the systems at whatever level of government. However, for others it forms a foundation for helping to ensure action at the federal level and the other levels too — provincial levels any way because under the Constitution those two levels would be responsible for these agreements. Some see it as creating that kind of foundation that ensures action and accountability.

Is it a diversion, or should we be on a parallel track, saying let us try to embed these rights into Canadian law? I take it that is what you are suggesting. We have international agreements, yes, and we can be accountable to the UN or whatever agency, but are you suggesting that we should also put them into Canadian law? If so, what specific instruments would you see in doing that? How much time and effort should we be putting into that stream of activity versus the overhaul of the systems and programs that serve people's needs?

Mr. Shapcott: It is a critical question. The rights-based approach takes the housing question away from whether someone is sort of pathetic, whether their life is miserable and they deserve compassion and pity, and whether they are more pathetic than someone else who has been brought forward. It is the public pleading for some sort of benevolence on the part of government to simply say that this is a fundamental entitlement that all Canadians have, and recognize international law signed by Canada, and there is a fundamental obligation on the part of governments to ensure that right is realized. That does not necessarily mean building every stick of housing in the country, but to ensure that the people have access to housing.

Je vais donner la parole à chacun de mes collègues ici présents, comme nous le faisons normalement dans le cadre de nos audiences. Au Sénat, nous sommes tous rompus à l'interrogation des témoins; nous voulons toujours en savoir plus. On vous adressera peut-être des commentaires, mais on vous posera beaucoup de questions. Certaines de ces questions pourraient viser un témoin en particulier ou concerner un sujet intéressant deux ou trois témoins, mais nous tenterons d'intégrer les autres.

Lorsqu'on vous donnera la parole pour répondre à la question d'un sénateur, si vous avez quelque chose à dire au sujet des propos tenus par quelqu'un d'autre au tour précédent, allez-y. Vous êtes libre d'aborder le sujet que vous aviez à l'esprit lorsque vous avez demandé qu'on inscrive votre nom sur la liste. Si vous voulez aborder les deuxième et les troisième thèmes, les gouvernements provinciaux et territoriaux et les collectivités locales, je ne déclarerai pas vos propos irrecevables, car je suis aussi conscient du temps dont nous disposons. Nous voulons nous attaquer à ces questions, et que nous le faisions au cours de la discussion à venir ou par la suite est sans importance. Sur ce, je vais commencer par poser une question qui visera certains d'entre vous, mais, comme je l'ai dit, vous pouvez aussi parler d'autres choses.

Nous avons à plusieurs reprises entendu parler de la question des droits. Le travail axé sur les droits internationaux, les accords de l'ONU et ces choses-là pourrait, à certains égards, nous écarter de la voie qui consiste vraiment à entreprendre les réformes et la restructuration nécessaires des systèmes, quel que soit l'ordre de gouvernement. Toutefois, à d'autres égards, il s'agit du fondement des mesures prises à l'échelon fédéral ainsi qu'aux autres échelons — l'échelon provincial, à tout le moins, car, aux termes de la Constitution, ces deux ordres sont responsables de ces accords. Certains considèrent que ces choses créent le genre de fondement qui assure la prise de mesures et la responsabilisation.

S'agit-il d'une diversion, ou devrait-on faire cela parallèlement, et tenter d'encaisser ces droits dans le droit canadien? Je crois que c'est cela que vous proposez. Nous avons des accords internationaux, certes, et nous sommes responsables devant l'ONU ou quelque autre organisme, mais proposez-vous qu'on intègre aussi ces choses au droit canadien? Le cas échéant, quels seraient les instruments précis qui, selon vous, permettraient de le faire? Combien de temps et d'efforts devrait-on investir dans ce secteur d'activité, par rapport à la restructuration des systèmes et des programmes qui visent à combler les besoins des gens?

Mr. Shapcott : C'est une question cruciale. Lorsqu'on aborde la question du logement selon l'approche axée sur les droits, on fait abstraction du degré de misère d'une personne; il n'y a pas lieu de se demander si la situation d'une personne qui inspire la compassion et la pitié et si son cas est plus grave que celui d'une autre personne. Le public exhorte le gouvernement, en quelque sorte, de faire preuve de bienveillance et de dire tout simplement que c'est un droit fondamental de tous les Canadiens, de reconnaître le droit international qu'il a ratifié ainsi que l'obligation fondamentale qu'ont tous les gouvernements de s'assurer que ce droit est respecté. Cela ne signifie pas nécessairement qu'il doit construire chaque logement du pays, mais il doit s'assurer que les gens ont accès au logement.

I gave to the clerk a copy of the report of the Special Rapporteur on adequate housing as a component of the right to an adequate standard of living, Miloon Kothari, that was tabled in March at the United Nations Human Rights Council. Paragraphs 88 to 111 set out specifically what the right to housing means in the Canadian context.

It is important to understand that at the United Nations, the right to housing is not simply something up at the 30,000-foot level, a series of abstract value statements; rather, detailed work on what the right to housing means in practical terms has been done by the United Nations. For instance, General Comment 4 of the United Nations Committee on Economic, Social and Cultural Rights sets out the dimensions of the right to housing. That becomes relevant for Canada with regard to paragraph 94 of the United Nations special rapporteur's report.

The definition of core housing need is a statistical measure developed by Canada Mortgage and Housing Corporation and Statistics Canada. Canada measures three dimensions of housing security: affordability, suitability and habitability. The United Nations says there are actually eight dimensions to housing security. New Zealand measures all eight dimensions of housing and security, so it touches on other issues.

I do not mean to slight Statistics Canada, which has a very good reputation, or Canada Mortgage and Housing Corporation, but speaking to what the federal government should be doing, one of the important things is to do a better job of measuring housing issues. Taking up Ms. Eberle's and Professor Duncan MacLennan's call for a housing systems approach, we need much more robust statistical measures. This is not a pedantic bean-counter thing, but if you cannot measure something, you cannot manage it. That is a basic maxim from business school, and it is true in social policy as well.

The current most widely accepted measure of housing need is core housing need. It, however, significantly under-counts the number of people living in overcrowded situations, those who are often called the hidden homeless, which Ms. Eberle talked about. Even the statisticians who administer it recognize that it does not adequately take into account a number of those measures.

Taking a rights-based approach is not simply an issue of making high-level, broad statements; it is about actually taking up the specific dimensions and elements of the right to housing and incorporating them.

Canada has signed a number of international treaties, although it has not signed the indigenous treaty, and we concur with NAHA that that should be signed right away. However, there is no provision in Canada for incorporating our international obligations into domestic law. In the United States, there is a constitutional provision that whenever Congress ratifies an

J'ai donné à la greffière un exemplaire du rapport de Miloon Kothari, Rapporteur spécial, qui porte sur le logement convenable en tant qu'élément du droit à un niveau de vie suffisant, déposé en mars auprès du Conseil des droits de l'homme des Nations Unies. Dans les paragraphes 88 à 111, il précise ce que signifie le droit au logement dans le contexte canadien.

Il importe de comprendre que, à l'ONU, le droit au logement n'est pas un simple concept théorique, une série d'énoncés de valeurs abstraits; au contraire, l'ONU a entrepris un travail détaillé sur la signification du droit au logement en termes concrets. Par exemple, l'observation générale n° 4 du Comité des droits économiques, sociaux et culturels de l'ONU établit les paramètres du droit au logement, ce qui est pertinent pour le Canada à la lumière du paragraphe 94 du rapport du Rapporteur spécial de l'ONU.

La définition du besoin impérieux de logement est une mesure statistique conçue par la Société canadienne d'hypothèques et de logement et Statistique Canada. Le Canada mesure trois dimensions de la sécurité du logement : son caractère abordable, convenable et habitable. Selon l'ONU, il y a en fait huit dimensions à la sécurité du logement. La Nouvelle-Zélande mesure l'ensemble des huit dimensions du logement et de la sécurité, donc elle aborde d'autres enjeux.

Je ne veux pas déprécier Statistique Canada, qui jouit d'une très bonne réputation, ni la Société canadienne d'hypothèques et de logement, mais, lorsqu'il est question de déterminer ce que devrait faire le gouvernement fédéral, il serait important d'améliorer la qualité de l'évaluation des enjeux au chapitre du logement. Je reprends l'appel de Mme Eberle et de M. Duncan MacLennan pour une approche systémique en matière de logement : nous devons établir des mesures statistiques beaucoup plus robustes. Au risque de me faire taxer de simple comptable pédant, si on ne peut mesurer une chose, on ne peut pas la gérer. C'est une maxime fondamentale de l'école de commerce, et elle s'applique aussi aux politiques sociales.

Actuellement, l'instrument d'évaluation le plus généralement accepté dans le domaine est la mesure du besoin impérieux de logement. Toutefois, cet instrument donne lieu à un sous-dénombrement important des gens qui vivent dans des logements surpeuplés, ceux qu'on appelle souvent les sans-abri invisibles, dont Mme Eberle a parlé. Même les statisticiens qui administrent cet instrument reconnaissent qu'il ne tient pas compte adéquatement d'un certain nombre de ces facteurs.

L'adoption d'une approche axée sur les droits ne consiste pas simplement à faire de grandes déclarations générales; il faut vraiment définir les dimensions et les éléments précis qui se rattachent au droit au logement et les intégrer.

Le Canada a ratifié un certain nombre de traités internationaux, bien qu'il n'ait pas ratifié le traité sur les peuples autochtones, et nous sommes d'accord avec l'ANHA pour dire qu'il devrait être signé immédiatement. Toutefois, il n'y a aucune disposition canadienne selon laquelle nous devons enchaîner nos obligations internationales dans le droit

international treaty it becomes incorporated directly into domestic law. In Canada, it must go through a process, and that is also something that the special rapporteur recommends.

However, courts can and do read our international obligations. There was recently a case in Victoria of a homeless man who was persistently arrested under a municipal bylaw that prohibited sleeping in public parks. His case is now under review at the British Columbia Court of Appeal, I believe. It began at the B.C. Supreme Court, and the decision there was that these municipal bylaws violate the right to housing in that the municipality is part of the broad general obligation of all orders of government in Canada to respect international housing law.

There will be other cases like that coming forward in the courts, and I am reasonably confident that judges will start reading into Canadian law some of our international obligations. There is a broad body of legal opinion that suggests that that is the case.

I know that no one in this room wants to get into a constitutional discussion. However, I am quite often invited to do presentations on housing and Canada's Constitution for first-year law students. It is simple to understand where housing fits into our Constitution. The simple answer is that it is not there.

In 1867, when the bureaucrats in London were drawing up our Constitution, I am sure that it did not occur to them that housing was an issue for the government. Canada was a rural country in 1867. If you wanted a house, you would chop down a tree and build a house. What possible role is there for the government in that?

When our Constitution was amended in 1982, housing was again not specifically included. Housing first figures in constitutional discussions with the Charlottetown Accord, where it was assigned to the provinces, but of course Charlottetown was rejected by the voters and in theory, therefore, has never become the law of the country, although some might argue that by stealth we had a constitutional change.

It is important to note that in 2001 the federal, provincial and territorial governments all signed the Affordable Housing Framework Agreement, which set out a relationship between the federal and provincial governments around housing issues. Subsequently a series of bilateral housing deals was signed with all the provinces and territories. That is now commonly called the Affordable Housing Initiative, and it is basically a cookie cutter across the country, although there are slight variations from province to province.

national. Aux États-Unis, une disposition constitutionnelle prévoit que, dès que le Congrès ratifie un traité international, il est directement encastré dans le droit national. Au Canada, il faut amorcer un processus, et c'est aussi quelque chose que recommande le Rapporteur spécial.

Toutefois, les tribunaux peuvent interpréter nos obligations internationales, et c'est ce qu'ils font. Récemment, à Victoria, il y a eu un litige concernant un itinérant qu'on arrêtait constamment aux termes d'un règlement municipal qui interdit de dormir dans les parcs publics. L'affaire fait maintenant l'objet d'un examen par la Cour d'appel de la Colombie-Britannique, je crois. C'est la Cour suprême de la Colombie-Britannique qui a tout d'abord statué que ces règlements municipaux contreviennent au droit au logement, puisque la municipalité est visée en partie par l'obligation générale qui incombe à tous les ordres de gouvernements canadiens de respecter le droit international en matière de logement.

D'autres affaires semblables seront présentées aux tribunaux, et je suis raisonnablement certain que les juges commenceront à interpréter le droit canadien en fonction de certaines de nos obligations internationales. Bon nombre d'avis juridiques laissent croire que c'est le cas.

Je sais que personne ici n'a envie d'entreprendre une discussion constitutionnelle. Toutefois, on m'invite assez souvent à présenter des exposés sur le logement et la constitution canadienne devant des étudiants de première année en droit. Il n'est pas sorcier de comprendre où s'inscrit le logement dans notre Constitution. Voici la réponse simple : nulle part.

En 1867, lorsque des bureaucrates rédigeaient notre Constitution à Londres, je suis certain qu'ils n'ont pas pensé que le logement était un enjeu gouvernemental. Le Canada était un pays rural en 1867. Si vous vouliez une maison, vous abattiez un arbre et vous en construisiez une. Quel rôle le gouvernement pourrait-il bien jouer à ce chapitre?

Lorsque notre Constitution a été modifiée, en 1982, le logement, encore une fois, n'a pas été mentionné explicitement. Le logement a été mentionné pour la première fois dans une discussion constitutionnelle au moment de l'Accord de Charlottetown — il avait alors été confié aux provinces —, mais, bien sûr, l'Accord de Charlottetown a été rejeté au moment de la mise aux voix, de sorte que, en principe, il n'a jamais été promulgué à l'échelon national, quoique certains pourraient faire valoir que, de façon détournée, il y a effectivement eu un changement constitutionnel.

Il est important de noter que, en 2001, les gouvernements fédéral, provinciaux et territoriaux ont tous signé l'Entente concernant le logement abordable, qui établit une relation entre les gouvernements fédéral et provinciaux à l'égard des enjeux liés au logement. Par la suite, toutes les provinces et tous les territoires ont signé une série d'ententes bilatérales sur le logement. Ces ententes sont aujourd'hui communément appelées l'Initiative en matière de logement abordable, qui consiste essentiellement à appliquer un modèle uniforme d'un océan à l'autre, même s'il y a de légères variations d'une province à l'autre.

The most recent announcements from the federal government were in the budget in January with \$2 billion for affordable housing plus \$400 million for on-reserve Aboriginal housing. Most of that money flows through the affordable housing agreements that are already in place. I have filed with the clerk a copy of a sheet that I have prepared that tracks how that money is rolling out.

I would like to come back later to several other specific instruments in which we think the federal government should be specifically involved. Yes, housing rights are very important, and they have implications around important issues like the question of how Statistics Canada and Canada Mortgage and Housing Corporation develop a measure to give us an idea of where we are in order that we can know where we need to go.

The Chair: I am also interested in hearing what instruments we need in terms of these rights.

Mr. Rainer: An interesting book entitled *Inventing Human Rights* by American historian Lynn Hunt covers the origins of human rights, which are very recent, only a couple of hundred years. I am fascinated by that narrative, because in a very short period of human history we have gone from people having no sense of a human right to rights increasingly coming more to the fore in a wide range of areas.

The book speaks to how we are evolving as a species and to our social and cultural dynamics and so forth. The author says that a human right becomes a human right when a majority of people recognize that a particular condition is wrong. I think that the majority of citizens in the world today would perceive torture as wrong. If I disagree with someone's arguments and as a result punch them in the nose, that would immediately and universally be perceived as wrong.

With regard to poverty as a human rights issue, the majority of citizens increasingly perceive hunger and homelessness as wrong. Therefore, people have a right to food security, a right to housing and, I would argue, a right to income security, a right not to be poor. These rights have become entrenched in international law, starting with the 1948 UN declaration, and in subsequent instruments.

I bring your attention to this newsletter, which contains one main article by Bruce Porter and Leilani Farha, who may have also been before this committee. Mr. Porter and Ms. Farha are two of Canada's foremost civil society experts in international human rights with respect to economic and social rights in particular. This article provides context around the Universal Periodic Review, which has been mentioned. Please review that.

Amnesty International, which in my view is one of the five most recognized non-governmental organizations in the world, has just launched its international Demand Dignity Campaign, which is focused on poverty as a human rights issue. This will be the largest campaign Amnesty International has undertaken in its

La dernière fois que le gouvernement fédéral a annoncé quelque chose à ce sujet, c'était dans le cadre du budget, en janvier, à savoir un financement de 2 milliards de dollars affecté au logement abordable et 400 millions de dollars pour le logement dans les réserves autochtones. La plupart de ces fonds sont versés dans le cadre des ententes sur le logement déjà en place. J'ai déposé, auprès de la greffière, une copie d'une feuille que j'ai préparée qui décrit où va cet argent.

J'aimerais aborder plus tard plusieurs des instruments particuliers à l'égard desquels, à notre avis, le gouvernement fédéral devrait participer. Oui, les droits liés au logement sont très importants, et ils se rattachent à des questions importantes, comme le procédé que devraient adopter Statistique Canada et la Société canadienne d'hypothèques et de logement pour concevoir une mesure qui nous permettrait de déterminer où nous en sommes afin de comprendre où nous devons aller.

Le président : J'aimerais aussi savoir de quels instruments nous avons besoin pour assurer ces droits.

M. Rainer : Un livre intéressant intitulé *Inventing Human Rights*, par l'historienne américaine Lynn Hunt, porte sur les origines des droits de la personne, qui sont très récents, car ils ne remontent qu'à quelques siècles. Je suis fasciné par cet exposé, car, sur une très courte période de l'histoire de l'humanité, nous sommes passés de la plus profonde ignorance de ce qu'est un droit de la personne à la mise à l'avant-plan de ce concept dans un large éventail de domaines.

L'ouvrage porte entre autres sur la façon dont notre espèce évolue et notre dynamique sociale et culturelle. L'auteure explique qu'un droit de la personne revêt ce statut du moment que la majorité réprouve une situation particulière. Je crois que la majorité des citoyens du monde actuel réprouverait la torture. Si je ne souscris pas aux arguments de quelqu'un et, par conséquent, je lui lance un coup de poing à la figure, mon geste serait immédiatement et universellement réprouvé.

Quant à la pauvreté du point de vue des droits de la personne, la majorité des citoyens réprouvent de plus en plus la faim et l'itinérance. Par conséquent, les gens ont droit à la sécurité alimentaire et au logement, et je ferais valoir qu'ils ont droit à la sécurité du revenu; ils ont le droit de ne pas être pauvres. Ces droits ont été encaissés dans le droit international à partir de la déclaration de l'ONU de 1948, et dans les instruments subséquents.

J'attire votre attention sur ce bulletin d'information, qui contient un article de Bruce Porter et de Leilani Farha, qui sont peut-être aussi déjà venus témoigner devant le comité. M. Porter et Mme Farha, des sommités canadiennes en matière de société civile, s'intéressent aux droits de la personne internationaux, particulièrement aux droits économiques et sociaux. L'article décrit le contexte entourant l'Examen périodique universel, qui a déjà été mentionné. Je vous invite à y jeter un coup d'œil.

Amnistie Internationale, à mon avis l'une des cinq organisations non gouvernementales les plus reconnues au monde, vient de lancer sa campagne internationale Exigeons la dignité, qui est axée sur la pauvreté dans l'optique des droits de la personne. Ce sera la plus importante campagne entreprise par

60-year history. That is significant because we have not heard Amnesty's voice a lot in the fight against poverty, certainly going back to the 1970s, as it was not in Canada, but it will be coming forward in particular with regard to Aboriginal issues. I believe that is where they will be focussing their attention in Canada.

I want to read from this brochure, and you can get copies from the Amnesty office in Ottawa. This passage is germane to our discussion:

Whatever plan is pursued, whatever projects are prioritized, whatever aid package is agreed, no solution to poverty without human rights at its core will have any long-term impact. Protecting the rights of those living in poverty is not just an option — it is an essential piece of any solution.

Economic growth is an important component of a strategy to tackle poverty, but it cannot be the only piece. Governments must create the conditions that allow people living in poverty to claim their human rights, to empower themselves so that they can be masters and not victims of their destiny.

In Canada, we do have the Charter of Rights and Freedoms, and a number of sections do intersect with the theme of poverty and housing and homelessness. We are particularly interested in section 7, which provides for the right of life, liberty and security of the person. In particular, the phrase "security of the person" has been interpreted by courts in Canada to include not only bodily security, because the origins of security of the person in international law were with respect to states not being able to seize and detain people without cause and so forth, but the interpretation of security of the person is broadening by the year, and it now includes bodily and psychological integrity. To the extent that states take action or deny action that results in a loss of bodily and psychological integrity, they are being found by the courts to be contravening the Charter and therefore the Constitution.

Mr. Shapcott mentioned the case in Victoria, which I recently became familiar with as well. It is a fascinating case because it is one of the first rulings that point to the Charter and section 7 and security of the person with respect to the right to housing and that people cannot be denied the right to housing — in that case, the right of people to create their own shelter in a public space. That has been the court ruling. It is under appeal, and hopefully the appeal will not be successful, in our view. If honourable senators are interested in more information on that case, a nice summary has been produced by the Poverty and Human Rights Centre in Victoria, which is led by a number of lawyers who have expertise in this area, and it is an important review of that quite important case.

Amnistie Internationale au cours de ses 60 années d'existence. C'est un pas important, car nous n'avons pas beaucoup entendu Amnistie prendre la parole dans la lutte contre la pauvreté — certainement pas dans les années 1970, puisqu'elle n'était pas au Canada —, mais sa présence se fera bientôt sentir, particulièrement en ce qui concerne les Autochtones. Je crois que c'est sur cet aspect qu'elle concentrera son attention au Canada.

Je vais vous lire un passage de la brochure, dont vous pouvez obtenir un exemplaire au bureau d'Amnistie à Ottawa. Cet extrait s'inscrit tout à fait dans notre discussion :

Quel que soit le plan adopté, quels que soient les projets sélectionnés, quel que soit le programme d'aide convenu, une solution à la pauvreté qui n'est pas fondée sur la notion des droits de la personne ne saurait avoir un impact à long terme. La protection des droits de ceux qui vivent dans la pauvreté n'est pas seulement une option, c'est la clé de voûte de toute solution.

La croissance économique est un aspect important de toute stratégie visant à enrayer la pauvreté, mais elle ne saurait être le seul. Les gouvernements doivent créer les conditions qui permettent aux gens vivant dans la pauvreté de revendiquer leurs droits de la personne et de se prendre en main afin d'être maîtres et non victimes de leur destinée.

Au Canada, nous avons la Charte des droits et libertés, et nombre de ses dispositions se rattachent au thème de la pauvreté, du logement et de l'itinérance. Nous nous intéressons particulièrement à l'article 7, qui prévoit le droit à la vie, à la liberté et à la sécurité de la personne. En particulier, le concept de « sécurité de la personne » a été interprété par les tribunaux canadiens de sorte qu'il englobe plus que la sécurité physique — car, en droit international, le concept de sécurité de la personne tire ses origines du fait que les États ne pouvaient arrêter et détenir des gens sans justification et tout le reste —, ainsi l'interprétation de la notion de sécurité de la personne s'élargit d'année en année, et elle comprend maintenant l'intégrité physique et psychologique. Du moment que les États minent l'intégrité physique et psychologique d'une personne en prenant ou en refusant de prendre des mesures, ils sont jugés par les tribunaux comme ayant contrevenu à la Charte et, du coup, à la Constitution.

M. Shapcott a fait allusion à l'affaire qui a eu lieu à Victoria, dont j'ai aussi pris connaissance récemment. C'est une affaire fascinante, car c'est l'une des premières décisions où l'on évoque l'article 7 de la Charte et la sécurité de la personne pour ce qui est du droit au logement et le fait qu'une personne ne peut se voir refuser le droit au logement — en l'espèce, le droit qu'ont les gens de construire leur propre abri sur un lieu public. C'est la décision judiciaire. Elle a été portée en appel, et nous espérons que l'appel sera rejeté. Si vous désirez, chers sénateurs, obtenir de plus amples renseignements sur cette affaire, le Poverty and Human Rights Centre de Victoria, dirigé par des avocats experts en la matière, a produit un bon résumé, un examen très à propos d'une affaire particulièrement importante.

Again, we have always taken the position in our organization that poverty is a human rights issue, and the foundation of a strategy and the foundation of an approach to both poverty and housing issues need to be grounded in a human rights approach.

Ms. Regehr: I have been involved in the human rights area for quite a number of years. A few things jump to mind around your question, particularly as to whether we should embed these rights in Canadian law. Some would argue that we might want to do that, but on a more pragmatic level, germane to our discussion, we need to put them into practice. In Canada, that has never been done, to my knowledge, in a coordinated and comprehensive way.

All of these human rights instruments have a regular reporting cycle. For most of them, it is every four years. Most governments wait until the four-year period is almost up. In a previous life, I was the one on the inside responsible for coordinating these things. You wait until the four years is almost up. You scramble around to figure out what we have done that might resemble something related to this particular right, and then we put it down and go to the committee. They say, "We still do not understand what is going on in Canada, and we cannot tell whether you are getting better. Help us." We come back and wait another four years.

At the last meeting with federal officials following the Universal Periodical Review, there was a real challenging in a constructive way of the process for how we do this, and that dovetails perfectly with the idea of having a national strategy to address a number of these things, particularly the sort of progressive rights contained in the covenants on economic, social and cultural rights, for example, which are at the heart of many of the issues we are dealing with. It bears constant reminder I have found across the country that the Canadian federal government has the jurisdiction to sign these international agreements, but Canada's practice has been that those major covenants are never signed unless there is full provincial-territorial agreement. The other jurisdictions have bought into this. They have signed on and they have responsibilities.

If you can get a national strategy with an outcomes framework, that is an instrument for advancing these kinds of rights. The National Council of Welfare and perhaps a number of others were recently asked to comment on a sort of human rights report card that the Canadian Human Rights Commission is looking at, and most of the measures there that relate to economic, social and cultural rights are the same kinds of measures we would use to measure poverty, inequality, homelessness, access to education — all of the things that matter. There is tremendous convergence on the national strategy as an instrument and tool and a framework to help us get at the objectives and outcomes we need.

Encore une fois, notre organisme a toujours souscrit à l'idée selon laquelle la pauvreté est une question de droits de la personne et qu'une stratégie et une approche relatives aux problèmes de la pauvreté et du logement doivent être ancrées dans une démarche axée sur les droits de la personne.

Mme Regehr : J'évolue dans le domaine des droits de la personne depuis un bon nombre d'années. Deux ou trois choses me viennent à l'esprit au sujet de votre question, à savoir si l'on devrait enchaîner ces droits dans le droit canadien. Certains feraient valoir que nous aurions intérêt à procéder ainsi, mais, d'un point de vue plus pragmatique — pertinent à notre discussion —, nous devons mettre ces droits en pratique. Au Canada, cela n'a jamais été fait, à ma connaissance, d'une façon coordonnée et complète.

Tous ces instruments relatifs aux droits de la personne sont assortis d'un cycle redditionnel régulier. Dans la plupart des cas, il s'étend sur quatre ans. La plupart des gouvernements attendent que la période quadriennale soit presque échue. Dans mon ancienne vie, j'étais la personne à l'interne responsable de la coordination de ces choses. On attend que les quatre années soient presque écoulées. On se précipite ensuite pour voir ce qu'on a fait qui pourrait se rapporter au droit en question, puis nous consignons cela par écrit et nous nous présentons devant le comité. Il nous dit : « Nous ne comprenons toujours pas ce qui se passe au Canada, et nous ne pouvons pas vous dire si vous vous améliorez. Aidez-nous. » Nous revenons, puis nous attendons encore quatre ans.

Lors de la dernière réunion que nous avons tenue avec des représentants fédéraux à la suite de l'Examen périodique universel, on a vraiment fait un exercice constructif de remise en question de la façon dont nous procérons à ce chapitre, et cela s'inscrit parfaitement dans l'idée de mettre sur pied une stratégie nationale pour aborder plusieurs de ces choses, particulièrement les droits progressifs contenus dans les pactes relatifs aux droits économiques, sociaux et culturels, par exemple, qui sont au cœur de nombreux des enjeux auxquels nous faisons face. C'est un rappel constant, que j'ai constaté à l'échelle du pays, du fait que le gouvernement fédéral canadien est habilité à signer ces ententes internationales; pourtant, la pratique canadienne consiste à ne jamais signer ces importants traités à sans l'aval de l'ensemble des provinces et des territoires. Les autres administrations ont adopté ces mesures. Elles ont témoigné leur appui et elles ont des responsabilités.

Si on peut mettre sur pied une stratégie nationale assortie d'un cadre axé sur les résultats, on aura un bon outil pour faire progresser ces types de droits. Le Conseil national du bien-être social et peut-être quelques autres organismes ont récemment été invités à commenter une sorte de bulletin sur les droits de la personne qu'étudie actuellement la Commission canadienne des droits de la personne, et la plupart des mesures qu'on trouve relativement aux droits économiques, sociaux et culturels sont de la même étoffe que celles que nous utilisons pour mesurer la pauvreté, l'inégalité, l'itinérance et l'accès à l'éducation — toutes les choses qui comptent. Il y a un énorme consensus concernant l'utilisation de la stratégie nationale comme instrument et outil et cadre qui nous aiderait à atteindre les objectifs et à obtenir les résultats nécessaires.

The Chair: I want to say something about Mr. Shapcott's presentation. We did have the UN special rapporteur before this committee. He spoke to us about those issues, so we are familiar with that.

Mr. Snow: Although I believe Mr. Shapcott is absolutely correct with respect to the Constitution and the federal division of powers, housing is not there. The provisions in section 92 of the Constitution, particularly 92.13, property and civil rights, and 92.16, matters of a local or private nature, are a much stronger argument. They are much more related to housing than anything in section 91 of the federal powers. Given the way the Supreme Court and the judicial committee of the Privacy Council before it have interpreted the division of powers, while yes, there has not been a case yet in which that actual conflict has come up, it is clear that if it were to come up, the provinces would win. I do not think the federal government would even fight it.

On the other constitutional issue of whether or not rights are an effective mechanism or a distraction with respect to housing, I am a little more skeptical. If the right to housing were to be entrenched in the Charter or, more likely, if a Charter section, probably section 7, were to be viewed as a right to housing as part of life, liberty and security of the person, the question has to be what would the policy implications of that be. How would this right to housing be enforced? Inevitably, the answer, as with all Charter rights in this country, is that it would be enforced by the courts. What power does the court have to really help housing policy, and do we want to rely on the courts in order to do that?

The B.C. decision dealt with whether or not a homeless man or homeless people could set up shelter on government property. It is very different from mandating the government to build housing for these people. I do not think that the courts would be very effective in mandating any government policy.

If the courts did have this ability and did enforce this right, what would the decisions prescribe? One of the difficulties with affordable housing and homelessness policy is that reasonable, bright people disagree as to what the policy prescription is for housing. I will use one example: There is a huge growth of international academic research demonstrating that restrictive local land use policies are a bigger factor in the rise of housing prices, supply side issues, as opposed to demand issues like income growth and population growth. People such as Nobel laureate Paul Krugman, Reserve Bank of New Zealand governor Donald Brash, Harvard University professor Edward Glaeser, and even the OECD have recognized this.

Le président : J'ai quelque chose à dire au sujet de l'exposé de M. Shapcott. Nous avons effectivement invité le Rapporteur spécial de l'ONU devant le comité. Il nous a parlé de ces enjeux, donc nous avons quelques connaissances à ce chapitre.

Mr. Snow : Je crois que M. Shapcott a tout à fait raison en ce qui concerne la Constitution et la répartition des pouvoirs, le logement ne relève pas de la compétence fédérale. Les dispositions de l'article 92 de la Constitution, en particulier l'article 92.13, propriété et droits civils, et l'article 92.16, les matières d'une nature locale ou privée, ont beaucoup plus de poids. Ces dispositions se rattachent beaucoup plus au logement que celles de l'article 91, qui portent sur les pouvoirs fédéraux. Compte tenu de la façon dont la Cour suprême et le Comité judiciaire du Conseil privé avant lui ont interprété la répartition des pouvoirs, bien qu'il n'y ait pas encore eu de litige ayant pour objet le conflit en question, il est clair que, si cette question devait être tranchée, les provinces obtiendraient gain de cause. À mon avis, le gouvernement fédéral ne le contesterait même pas.

En ce qui concerne l'autre question constitutionnelle, à savoir si les droits constituent un mécanisme efficace ou, au contraire, une distraction au chapitre du logement, je suis un peu plus sceptique. Si le droit au logement était inscrit dans la Charte ou, plus précisément, si un article de la Charte — probablement l'article 7 — était interprété comme un droit au logement qui découle du droit à la vie, à la liberté et à la sécurité de la personne, il faudrait alors se demander quelles seraient les retombées sur les politiques. Comment appliquerait-on ce droit au logement? La réponse serait inévitablement la même que pour tous les droits assurés par la Charte dans le pays : il serait appliqué par les tribunaux. En quoi les tribunaux peuvent-ils vraiment contribuer à façonner la politique sur le logement, et a-t-on intérêt à dépendre des tribunaux à ce chapitre?

La décision de la Colombie-Britannique portait sur le droit d'un sans-abri ou d'un groupe de sans-abri d'établir un refuge sur un terrain public. Ce n'est pas du tout la même chose que d'ordonner au gouvernement de construire des logements pour ces gens. Je ne crois pas que les tribunaux remporteraient un grand succès à établir des politiques gouvernementales.

Si les tribunaux étaient vraiment habilités à le faire et appliquaient ce droit, que prescriraient-ils dans leurs décisions? L'une des difficultés au chapitre des politiques sur le logement abordable et l'itinérance, c'est que des personnes raisonnables et intelligentes ne s'entendent pas sur les principes stratégiques qui sous-tendent la question du logement. Je vais vous donner un exemple : les travaux de recherche universitaire internationaux sont de plus en plus nombreux à démontrer que les politiques restrictives en matière d'utilisation des terres ont une plus grande incidence sur la hausse des prix du logement et les problèmes qui se rattachent à l'offre que les facteurs liés à la demande, comme la croissance du revenu et la croissance démographique. Des gens comme Paul Krugman, lauréat du prix Nobel, Donald Brash, gouverneur de la Banque de réserve de Nouvelle-Zélande, Edward Glaeser, professeur à l'Université Harvard et même l'OCDE l'ont reconnu.

That means land use regulation, such as smart growth policies — which I would not be surprised if several people at this table are fond of — have been shown to lower affordability significantly. The most restrictive metropolitan markets in the world with the most expensive housing have the most restrictive land use planning.

Would the court then say, for example, that you cannot implement smart growth policies because it affects affordability? You cannot implement any sort of land use regulation. If the international and Canadian literature continued in this direction, and there was a strong causal relationship between these types of policies, would we be content with the court making those decisions?

I am more in favour of the political will needed to address affordable housing and homelessness policies. If we go in the direction of rights in this country, it inevitably leads to the courts. I do not think that is the best area on which to rely for good social policy.

Mr. Seymour: I have to disagree with Mr. Snow. I think that all of the rights that the Aboriginal community has acquired have been through the recognition of rights.

I must address the issue of the section 91 versus section 92 argument in the constitutional stuff. There is clear evidence and recognized court decisions respecting the living tree doctrine of our Constitution. It does evolve. We have seen the evolution in criminal law, where the provinces have taken over and developed their own ability to do penal law. We have seen the provinces go into external affairs, and yet we do not draw hard black-letter lines. It is a marble cake, as they used to say.

Housing is everyone's responsibility. If you refer to the book by Thomas Berger, called *Fragile freedoms: human rights and dissent in Canada*, it reflects on how we got our Charter. He talks about our history and the development of rights that are embedded there. They are a reflection of the Canadian experience.

They develop to become the social contract that we live by. It is a point in time when we say to ourselves that we recognize that people have this right. We get to that stage by having a horrendous situation.

At the National Aboriginal Housing Association, we believe that we have the right, based on three different sources. The first is the international covenants that have been made. That right we have is based on the disproportionate need of the Aboriginal community. In fact, our right is capable of being brought to the international courts; until Canada has the same proportional

Cela signifie que la réglementation de l'utilisation des terres, comme les politiques de croissance intelligente — et je ne serais pas étonné que plusieurs personnes ici présentes en soient des adeptes —, se sont révélées d'importants obstacles au logement abordable. Les marchés métropolitains les plus restrictifs au monde, où le prix du logement est le plus élevé, ont les politiques d'aménagement du territoire les plus restrictives.

Les tribunaux statueraient-ils alors que, par exemple, on ne peut plus mettre en œuvre des politiques de croissance intelligente parce qu'elles nuisent au logement abordable? On ne pourrait plus appliquer aucune forme de réglementation sur l'utilisation des terres. Si la recherche internationale et canadienne continuait à faire état d'une telle tendance et qu'il y avait un solide lien causal entre ces types de politiques, serait-on à l'aise de laisser aux tribunaux le soin de trancher ces questions?

Je suis plutôt en faveur de la volonté politique comme outil pour faire évoluer les politiques liées au logement abordable et à l'itinérance. Si nous nous appuyons sur les droits dans notre pays, nous nous dirigeons inévitablement vers une solution judiciaire. À mon avis, il n'est pas idéal de charger ce secteur d'établir de bonnes politiques sociales.

M. Seymour : Je ne suis pas d'accord avec M. Snow. Je crois que tous les droits dont jouit la communauté autochtone ont été acquis grâce à la reconnaissance des droits.

Je dois parler de l'argument qui privilégie l'article 92 sur l'article 91 lorsqu'on parle des aspects constitutionnels. Il y a des données probantes sans équivoque et des décisions judiciaires reconnues à l'appui de la doctrine de l'arbre appliquée à notre Constitution. Elle évolue effectivement. Nous avons vu le droit pénal évoluer; les provinces ont pris les rênes et elles ont progressivement acquis une compétence en matière pénale. Nous avons vu les provinces jouer un rôle dans les affaires étrangères; nous n'établissons pas une frontière rigide. C'est le bon vieux concept de fédéralisme coopératif.

Le logement est la responsabilité de tout le monde. Si vous vous reportez à l'ouvrage de Thomas Berger intitulé *Liberté fragile : droits de la personne et dissidence au Canada*, il présente une réflexion sur la façon dont nous avons obtenu notre Charte. Il parle de notre histoire et de la naissance des droits enchaînés dans la Charte. Ils sont un reflet de l'expérience canadienne.

Les droits évoluent jusqu'à incarner le contrat social qui régit notre vie. À un certain moment, la société se dit qu'elle reconnaît que ce droit appartient aux personnes. Pour arriver à ce stade, nous devons avoir vécu une situation horrible.

Les membres de l'Association nationale d'habitation autochtone croient que nous avons ce droit en vertu de trois différentes sources. Premièrement, les pactes internationaux qui ont été conclus. Le droit dont nous jouissons est fondé sur le besoin disproportionné de la communauté autochtone. De fait, nous pourrions faire valoir notre droit devant des tribunaux

amount of homelessness among Aboriginals as among non-Aboriginals in relation to their population, we should have an absolute right to a house.

Second, we take the position that the federal government's responsibility for on-reserve housing is embedded in the Constitution under section 91.24. That right is akin to a fiduciary duty, and it extends to both on- and off-reserve universally.

The third source of the potential recognizable right is that Canada came into existence and became an economic engine through the extraction of resources. Those resources were acquired through the extinguishment of the Aboriginal population — if you look at British Columbia, for example — through the introduction of disease and all manner of decimation of the population in order for the resources to become free.

You can talk about all the things Canada has done to Aboriginal people throughout the ages that have put them in a disadvantaged position. As a consequence, they are unable to have or enjoy the benefits that other Canadians have. We have witnessed Canada's evolutionary process in that recognition with the apology issued by the Government of Canada for the residential school policy, which affected so many generations that we will be trying to evolve out of that for years to come.

We see it in the housing world, even today. As I described previously, concerning putting Aboriginal people into houses, we discovered that out of the residents in 20 housing units, 15 had experienced sexual abuse arising from the residential schools, or subsequent to residential schools, because once you have created an abused person, they end up becoming abusers in subsequent generations. As a consequence, we have to deal with it.

The Government of Canada has a moral duty to address that. In that sense, there is a need to put it into the rights.

Senator Segal: I have five brief, one-line questions. I will put them on the record and those to whom they are directed can choose to answer them or not.

I think it was Mr. Brown who said that tax changes exist that now actively discourage private rental construction. Could he share with this committee what they are? To the extent that they are within federal jurisdictions, it is something we should be able to look at.

Ms. Tanasescu made a rhetorical question about capitalism and poverty, as if they go together like milk and cookies. I wanted to understand whether, in her view, capitalism depended upon some measure of poverty to work. If so, could she share her insights on that with us?

Also, her group in Calgary has said that the end of homelessness will be evidenced — correct me if I am wrong — by no homeless person having to spend more than seven days in a shelter before they are moved into some type of permanent, real housing opportunity. Does she have a view as to

internationaux : tant et aussi longtemps que le Canada n'enregistrera pas la même proportion d'itinérants chez les Autochtones que chez les non-Autochtones, nous devrions jouir d'un droit absolu en matière de logement.

Deuxièmement, nous sommes d'avis que la responsabilité du gouvernement fédéral pour le logement dans les réserves est inscrite dans la Constitution, à l'article 91.24. Ce droit découle d'une obligation fiduciaire qui incombe au gouvernement, dans les réserves comme à l'extérieur, de façon universelle.

La troisième source du droit que l'on pourrait reconnaître, c'est que le Canada a pris naissance et a pris son essor économique en exploitant des ressources. Ces ressources ont été acquises par la décimation de la population autochtone — prenez l'exemple de la Colombie-Britannique — au moyen de la propagation de maladies et de toute sortes de moyens d'écartier la population en vue d'accéder librement aux ressources.

On peut parler de toutes les choses que le Canada a fait subir au peuple autochtone au fil des années, qui l'ont mis dans une position désavantageuse. Par conséquent, ces gens ne peuvent pas se procurer les mêmes avantages que les autres Canadiens ni en jouir. Nous avons été témoins de l'évolution du Canada dans la reconnaissance de ses torts lorsque le gouvernement du Canada a présenté ses excuses au sujet de la politique des pensionnats, qui a affligé tant de générations et dont nous tenterons encore de nous remettre pendant de nombreuses années.

Le phénomène est manifeste dans le domaine du logement, même aujourd'hui. Comme j'en ai déjà parlé, lorsque nous avons placé des Autochtones dans des logements, nous avons découvert que, des résidents de 20 unités, 15 avaient été victimes d'abus sexuels dans les pensionnats ou par ricochet, car une fois qu'on crée une victime d'abus sexuel, elle finit par jouer le rôle de l'agresseur auprès des générations suivantes. Par conséquent, nous devons nous attaquer à ce problème.

Le gouvernement du Canada a le devoir moral de rétablir la situation. En ce sens, il est nécessaire de l'intégrer aux droits.

Le sénateur Segal : J'ai cinq questions brèves, d'une seule phrase. Je vais les faire inscrire au compte rendu, et les personnes à qui elles s'adressent auront le choix d'y répondre ou non.

Je crois que c'est M. Brown qui a dit qu'il existe des modifications du régime fiscal qui découragent fortement la construction de logements privés. Pourrait-il expliquer au comité quelles sont ces modifications? Dans la mesure où elles sont du ressort fédéral, nous devrions pouvoir les examiner.

Mme Tanasescu a formulé une remarque au sujet du capitalisme et de la pauvreté qui donnait à croire que ces deux choses étaient complémentaires, comme le lait et les biscuits. J'aimerais comprendre si, à son avis, le fonctionnement du capitalisme ne suppose pas un certain degré de pauvreté. Le cas échéant, pourrait-elle nous expliquer son point de vue à ce sujet?

De plus, son groupe de Calgary a déclaré que la fin de l'itinérance sera manifeste — corrigez-moi si j'ai tort — lorsque aucun sans-abri ne passera plus d'une semaine dans un refuge avant d'être placé dans un type de logement permanent et convenable. A-t-elle des idées sur la façon dont nous pourrions

how we might treat poverty? If homelessness is something we are only allowed to have for a week in Calgary — to the great credit of what her strategy and committee is doing — does her committee have any view about poverty, or do we just say that it is similar to milk and cookies?

I was distressed by Mr. Rainer's strategy by 2011. Many people will die, become sick and have their lives crushed by the effects of poverty between now and 2011. Is there some dilution of urgency that I missed that he would like to share with us?

Ms. Eberle, you said that markets cannot produce housing for all those who need it. Is that because the market is fundamentally flawed, in your judgment, or is it because too many people do not have sufficient income to afford housing? Is it income-driven or is it structurally around the market?

The final question is for Mr. Seymour. Aside from the sad reality that among our urban homeless, the First Nations community is wildly overrepresented based on their percentage in the population as a whole, is there something, in your view, about a homeless Aboriginal person in the cities that distinguishes his or her requirements and problems from other homeless people that this committee should be aware of in its work?

I have another question.

The Chair: You said that you have five. This is six.

Senator Segal: You denied me three words the other day, so can I have a sixth small question? It was to Ms. Regehr, who talked about income security. The other day, we had a witness here from a wonderful business group in Saint John that has been working on dealing with poverty. One of the concerns he stressed, which will be on our record, was that there are income security programs that help people live a little better within poverty, versus income security and other initiatives that actually get over or reduce poverty.

When you talked about income security, were you talking about simply increasing some of the income security programs that help people manage within poverty, or was your counsel talking about something else?

The Chair: Before I go to each of the persons who the questions were specifically related to, I want to say again that, when you have the floor, if you have something else to say, please say it because you may not get the floor too many times in a group this size. When I put my pencil up, it is because we need to go on to the next person.

I want to go to Mr. Pomeroy at this point, either on those questions or anything else you wanted to talk about in relation to the issues.

enrayer la pauvreté? Si l'itinérance est quelque chose qui n'est tolérée que pendant une semaine à Calgary — grâce à ce que font sa stratégie et son comité —, son comité a-t-il des idées en ce qui concerne la pauvreté, ou nous contentons-nous seulement de dire que c'est un peu comme du lait et des biscuits qu'ils se complètent?

J'ai été renversé par la stratégie de M. Rainer pour 2011. Bien des gens mourront, tomberont malades et seront accablés par les effets de la pauvreté d'ici 2011. Y a-t-il un facteur qui rend cette situation moins urgente, quelque chose qui m'échappe et qu'il aimeraient nous décrire?

Madame Eberle, vous dites que les marchés sont incapables de produire des logements pour tous ceux qui en ont besoin. Cela est-il attribuable à un défaut inhérent au marché, selon vous, ou est-ce plutôt parce que trop de gens n'ont pas les moyens de se loger? Le problème tient-il aux revenus ou à la structure du marché?

Ma dernière question s'adresse à M. Seymour. Hormis la triste réalité que, parmi les sans-abri en milieu urbain, la communauté des Premières nations est représentée de façon disproportionnée par rapport à l'ensemble de la population, d'après vous, y a-t-il quelque chose qui distingue les besoins et les problèmes d'un sans-abri autochtone de ceux des autres sans-abri dans la ville, un facteur dont le comité devrait prendre connaissance dans le cadre de ses travaux?

J'ai une autre question.

Le président : Vous avez dit que vous en aviez cinq. Cela fait six.

Le sénateur Segal : Vous m'avez empêché de dire trois mots l'autre jour, alors est-ce que je pourrais poser une sixième question brève? Je m'adresse à Mme Regehr, qui a parlé de la sécurité du revenu. L'autre jour, nous avons accueilli un témoin d'un groupe d'entreprises fantastique de Saint John qui travaille à enrayer la pauvreté. Une des préoccupations sur lesquelles il a insisté — notre compte rendu en fait foi —, c'est qu'il existe des programmes de sécurité du revenu qui aident les gens à améliorer légèrement leur qualité de vie dans la pauvreté, tandis que certaines initiatives, de sécurité du revenu et autres, permettent vraiment de surmonter ou de réduire la pauvreté.

Lorsque vous avez parlé de la sécurité du revenu, parlez-vous simplement de renforcer certains programmes de sécurité du revenu qui aident les gens à composer avec la pauvreté, ou parlez-vous d'autre chose?

Le président : Avant de donner la parole tour à tour aux personnes qui se sont fait poser une question précise, je tiens à répéter que, lorsque vous avez la parole, si vous avez quelque chose à ajouter, veuillez le faire, car vous n'aurez peut-être pas très souvent l'occasion de parler, vu la taille du groupe. Je lèverai mon crayon pour signifier qu'il faut passer à la prochaine personne.

J'aimerais maintenant donner la parole à M. Pomeroy pour qu'il réponde à ces questions ou qu'il aborde le sujet de son choix concernant ces enjeux.

Mr. Pomeroy: You circulated the new reframed set of questions just after I finished speaking, so I was speaking to the old ones. At that time, you threw in the last question about the federal role into the first question. I would like to come back to that one before I leave.

With respect to much of the discussion today, I would posit the notion that when we use the term “strategy,” it is really code for “funding” for many people. Certainly, many of the clients I work for — the Federation of Canadian Municipalities, CHRA, the National Aboriginal Housing Association, et cetera, when developing recommendations for strategies, it is about getting long-term, sustainable funding to support initiatives around affordable housing and homelessness.

As Mr. Seymour said, a strategy without funding would be functionally useless anyway, so let us call a spade a spade. We are talking about where the long-term sustainable money is. That speaks to the question of responsibility: who pays, what is the source of funding and how it is facilitated.

In terms of the actually strategy elements themselves, I think there would be very strong consensus. If you took all the people around this table, threw us in a room and asked us to come up with the elements of a national housing strategy, we would come back with a couple or three pages of things that were very similar.

I have written dozens of these things, and it is not really rocket science. The real vexing question, though, is how you implement those elements, package them together and, more fundamentally, who does it. This speaks to the question of responsibility.

We do not have a policy problem here; we have an institutional structure problem. I do not know if we have the right institutional frameworks currently to actually design, deliver and implement a national strategy.

What are the models that we may look at to do that? If we look at the federal responsibility, there is a clear responsibility. The CMHC has done a tremendous job over the last 50 years in creating an effective finance system. Therefore, we have access to financing, which is fundamental because housing is a capital asset for both individual homeowners and investors in rental housing. It is clearly an important part of our system, and there is no doubt it is a federal responsibility.

Tax policy is clearly extremely important, as someone else alluded to earlier. We have had a fundamental tax reform in this country for the last 30 years from a point where we were significantly producing rental housing. Most affordable rental housing in this country exists as a result of private provision. The social housing stock is a very small part of the rental system — about 5 per cent. Private rentals are at 26 per cent. Most of the affordable stuff happens to be owned by private investors.

M. Pomeroy : Vous avez distribué le nouvel ensemble de questions juste avant que je finisse de parler, alors je répondais aux anciennes questions. Vous avez alors intégré à la première question la dernière question concernant le rôle fédéral. J'aimerais revenir à cela avant de partir.

De façon générale, dans le cadre de la discussion d'aujourd'hui, j'aimerais souligner le fait que, lorsque nous parlons de « stratégie », bien des gens entendent « financement ». Certes, pour bon nombre de mes clients — la Fédération canadienne des municipalités, l'ACHRU, l'Association nationale d'habitation autochtone, et j'en passe —, les stratégies recommandées visent à obtenir un financement durable et à long terme pour appuyer des initiatives axées sur le logement abordable et l'itinérance.

Comme l'a dit M. Seymour, une stratégie sans financement serait somme toute inutile, alors appelons un chat un chat. Nous parlons d'une source d'argent durable à long terme. Cela revient à la question de la responsabilité : Qui paie? D'où provient le financement et de quelle façon appuie-t-on ces activités?

Pour ce qui est des éléments stratégiques en eux-mêmes, je crois que l'on pourrait obtenir un consensus très fort. Si toutes les personnes ici présentes étaient regroupées dans une pièce et appelées à définir les éléments d'une stratégie nationale sur le logement, nous reviendrions avec deux ou trois pages de choses qui se ressembleraient beaucoup.

J'ai rédigé des dizaines de choses semblables, et ce n'est pas très sorcier. Là où le bât blesse, toutefois, c'est lorsque vient le temps de déterminer comment ces éléments seront mis en œuvre et regroupés et, plus important encore, qui le fera. Cela nous ramène à la question de la responsabilité.

Le problème ici n'est pas de nature stratégique; nous avons un problème de structure institutionnelle. J'ignore si nous disposons des bons cadres institutionnels pour réellement concevoir, mettre en œuvre et exécuter une stratégie nationale.

De quels modèles pourrions-nous nous inspirer pour y arriver? Si on pense au gouvernement fédéral, il a clairement une responsabilité. La SCHL a fait un travail fantastique au cours des 50 dernières années pour ce qui est de créer un système de financement efficace. Par conséquent, nous avons accès au financement, chose fondamentale, du fait que le logement est une immobilisation pour les particuliers propriétaires et les investisseurs du domaine des logements locatifs. De toute évidence, c'est une partie importante de notre système, et il ne fait aucun doute que cela relève du gouvernement fédéral.

La politique fiscale revêt clairement une extrême importance, comme quelqu'un l'a laissé entendre plus tôt. Il y a eu une réforme fiscale fondamentale dans le pays au cours des 30 dernières années, car il fut un temps où nous produisions beaucoup de logements locatifs. Aujourd'hui, la plupart des logements locatifs les plus abordables dans le pays sont offerts par le secteur privé. Le parc de logements sociaux n'est qu'une partie minime du réseau de logements locatifs — environ 5 p. 100. Les logements locatifs du secteur privé comptent pour 26 p. 100. La plupart des logements abordables se trouvent à être la propriété d'investisseurs privés.

In the last 20 years, on average, only 9 per cent of housing starts have been from rental housing. One third of Canadians live in rental housing; do the math. We are squeezing the rental system. For the first time in history in 2006, according to the census, the number of rental households in this country declined despite growth in population. Obviously, home ownership rates went up, which is a corollary of that, which is a good thing. However, we are eroding the existing affordable housing stock on the rental side through demolition, conversion and rent creeping into higher-rent areas. Hence, that reduces the availability of rental housing.

Clearly, the role of the federal government in terms of tax policies that have fundamentally disadvantaged investors in rental housing away from investing in that particular asset into other things, there is a need to re-look at how that actually works through and whether we can actually change some things there. Essentially, tax policy changes investor behaviour. We need to ask what type of behaviour we want investors to have and whether we can actually achieve social policy objectives, which would be to produce our rental housing, though not necessarily at the lowest rents. Clearly, there is no economic sense to build low-rent housing. You do not make any money.

However, any kind of supply is good because it all affects ultimately vacancy rates, and higher vacancy rates suppress the rate of increase in rents, generally, and help everyone creating a healthier system, as Ms. Eberle was indicating. It is a housing systems approach. Therefore, tax policy is an important role.

The other one is the area of federal spending powers. Fundamentally, as others have alluded to, the affordable housing problem is an issue of income. People do not have the income to be able to afford the housing that is being provided, and they need assistance to be able to afford it. If you are talking about an income redistribution problem, you are therefore talking about the government's role in collecting revenues from taxpayers and redistributing it through some mechanism, whether it is through the tax system, direct supports in terms of individual benefits, social assistance benefits, and other mechanisms such as tax credits and those types of things. There is an important federal role there in terms of the funding role.

How that role is sustained is important. Both the U.K. and Australia have examples of interesting models of how that has been done. In the U.K. case, because the housing issue is so complex, under the Blair administration, housing was basically one of a number of urban issues that was bundled together under the auspices of the Office of the Deputy Prime Minister. They had

Au cours des 20 dernières années, en moyenne, seulement 9 p. 100 des mises en chantier avaient pour objet la construction des logements locatifs. Or, le tiers des Canadiens vivent dans des logements locatifs; alors, faites le calcul. Nous mettons le réseau de logements locatifs dans une situation difficile. Pour la première fois dans l'histoire, en 2006, selon le recensement, le nombre de ménages de locataires au Canada a diminué malgré la croissance démographique. Évidemment, le nombre de propriétaires a augmenté, conséquence directe de ce phénomène, et c'est une bonne chose. Toutefois, il y a érosion du parc de logements locatifs abordables en raison de la démolition, de la conversion et du fait que les loyers augmentent graduellement dans les secteurs où ils sont déjà élevés. Par conséquent, l'accès aux logements locatifs est réduit.

Il va sans dire que, compte tenu du fait que le gouvernement fédéral a adopté des politiques fiscales qui ont fondamentalement désavantagé les investisseurs du domaine des logements locatifs, les contraignant à axer leurs activités sur d'autres types d'immobilisations, il est nécessaire de revoir la façon dont cela fonctionne vraiment et de déterminer si nous pouvons, de fait, changer certaines choses à cet égard. Essentiellement, les politiques fiscales influent sur le comportement des investisseurs. Il faut se demander quel type de comportement nous voulons que nos investisseurs adoptent et s'il est vraiment possible, à ce chapitre, de réaliser des objectifs liés à la politique sociale, à savoir la création de logements locatifs, bien que pas nécessairement à un prix minime. Évidemment, il n'y a aucun intérêt économique à construire des HLM. Cela n'est pas rentable.

Toutefois, l'offre, qu'elle prenne une forme ou une autre, est un facteur positif, car, au bout du compte, elle a une incidence sur le taux d'inoccupation, et un taux d'inoccupation élevé réduit de façon générale le taux d'augmentation des loyers et contribue à l'assainissement du système pour tout le monde, comme l'expliquait Mme Eberle. C'est une approche systémique du logement. Par conséquent, les politiques fiscales jouent un rôle important.

L'autre aspect concerne le pouvoir fédéral d'application des ressources. Essentiellement, comme d'autres l'ont laissé entendre, le problème du logement abordable tient au revenu. Les gens ne touchent pas un revenu nécessaire pour s'offrir les logements disponibles sur le marché, et ils ont besoin d'aide à cet égard. S'il s'agit d'un problème de redistribution du revenu, on parle donc du rôle du gouvernement pour ce qui est d'imposer les revenus des contribuables et de redistribuer l'argent recueilli au moyen d'un quelconque mécanisme, que ce soit par l'intermédiaire du régime fiscal ou de mesures de soutien directes — sous forme de prestations individuelles et de prestations d'aide sociale — et d'autres mécanismes, comme des crédits d'impôt et ce genre de choses. Le gouvernement fédéral a un rôle important à jouer au chapitre du financement.

La façon d'assumer ce rôle est importante. On trouve au Royaume-Uni et en Australie des exemples de modèles intéressants sur la façon de procéder. Au Royaume-Uni, puisque la question du logement est si complexe, le gouvernement Blair avait essentiellement regroupé la question du logement et un foule d'autres enjeux touchant les zones

departments responsible for cities and communities, environmental issues, transportation and housing as junior ministers reporting through the deputy prime minister to coordinate the things that are essentially place-based. The issues we are talking about — homelessness, housing, poverty — they exist somewhere, geographically usually in very defined areas. Typically, they all coexist in particular disadvantaged neighbourhoods in areas of poverty, and taking a place-based approach looking at it through an urban and cities lens, which is germane to this committee, is very effective.

That was the approach in the U.K. It did the tricky job of the coordinating role by giving it to a very senior minister — the deputy prime minister — having the other ministers all work with them in an interagency or interdepartmental role, in a similar way to the U.S. Interagency Council on Homelessness, where the head of every single U.S. federal department sits on that agency. To some extent, that is why Phil Mangano has been successful in the homeless agenda in the U.S. because he has a very high-level coordinating committee.

The agency is not new; it existed for 30 years and did absolutely nothing for the first 22 years. It was only when you had a charismatic leader who got the folks there involved that they started to have an impact. The luck of a good leader, to some extent, is maybe part of the solution on this.

The other interesting model is the Australian model. Australia is a fascinating example for Canada. We spend a lot of time looking at the U.K. or the U.S. because they happen to be close, or they have lots of literature and journals. However, Australia is the closest comparable of any country in the world. It is a federation system; it has a historically British parliamentary system; it has big geography; and issues of Aboriginal urban migration are all similar issues. The only thing different is the weather.

In their system — with their federal division of powers and housing — they essentially have a rolling four-year agreement called the Commonwealth-State Housing Agreement that sets out a framework of conditions and principles under which the federal government will fund the housing and homeless area. Within that, there are specific outcome requirements that the states must deliver on and then the federal government gets out of the way and lets the states — provinces — get on with it.

The problem we have in our system, which Mr. Seymour alluded to earlier, is that we have been too prescriptive. The federal government has basically tried to tell the provinces how to do their job rather than saying, "Here is the money. We want you

urbaines et confié le dossier au cabinet du vice-premier ministre. On avait confié les dossiers des villes et des collectivités, de l'environnement, du transport et du logement à des ministres de second rang qui relevaient du vice-premier ministre, de façon à coordonner les choses qui sont essentiellement localisées. Les problèmes dont on parle — l'itinérance, le logement et la pauvreté — existent dans un lieu géographique donné, habituellement très bien défini. Normalement, ces problèmes coexistent dans des quartiers défavorisés particuliers, situés dans des régions accablées par la pauvreté, et l'adoption d'une approche locale, qui permet d'observer le problème en fonction de facteurs propres au milieu urbain — ce qui s'inscrit tout à fait dans les travaux du comité — est très efficace.

C'est la démarche qu'a adoptée le Royaume-Uni. Elle a permis d'accomplir le tour de force que constitue la coordination en la confiant à un ministre de tout premier plan — le vice-premier ministre —, qui supervise les autres ministres, tous collaborateurs dans le cadre d'un mécanisme interorganisme ou interministériel analogue à celui de l'Interagency Council on Homelessness, aux États-Unis, auquel siègent les dirigeants de tous les départements fédéraux américains. Dans une certaine mesure, cela explique pourquoi Phil Mangano a si bien atteint les objectifs de son programme sur l'itinérance aux États-Unis : son comité de coordination était de très haut niveau.

L'organisme n'est pas nouveau; il existe depuis 30 ans et n'a absolument rien fait au cours des 22 premières années. C'est seulement lorsqu'un dirigeant charismatique est entré en scène et a convaincu les gens de s'engager que les choses ont commencé à bouger. La chance d'avoir un bon dirigeant, dans une certaine mesure, est peut-être une partie de la solution à cet égard.

L'autre modèle intéressant est celui de l'Australie. L'Australie constitue un exemple fascinant pour le Canada. Nous passons beaucoup de temps à observer le Royaume-Uni ou les États-Unis parce qu'ils se trouvent à être à proximité ou à offrir une abondance de documents et de revues. Toutefois, l'Australie est le pays du monde avec lequel nous avons le plus de points en commun. Il s'agit d'une fédération qui a toujours utilisé un système parlementaire britannique, son territoire est vaste et les enjeux qui découlent de la migration des Autochtones vers les centres urbains sont semblables aux nôtres. La seule différence, c'est le climat.

Dans le cadre de son système — compte tenu de la répartition des pouvoirs dans la fédération et de leur situation au chapitre du logement —, elle a essentiellement établi une entente quadriennale renouvelable, la Commonwealth-State Housing Agreement, qui établit un cadre de conditions et de principes qui régiront le financement consenti par le gouvernement fédéral au chapitre du logement et de l'itinérance. Cette entente comprend des exigences précises relatives aux résultats que les États doivent obtenir, après quoi le gouvernement fédéral se retire et laisse les États — les provinces — aller de l'avant.

Le problème dans notre système — et M. Seymour y a fait allusion plus tôt —, c'est que nous cherchons à tout contrôler. Le gouvernement fédéral a essentiellement tenté d'apprendre aux provinces comment faire leur travail plutôt que de leur dire :

to achieve these outcomes. We will not tell you how to do it. You figure it out, and do the best you can." Therefore, it fits where you have different local circumstances and you are not trying to solve the problem with the same solution in the entire country; you are letting each jurisdiction define appropriate solutions that fit their need.

You still have a system of public accountability around how the funding is spent. At the end of the day, you have very precise performance measurement outcomes: Did they do their job? How will we reframe it? You roll over it every four years and renew that. It is only four years, not ten years. It is not as sustainable as some people would like to see. That has been occurring since 1948. They have renewed every four years. It is quite an interesting model for us to look at in terms of how to get around the issue of whose responsibility it is. Is it federal? Is it provincial?

I would agree to some extent that it is both. The problem we have had in this country for the last 15 to 20 years is that everyone has been ducking responsibility. Basically, no one wants to admit it is their job, and when everyone is involved, no one steps up to the plate. We need to try to demarcate clearly what those roles are and set out three or four specific areas of federal responsibility, particularly funding. Then delegate through instruments such as a four-year or five-year rolling agreement with clear principles and outcome measures, and then let them get on with it.

The Chair: Before I move to Mr. Brown, the committee has heard the suggestion that we should adopt the Low-Income Housing Tax Credit scheme from the United States, or something similar to it. You did not mention that.

Mr. Pomeroy: I have done quite a bit of work on that over the years. The Low-Income Housing Tax Credit has a couple of issues in that it is very expensive and very complicated. It works well in the U.S. because the U.S. is basically a culture of transaction junkies. They would slice, dice and sell their grandmother if they could. There is also the culture of using the tax system to engage private investment rather than government. It is a different culture than we have here. It has been a tremendously successful program in the U.S., but it is not inexpensive.

A report issued this week by Marion Steele from the C.D. Howe Institute has proposed a design for a Canadian low-income housing tax credit. In theory, it makes sense. However, one of the issues is that the main buyers of the tax credits in the United States are corporate America. They are buying tax credits to shelter income that they would otherwise have to pay tax on. They have been the main proponents of a tax credit system. They

« Voici l'argent. Nous voulons que vous accomplissiez ces résultats. Nous ne vous dirons pas comment faire. C'est à vous de trouver, faites de votre mieux. » Cette façon de faire permet de prendre des mesures adaptées aux différentes circonstances locales plutôt que d'essayer de résoudre le problème avec une solution universelle à l'échelle du pays; chaque administration a tout le loisir de mettre au point des solutions qui sont adaptées à ses besoins.

Le système favorise tout de même la reddition de comptes publics pour ce qui est de la manière dont l'argent est dépensé. Au bout du compte, les mécanismes de mesure du rendement en fonction des résultats sont très précis : est-ce que tout le monde a fait son travail? Comment le recadrera-t-on? Au bout de quatre ans, on renouvelle le programme. Le cycle n'est que de quatre ans, et non 10 . Il n'est pas aussi durable que certains voudraient. C'est ce qui se produit depuis 1948. On a renouvelé tous les quatre ans. C'est un modèle particulièrement intéressant pour nous qui tentons de déterminer comment s'attaquer au problème de la responsabilité. Est-elle fédérale? Est-elle provinciale?

Dans une certaine mesure, je dirais que la responsabilité est partagée. Le problème qui afflige notre pays depuis 15 ou 20 ans, c'est que tout le monde esquive la responsabilité. Essentiellement, personne ne veut reconnaître que c'est son travail, et, lorsque tout le monde participe, on se renvoie la balle. Nous devons essayer de délimiter clairement ces rôles et établir trois ou quatre secteurs particuliers de responsabilité fédérale, notamment le financement. Ensuite, nous devons déléguer, par l'intermédiaire d'instruments comme des accords progressifs quadriennaux ou quinquennaux assortis de principes clairs et de mesures des résultats, puis laisser chacun s'acquitter de sa tâche.

Le président : Avant de donner la parole à M. Brown : on a proposé au comité l'adoption du crédit d'impôt pour la construction de logements destinés aux personnes à faible revenu des États-Unis, ou un programme semblable. Vous n'avez pas mentionné cela.

M. Pomeroy : J'ai fait beaucoup de travail dans ce domaine au fil des années. Le crédit d'impôt pour la construction de logements destinés aux personnes à faible revenu comporte quelques défauts : il coûte très cher et est très compliqué. Il fonctionne bien aux États-Unis, car les Américaine sont accros aux transactions. Ils découperaient leur propre grand-mère et vendraient les morceaux s'ils le pouvaient. Il y a aussi la tendance à recourir au régime fiscal plutôt qu'au gouvernement pour stimuler l'investissement privé. Notre culture est différente. Le programme a remporté un succès monstre aux États-Unis, mais il entraîne des coûts.

Dans un rapport publié cette semaine par Marion Steele, de l'Institut C.D. Howe, on propose un modèle de crédit d'impôt canadien pour la construction de logements destinés aux personnes à faible revenu. En principe, cela semble raisonnable. Toutefois, l'un des problèmes, c'est que les principaux bénéficiaires des crédits d'impôt aux États-Unis sont les grandes sociétés. Elles achètent des crédits d'impôt pour mettre leur

have been the main reason it has been sustained through four U.S. administrations and increased by two of them, both from the Republican and the Democrat side.

However, the reality is that in today's market, the U.S. Department of Housing and Urban Development, HUD, came out a few weeks ago with a replacement for the tax credit that they call "grants in lieu of." Last year, they were unable to sell the tax credit. Only 20 per cent of the tax credits were marketable. Most banks and financial institutions have plenty of losses to shelter their income. They do not need to buy any more, and, hence, the tax credit system is completely useless in today's economic crisis. For the next two years, the new system will be that HUD will be issuing grants in lieu of tax credits essentially moving back to a granting program rather than a tax credit mechanism.

I spent a year working with the vice-president of retail securities at TD Bank to try to design a tax credit for Canada because it was raised in the Conservative platform in 2006. A number of my clients said, "Steve, can you figure how this can work so we can get ahead of government on this one?" We basically tried to design a tax credit that would be implementable in Canada with two objectives: Can it produce affordable housing, and can we create an investment vehicle that could be sold into the retail investment market? If you solidified those two criteria, then you would have a product.

We were unable to come up with a program that would meet those two criteria. It would be extremely expensive to get the yields required for investors to buy into it. There are issues in the Canadian context. We do not have the same corporate culture or the same institutional framework. There is also a whole raft of intermediaries that market these items and work with the investors and non-profits. We do not have that layer in Canada. It took 15 years to build that system in the United States. It is not something you can simply put into a bill.

The Chair: That is interesting. We will hear more on that tax credit from Mr. Brown.

Mr. Brown: Thank you. I think Mr. Pomeroy has done a good job of covering the key points.

The point we were making is that private rental stock is a key part of the solution to affordability in the country. Much more rental construction was undertaken when the tax system was more favourable to residential rental construction, either through

revenu à l'abri des impôts qu'elles devraient autrement payer. Elles se sont fait les principaux promoteurs d'un système de crédits d'impôt. Elles sont la principale raison pour laquelle ce système a été conservé par quatre gouvernements américains et étendu par deux, du côté républicain comme du côté démocrate.

Toutefois, la réalité du marché d'aujourd'hui, c'est que le département américain du logement et du développement urbain, HUD, a annoncé il y a quelques semaines un remplacement du crédit d'impôt, sous forme de subvention compensatoire. L'année dernière, les États-Unis ont eu du mal à vendre le crédit d'impôt. Seulement 20 p. 100 des crédits d'impôt étaient commercialisables. La plupart des banques et des institutions financières ne manquent pas de pertes leur permettant de mettre leur revenu à l'abri des impôts. Ils n'ont plus besoin d'acheter et, par conséquent, le système de crédit d'impôt est tout à fait inutile dans le contexte de la crise économique d'aujourd'hui. Pour les deux prochaines années, dans le cadre du nouveau système, HUD consentira des subventions qui tiendront lieu de crédits d'impôt, revenant essentiellement à un programme de subventions plutôt qu'à un mécanisme de crédit d'impôt.

J'ai passé un an à travailler avec le vice-président des valeurs au détail de la Banque TD afin de concevoir un crédit d'impôt pour le Canada, parce que l'idée avait été mentionnée dans le programme électoral conservateur en 2006. Nombre de mes clients m'ont demandé : « Steve, pouvez-vous trouver comment cela fonctionne afin que nous puissions avoir une longueur d'avance sur le gouvernement à ce chapitre? » Nous avons essentiellement tenté de concevoir un crédit d'impôt qui serait applicable au Canada avec deux objectifs à l'esprit : la production de logements abordables et la création d'un instrument de placement qui pourrait être vendu sur le marché de l'investissement au détail. Il s'agit de concrétiser ces deux critères pour obtenir un produit.

Nous n'avons pas pu concevoir un programme qui se conformait à ces deux critères. Il serait extrêmement coûteux d'obtenir les taux de rendement nécessaires pour rallier les investisseurs. Le contexte canadien a ses particularités. Nous n'avons pas la même culture d'affaires ni le même cadre institutionnel que les États-Unis. Il y a aussi toute une légion d'intermédiaires qui commercialisent ces instruments et travaillent avec les investisseurs et les organismes sans but lucratif. Le Canada ne possède pas cette dimension. Il a fallu 15 ans pour construire ce système aux États-Unis. Ce n'est pas quelque chose qu'on peut simplement ajouter à un projet de loi.

Le président : C'est intéressant. M. Brown nous en dira plus sur ce crédit d'impôt.

Mr. Brown : Merci. Je crois que M. Pomeroy a bien expliqué les points principaux.

Nous faisions valoir que les logements locatifs privés sont une composante clé de la solution au logement abordable dans le pays. On a entrepris la construction de beaucoup plus de logements locatifs lorsque le régime fiscal était plus favorable à

multi-unit residential buildings, MURBs, or what we might call funding programs at the margin, such as the Limited Dividend Program or Canada Rental Supply Program.

Therefore, any future policy discussion needs to look at that. We would agree with Mr. Pomeroy that the existing stock is being eroded either through conversions to condominiums and demolitions, et cetera.

Our point was that there were explicit measures previously in place and private rental stock is a key part; the social housing stock is very important, but it is only a small proportion of the total as others have mentioned.

I would also like to tee off on a couple of points that Mr. Pomeroy also mentioned, which were housing strategy as a code for funding and the prescriptive nature of current programs. A key reason why we have this complex myriad of programs that are very difficult to navigate is that they are prescriptive as Ms. Tanasescu mentioned; each set of programs has a set of rules and regulations. That is why it is complicated — no more, no less.

Mr. Snow has articulated a strategy, which I am almost in agreement with. As I understood his comments, the strategy would have the federal government providing a major funding role; there would be an increased commitment to the poorest of the poor; and the federal government would let the provinces and municipalities get on with business.

We have a program currently that reflects those principles, which is the old SCPI program, Supporting Communities Partnership Initiative, and the current Homelessness Partnering Strategy.

Whether we need a strategy or not, I simply think Mr. Snow articulated one version. There are others around. Implicitly what he was saying was to do away with the prescriptive, detailed nature of programs. I would agree with that. We have opportunities for consensus in the room today.

Again, the Homelessness Partnering Initiative is federally funded, local communities set the priorities and provinces are there to help if need be. In my 30 years of involvement, it is the best program that the federal government has developed. Therefore, I strongly recommend to this committee that they look hard at the HPI model as one possibly to emulate.

One key point that I do not think we have mentioned is the issue of innovation. Prescriptive programs do not allow folks on the ground to innovate. Innovation comes from ensuring that you can file a report that shows that you have met all the

la construction d'immeubles d'habitation locatifs, soit des immeubles résidentiels à logements multiples, les IRLM, ou ce qu'on appelle des programmes de financement tenant compte de la marge, comme le Programme des compagnies de logement à dividende limitées ou le Programme canadien de construction de logements locatifs.

Ainsi, toute analyse des politiques doit traiter de cette question. Nous sommes d'accord avec M. Pomeroy pour dire qu'il y a une érosion du parc de logements actuel causé par la conversion des logements locatifs en condos ou par la démolition, entre autres.

Nous faisions valoir qu'on avait déjà établi des mesures à cette fin particulière, et que les logements locatifs privés sont un élément clé; le parc de logements sociaux est très important, mais il ne constitue qu'une partie minime de l'ensemble, comme d'autres l'ont mentionné.

J'aimerais aussi réagir à certains commentaires de M. Pomeroy, à savoir l'idée selon laquelle « stratégie sur le logement » serait synonyme de financement et le commentaire sur la nature prescriptive des programmes actuels. L'une des principales raisons pourquoi nous nous trouvons devant cette myriade complexe de programmes qui sont très difficiles à appréhender, c'est leur nature prescriptive, comme Mme Tanasescu l'a mentionné; pour chaque ensemble de programmes, il y a un ensemble de règlements. Voilà la raison pour laquelle c'est compliqué — un point c'est tout.

M. Snow a exposé une stratégie que je ne suis pas loin d'approuver. Si j'ai bien compris ses propos, la stratégie amènerait le gouvernement fédéral à jouer un rôle très important sur le plan du financement, renforcerait l'engagement à l'égard des plus pauvres et inviterait le gouvernement fédéral à laisser les provinces et les municipalités s'en charger.

Nous avons actuellement un programme qui reflète ces principes, soit l'ancien programme de l'IPAC, l'Initiative de partenariats en action communautaire, et l'actuelle Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance.

A-t-on besoin d'une stratégie ou non? Je crois tout simplement que M. Snow a exposé une version. Il y en a d'autres. Il a laissé entendre que nous devions éliminer la nature prescriptive et détaillée des programmes. Je suis d'accord avec lui. Nous avons la possibilité d'arriver à un consensus dans la salle aujourd'hui.

Encore une fois, l'Initiative des partenariats de lutte contre l'itinérance est financée par le gouvernement fédéral, chaque collectivité établit les priorités, et les provinces sont là pour prêter main-forte au besoin. En 30 ans d'expérience dans ce domaine, je n'ai jamais vu le gouvernement fédéral élaborer un meilleur programme. Ainsi, je recommande vivement au comité qu'il examine en profondeur le modèle de l'IPLI et qu'il songe à s'en inspirer.

L'un des aspects clés que nous n'avons pas mentionnés, je crois, tient à la question de l'innovation. Les programmes prescriptifs ne permettent pas aux gens sur le terrain d'innover. Actuellement, l'innovation se manifeste au moment de produire

requirements. An enabling federal program — HPI is the best example at the present time — allows people at the provincial or municipal level to innovate and push the envelope.

That is what the federal government should want to see with scarce taxpayers' dollars. Therefore, set up basic ground rules, the foundation — as Ms. Regehr mentioned — broad principles, broad objectives, ensure it is fully funded — I agree with Ms. Regehr, that is where the capacity is — and allow the provinces working with local communities to detail community plans or priorities so that they are not a cookie-cutter approach, as the chair called it. This would provide the elements of a workable and successful program that allows people at every level to innovate.

I share Senator Segal's concern about the sense of urgency. As someone in this room that delivers all of these programs on the ground on behalf of Toronto City Council, buildings are falling apart; people need assistance now. Therefore, I would strongly encourage the committee to impart a sense of urgency into its final report.

The Chair: I will interject at this point with a question about tax credits. Some people tout that we need to involve the private-for-profit sector in rental housing. Is there room for the private-for-profit sector? How would you entice them to participate if not by tax credits?

Mr. Brown: The challenge of the rental market has been the same for the last 30 years. In most parts of the country, the market rents obtained do not match what we might call the economic rents that are required to create the unit, whether it is new construction or renovation. Since the 1970s, the issue has been how to bridge the gap between economic and market rent. One way is through the tax system and another way is to have specific programs that try to do that.

I recall papers being written in the 1970s stating that the disparity between the economic and market rents is the fundamental problem of the rental market. There are different ways to bridge that gap. Many of the original programs were very much funded at the margin. They did not fully fund operating costs for the life of the project, or provide an up-front interest rate write-down or capital grant or through the MURB system where you could divert costs. All of those have to be looked at. I cannot pick a winner today, but that is the fundamental challenge.

Mr. Pomeroy: We have to rethink the rental market entirely. In terms of what we have had for the last 30 years or so of large-scale corporate developers building rental product that served the marketplace. In the late 1960s, every province in the country adopted condominium legislation and created a whole new animal. Prior to 1969, the multi-unit building was rental.

un rapport qui montre qu'on a satisfait à toutes les exigences. Un programme habilitant fédéral — l'IPLI en est le meilleur exemple, pour l'instant — permet aux échelons provinciaux ou municipaux d'innover et de sortir des sentiers battus.

C'est ce que le gouvernement fédéral devrait chercher à accomplir avec le peu de deniers publics dont il dispose. L'idéal serait qu'il établisse des règles de base générales, qu'il jette les fondements — comme l'a mentionné M. Regehr —, qu'il détermine les principes et les objectifs généraux et qu'il s'assure que tout soit financé — je suis de l'avis de M. Regehr, son rôle se trouve là — et qu'il permette aux provinces de travailler avec les collectivités locales pour élaborer des plans ou des priorités communautaires, afin d'éviter une approche universelle, comme l'a dit le président. Ces mesures donneraient lieu à un programme fonctionnel et efficace qui permet aux gens de tous les échelons d'innover.

Je partage la préoccupation du sénateur Segal au sujet de l'urgence de la situation. À la lumière de mon expérience d'exécution de ces programmes sur le terrain au nom du conseil municipal de Toronto, je constate que les immeubles tombent en ruines et que les gens ont besoin d'aide immédiatement. Par conséquent, j'encouragerais vivement le comité à intégrer cette notion d'urgence à son rapport final.

Le président : Je vous interromps pour poser une question au sujet des crédits d'impôt. Certains font valoir que nous devons faire participer le secteur privé à but lucratif au dossier des logements locatifs. Y a-t-il une place pour le secteur privé à but lucratif? Comment s'y prendrait-on pour l'inciter à participer si ce n'est au moyen de crédits d'impôt?

M. Brown : Le défi qui incombe au marché de la location est le même depuis 30 ans. Dans la plupart des régions du pays, le loyer du marché ne correspond pas à ce qu'on pourrait appeler le loyer économique nécessaire pour créer l'unité, que ce soit dans un nouvel immeuble ou un immeuble rénové. Depuis les années 1970, on essaie de trouver une façon de combler le fossé entre le loyer du marché et le loyer économique. Une solution réside dans le régime fiscal, et une autre consiste à élaborer des programmes à cette fin particulière.

Je me souviens qu'on a rédigé des articles, dans les années 1970, selon lesquels la disparité entre le loyer économique et le loyer du marché est le problème fondamental du marché de la location. Il y a différentes façons de combler ce fossé. À l'origine, bon nombre des programmes étaient financés en tenant compte de la marge. On ne finançait pas l'intégralité des frais d'exploitation pour toute la durée du projet, et on n'offrait ni un amortissement initial du taux d'intérêt ni une subvention d'investissement, et on ne recourait pas au système des IRLM, qui permet de détourner des coûts. Il faut étudier toutes ces possibilités. Je ne peux pas arrêter mon choix aujourd'hui, mais c'est le défi fondamental.

M. Pomeroy : Il faut repenser tout le marché de la location. Il faut penser à ce que font depuis quelque 30 ans les grands promoteurs immobiliers en matière de construction de logements locatifs qui répondent au besoin du marché. Vers la fin des années 1960, chaque province du pays a adopté des lois visant les condominiums et a créé une toute nouvelle machine. Avant 1969,

After 1968-69, depending on the province, the condo market began to set the parameters for economics of development. The rental sector has been unable to compete with the condo sector in terms of land and resources. We have to move beyond that. Most corporate developers have been building condo product because they can make a profit up front. Over the next few years, some of these condos will move to the rental market because developers cannot sell them all. That will simply be a short-term economic blip because of the current circumstances.

The decline in rental starts and the size of rental stock is nowhere near as dramatic as it should be, given the level of stock that we had. Small individual investors have become the primary providers of rental housing in this country. That is very much the way it is in the U.K. and in Australia, where their situations are similar to Canada's. They do not have corporate landlords and instead, individuals buy houses and rent them out. The way to stimulate the rental market is not to go back to the old days of corporate developers but, rather, to find a way to get small investors to invest in one or two units that will create the supply in a different type of system, which we need to rethink.

Ms. Tanasescu: I will try to explain my opinion of capitalism in two minutes or less. Your question to me was whether I viewed capitalism and poverty as milk and cookies. I see capitalism and inequality as milk and cookies. The fact that it is manifested as poverty in our society is historical and culturally specific. The reason has nothing to do with the way we run the economy. The basic division of capital and labour is fundamental to how the capitalist economy works. At the same time, government has a large role to play in the mediation between capital and labour. I see government's role as a way of humanizing capitalism. During the Industrial Age, governments became involved in housing because of the ravages caused by the lack of government intervention in the market.

Today across the world, we are seeing a replay of that 18th century experience. Forty per cent of the world's population lives in slums. In Canada, we are seeing a rise in the slum experience as well; and that is why we are sitting here today. Since the 1980s, our homeless shelters are reminiscent of the slum in Manila. Something happening globally is creating these conditions. Much of the evidence points to the way the market works and the fact that certain types of labour are paid less. It comes down to the basic facts. In certain urban populations, lower-paid workers have to compete with higher-paid workers for exorbitantly priced land. Inequality and lack of access to adequate housing are an international issue. That is where the role of the federal government is so important. We see

la construction d'immeubles à logements multiples visait la location. Après 1968-1969, dans certaines provinces, le marché de la copropriété a commencé à fixer les paramètres de l'aspect économique de l'aménagement. Le secteur locatif n'a pas su faire concurrence au secteur de la copropriété en ce qui concerne les terres et les ressources. Il faut rétablir la situation. La plupart des promoteurs immobiliers s'affairent à construire des condos, car c'est ainsi qu'ils peuvent faire un profit initial. Au cours des prochaines années, certains de ces condos finiront sur le marché de la location parce que les promoteurs immobiliers ne peuvent pas tous les vendre. Ce sera tout simplement un phénomène isolé causé par les circonstances actuelles.

Le déclin des mises en chantier de logements locatifs et la taille du parc de logements locatifs sont beaucoup moins importants qu'ils le devraient, compte tenu du parc de logements dont nous disposons. Les petits investisseurs particuliers sont devenus les principaux fournisseurs de logements locatifs. C'est un phénomène très semblable à ce qui se produit au Royaume-Uni et en Australie, où la situation est semblable à celles du Canada. Les propriétaires ne sont pas des sociétés; il s'agit plutôt de particuliers qui achètent des maisons et les louent. La solution pour stimuler le marché de la location consiste non pas à revenir en arrière, aux grands promoteurs immobiliers, mais plutôt à trouver une façon d'inciter les petits investisseurs à investir dans une ou deux unités qui créeront l'offre dans un type de système différent, qu'il faut repenser.

Mme Tanasescu : Je vais essayer d'expliquer mon opinion sur le capitalisme en deux minutes ou moins. Vous m'avez demandé si je considérais que le capitalisme et la pauvreté allaient ensemble comme du lait et des biscuits. Je perçois le capitalisme et l'inégalité comme du lait et des biscuits. Le fait que l'inégalité se traduise par la pauvreté dans notre société est propre à notre histoire et à notre culture. La raison n'a rien à voir avec la façon dont nous menons l'économie. La division fondamentale du capital et du travail est la clé du fonctionnement de l'économie capitaliste. En revanche, le gouvernement a un rôle important à jouer au chapitre de la médiation entre le capital et le travail. À mon avis, le rôle du gouvernement vise à humaniser le capitalisme. À l'ère industrielle, les gouvernements ont commencé à s'intéresser à la question du logement en raison des ravages qu'avait causée l'absence d'interventions gouvernementales sur le marché.

Aujourd'hui, aux quatre coins du monde, nous voyons cette expérience du XVIII^e siècle se répéter. Quarante pour cent de la population mondiale vivent dans des taudis ou des bidonvilles. Au Canada, nous percevons aussi une montée du phénomène des bidonvilles, et c'est pourquoi nous sommes assis ici aujourd'hui. Depuis les années 1980, nos refuges pour sans-abri ressemblent aux taudis de Manille. Un phénomène mondial est à l'origine de ces conditions. Beaucoup de données probantes montrent que ce phénomène est imputable à la manière dont fonctionne le marché et au fait que certains types de travaux sont moins bien rémunérés. Au bout du compte, la question tient aux données de base. Dans certaines populations urbaines, la main-d'œuvre qui touche une rémunération inférieure doit faire concurrence à la

international human rights movements because people recognize that across the globe they have this problem in common that must be addressed in their respective countries.

A major shift has occurred over the last 20 years, which your report outlines perfectly; namely, a retreat from housing and social investment in general. In the literature, it is referred to as a neo-Liberal shift in policy. That combined with global capitalism in its current manifestation has precluded some of the challenges that we face today. These challenges are beyond the power of one nation, one province or one city.

I will come back to your other question on the seven-day stay as our target for ending homelessness and ask: What can a city do in the face of these issues that are clearly beyond its own control? The city is the node of social, economic and capital flows in something that is globalized. The nation state has a role in mediating some of the impacts of those flows just as the provinces and the cities have a role in how they attract investments as well.

Cities can always mediate globalization at the local level. The 10-year plan allows cities to articulate their strategy for localizing and dealing with these impacts. Is the seven-day stay in the shelter enough? No, we do not want to see people on the streets or in poverty. What can we realistically do and promise to our fellow citizens that we are able to actually achieve? It is beyond getting people out of shelters. Our plan has prevention bits, such as reintegration into the community, treatment for mental illness and addictions, et cetera. It is always housing first, plus the other.

On your other question around poverty and whether we have a similar measure for knowing that we ended poverty, it comes down to these structural issues that are beyond our capacity to control. Certainly, we could do some things much better at the local level. Resources could be mobilized to end people's poverty today. We calculate how much income support people are eligible for versus how much they actually receive. If they were to receive everything they were entitled to receive, we would have no argument or reason to ask the provinces or the federal government for more funding. However, people are not receiving all that they are eligible for. Communities could coordinate that better and remove some of the barriers to basic rights, instead of trying to achieve more, such as guaranteed annual income, that would cost in the hundreds of billions of dollars. It is not realistic for a local community to do that. It

main-d'œuvre qui touche une rémunération supérieure pour acquérir un terrain à un prix exorbitant. L'inégalité et la pénurie de logements adéquats sont un problème international. C'est là que le rôle du gouvernement fédéral est si important. On voit des mouvements internationaux de protection des droits de la personne prendre forme, car les gens s'aperçoivent que, aux quatre coins du monde, on est aux prises avec ce même problème qui doit être réglé dans chaque pays.

Un changement important est survenu au cours des 20 dernières années, et votre rapport le décrit parfaitement; à savoir, une diminution de l'investissement éthique et dans le domaine de l'habitation en général. Dans les études, on parle d'un virage néo-libéral des politiques. Combiné à l'état actuel du capitalisme mondial, cela a donné lieu à certains des problèmes auxquels nous faisons face aujourd'hui. Ces problèmes débordent de la sphère de compétence d'un seul pays, d'une seule province ou d'une seule ville.

Je reviens à votre autre question concernant le séjour d'une semaine comme critère attestant la fin de l'itinérance et je vous demande : que peut faire une ville face à ces problèmes qui échappent clairement à son pouvoir? La ville est le théâtre de fluctuations sociales et économiques ainsi que de mouvements de capitaux qui découlent de la mondialisation. Le pays a le rôle d'atténuer certaines des retombées de ces fluctuations, tout comme les provinces et les villes ont un rôle en ce qui concerne la manière d'attirer les investissements.

Les villes peuvent toujours atténuer les effets de la mondialisation à l'échelle locale. Le plan décennal permet aux villes de définir leur stratégie en vue de cerner ces retombées et de les atténuer. Le critère du séjour de une semaine dans un refuge suffit-il? Non, nous ne voulons voir personne dans la rue ou dans la pauvreté. Que serait-il réaliste de faire et de promettre à nos concitoyens et que nous serions réellement en mesure d'accomplir? C'est beaucoup plus que de placer les gens qui sont dans des refuges. Notre plan est assorti de mesures de prévention, comme la réinsertion sociale dans la collectivité, le traitement des maladies mentales et de la dépendance, entre autres. Nous plaçons toujours l'habitation à la tête des priorités, puis il y a les autres.

Quant à votre autre question au sujet de la pauvreté et de la possibilité que l'on possède une mesure qui nous permettra de connaître le moment où la pauvreté sera enrayerée, cela revient à ces questions structurelles qui échappent à notre pouvoir. Certes, nous pourrions faire les choses beaucoup mieux à l'échelon local. On pourrait mobiliser des ressources pour mettre fin à la pauvreté des gens immédiatement. Nous calculons le montant du soutien du revenu auquel la personne serait admissible et le comparons à ce que touche vraiment la personne. Si elle recevait tout ce à quoi elle avait droit, nous n'aurions plus d'arguments ou de raisons de demander aux provinces ou au gouvernement fédéral de consentir plus de financement. Toutefois, les gens ne touchent pas tout l'argent auquel ils ont droit. Les collectivités pourraient mieux coordonner cet aspect et retirer certains des obstacles aux droits fondamentaux plutôt que de tenter d'en faire plus, comme un revenu annuel

would be realistic for the federal government to review the barriers and determine its role in enabling communities to coordinate better so that they can do more.

Some federal programs segment the local community even further. Mr. Brown mentioned this earlier. The complexity is bewildering and the onus on agencies is very difficult to manage.

The Chair: We are still proceeding on the questions from Senator Segal and additional comments you may want to make while you have the floor; next is Mr. Rob Rainer.

Mr. Rainer: I made the comment that we would like to see a national or pan-Canadian strategy on poverty by 2011. I qualify that by adding “if not sooner.” We have on our staff a PhD chemist who has spent much of his adult life in poverty. He is an interesting and intelligent fellow, but for a number of reasons, he found himself in poverty. He is always using the phrase that he wants to see the eradication of poverty “by Tuesday.” We would like to see the eradication of poverty in as soon as possible a time frame. We would like to see our organization go out of business. We have no interest in perpetuating our own organization around this cause. Let us solve poverty, if we can, and move on to other pressing challenges in our country.

The reality is that if we are talking about a pan-Canadian strategy that the federal government would hopefully convene and lead, that will require discussion, deliberation and cooperation from the other levels of government and civil society organizations. In our view, it is also important to bring in grassroots people living in poverty.

A considerable amount of consultation and dialogue has taken place over the past couple of years through the work of this committee and other Senate committees. I know that the Subcommittee on Population Health, which Senator Keon chairs, has had many discussions that intersect with these issues. Then there is the House of Commons Standing Committee on Human Resources, Skills and Social Development and the Status of People with Disabilities, the HUMA committee. Those deliberations have brought in the types of voices we have talked about.

If there were a commitment today or tomorrow by the current federal government to develop a pan-Canadian strategy, realistically that will take a number of months — hopefully not a number of years but a number of months — to get the strategy in place and for people who are involved in that process to feel that they have a meaningful input into the creation of the strategy.

The Quebec experience with the Act to Combat Poverty and Social Exclusion was initiated by a grassroots coalition of over 5,000 individuals who contributed input over a two-year period to frame what they thought an act for Quebec should look like. That was eventually picked up by the provincial government, or the national government as they would call it, and they eventually put

garanti, qui coûterait des centaines de milliards de dollars. Il n'est pas réaliste que cette responsabilité incombe à la collectivité locale. Il serait réaliste que le gouvernement fédéral examine les obstacles et détermine quel est son rôle en vue d'aider les collectivités à assurer une meilleure coordination et à en faire plus.

Certains programmes fédéraux découpent la collectivité locale en morceaux plus petits encore. M. Brown l'a mentionné plus tôt. La complexité est déroutante, et le fardeau des organismes, très difficiles à gérer.

Le président : Nous répondons toujours aux questions du sénateur Segal et les témoins ajoutent les commentaires qu'ils veulent apporter lorsqu'ils ont la parole; le prochain est M. Rob Rainer.

M. Rainer : J'ai mentionné que nous aimerais voir une stratégie nationale ou pancanadienne sur la pauvreté d'ici 2011. Je vais ajouter « au plus tard ». Dans notre équipe, nous comptons un docteur en chimie qui a passé une grande partie de sa vie adulte dans la pauvreté. C'est un homme intéressant et intelligent, mais, pour plusieurs raisons, il s'est retrouvé dans la pauvreté. Il répète constamment qu'il veut voir la pauvreté enrayée « d'ici mardi ». Nous aimerais en finir avec la pauvreté dès que possible. Nous aimerais que notre organisme n'ait plus sa raison d'être. Nous n'avons aucun intérêt à voir notre organisme prendre de l'expansion à mesure que la cause empire. Enrayons la pauvreté, si nous le pouvons, et attaquons-nous aux autres problèmes urgents qui accablent notre pays.

La réalité, c'est que, si nous parlons d'une stratégie pancanadienne que le gouvernement — nous l'espérons — créerait et dirigerait, il faudra tenir des discussions et des délibérations et collaborer avec d'autres ordres de gouvernement et des organismes de la société civile. À notre avis, il importe aussi de solliciter des gens membres de la collectivité qui vivent dans la pauvreté.

Une quantité considérable de consultations et d'entretiens a eu lieu au cours des dernières années, grâce au travail du comité et d'autres comités sénatoriaux. Je sais que le Sous-comité sur la santé des populations, présidé par le sénateur Keon, a tenu un grand nombre de discussions se rattachant à ces questions. Il y a aussi le Comité permanent de la Chambre des communes responsable des ressources humaines, du développement des compétences, du développement social et de la condition des personnes handicapées, le comité HUMA. Ces délibérations ont permis d'intégrer les intervenants dont nous avons parlé.

Si le gouvernement fédéral actuel s'engageait aujourd'hui ou demain à élaborer une stratégie pancanadienne, il est réaliste de penser qu'il faudrait un certain nombre de mois — espérons que cela durera non pas un certain nombre d'années, mais un certain nombre de mois — pour mettre la stratégie au point et pour que les gens qui participent au processus aient l'impression d'avoir joué un véritable rôle dans la création de la stratégie.

L'expérience québécoise de la Loi visant à lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale est le fruit de l'initiative d'une coalition populaire de plus de 5 000 personnes qui ont apporté leur contribution, sur une période de deux ans, à la définition de ce à quoi devrait ressembler une loi pour le Québec. Ce projet a fini par être pris en charge par le gouvernement provincial, ou le

in a law that was not exactly the same as what the coalition was looking for. The Quebec groups now involved in our campaign, Dignity for All: the campaign for a poverty-free Canada, have advised us to take the necessary time to think through what a federal plan would look like. Do that justice, so that the plan is thoughtful. It needs to be integrated, as I mentioned before, with provincial and hopefully territorial plans. Much thought, deliberation and care need to go into constructing a strategy, but that need not stop action from happening right away. The federal government could act today.

I know the government is acting in some respects, but it can be doing more, if you will, to gather the low-hanging fruit. This was the approach taken in Newfoundland and Labrador. They implemented a good process for public consultation to come up with a provincial plan to combat poverty. Within that plan, and even before the plan was created, the government recognized that there were things they could do virtually immediately, in some cases not costing any money but just making changes in rules and regulations and overcoming barriers and so forth.

A great deal can be done right away. We need not wait until a plan is in place before action goes forward. I would hope that would be the recommendation of this committee and the philosophy of the government.

Groups working on this issue at the federal level were frustrated by the lack of interest by the current government with respect to this issue. As an example, when we held a debate event in the federal election last October in Ottawa, we wanted to have a debate amongst the parties about poverty and inequality in Canada, and unfortunately we did not have the governing party at the table. We had the other four parties. That sent a signal that perhaps the governing party is not interested in talking about these issues.

The perception is, real or otherwise, that it may take a change in government before we see real, serious commitment to a federal plan. We are non-partisan. We would be delighted if the federal government would commit tomorrow to a federal plan. Taking into account all the evidence that has been heard today, not much more needs to be said. The time is now for action, as our Dignity for All campaign mentions.

The current government brought in a 2-percentage-point cut in the GST, which was roundly criticized by economists and many others as being an unwise tax cut that had the result of taking \$12 billion out of the federal treasury. If the GST cuts were to be reversed even 1 per cent, then that would bring another \$6 billion back into the federal coffers. You could divide that between housing needs and child care and early childhood development, another area that is crying out for investment. That is a low-hanging fruit. The

gouvernement national, comme diraient les Québécois, et il a fini par promulguer une loi qui n'était pas tout à fait conforme aux idées de la coalition. Les groupes québécois qui participent maintenant à notre campagne, Dignity for All : the campaign for a poverty-free Canada, nous ont conseillés de prendre le temps nécessaire pour bien définir ce à quoi devrait ressembler un plan fédéral. Il faut suivre ce conseil pour que le plan soit réfléchi. Il doit être intégré, comme je l'ai déjà mentionné, aux plans provinciaux et — espérons-le — territoriaux. L'élaboration d'une stratégie exigera une grande réflexion, de nombreuses délibérations et un profond engagement, mais cela ne devrait pas nous empêcher de prendre des mesures dès maintenant. Le gouvernement fédéral pourrait agir aujourd'hui.

Je sais que le gouvernement fait certaines choses, mais il peut en faire plus, si vous permettez, pour s'attaquer aux problèmes les plus faciles à régler. C'est l'approche qu'a adoptée Terre-Neuve-et-Labrador. La province a mis en œuvre un bon processus de la consultation publique pour concevoir un plan provincial de lutte contre la pauvreté. Dans le cadre de ce plan, et même avant la création du plan, le gouvernement a reconnu qu'il pouvait faire certaines choses presque immédiatement, dans certains cas sans dépenser d'argent, en modifiant tout simplement les règles et en surmontant des obstacles, par exemple.

On peut en faire beaucoup immédiatement. Il n'est pas nécessaire d'attendre qu'un plan soit mis en œuvre avant de passer à l'action. J'espère que ce sera la recommandation du comité et la philosophie du gouvernement.

Les groupes qui travaillent sur cette question à l'échelon fédéral étaient frustrés du manque d'intérêt que le gouvernement actuel porte à cette question. Par exemple, lorsque nous avons tenu un débat dans le cadre des dernières élections fédérales, en octobre, à Ottawa, nous voulions un débat entre les partis au sujet de la pauvreté et de l'inégalité au Canada, mais, malheureusement, le parti au pouvoir n'a pas participé. Les quatre autres partis étaient présents. Cela donne à penser que le parti au pouvoir n'est peut-être pas intéressé par ces questions.

On a tendance à penser — peut-être à tort — qu'il devra éventuellement y avoir un changement de gouvernement avant que nous voyions un engagement réel et sérieux envers un plan fédéral. Nous n'avons pas d'allégeances politiques. Nous serions ravis de voir le gouvernement fédéral s'engager demain à élaborer un plan fédéral. Compte tenu de tous les témoignages que nous avons entendus aujourd'hui, il n'y a pas grand-chose à rajouter. Le temps est venu de passer à l'action, comme le rappelle notre campagne Dignity for all.

Le gouvernement actuel a réduit de deux points de pourcentage la TPS, mesure qui a été fortement critiquée par les économistes et bien d'autres intervenants, qui jugeaient que cette réduction fiscale n'était pas judicieuse, car elle a eu pour conséquence de retirer 12 milliards de dollars du Trésor fédéral. Si on haussait la TPS de seulement 1 p. 100, 6 milliards de dollars supplémentaires retourneraient dans les coffres fédéraux. On pourrait diviser cette somme entre les besoins en matière de logement, les garderies et le

federal government could admit their mistake, reverse the GST cut and immediately put those funds into those two areas, but I do not think it will happen.

Senator Segal: As poor people are the people who are the beneficiaries of that cut more than anyone else, I would disagree with that particular statement.

The Chair: Governments of any stripe do not readily admit mistakes.

Ms. Eberle: First, our market is flawed. Is it an income problem or a housing problem? To a large extent, the private housing market is working for most Canadians. Eighty-five per cent to 90 per cent of Canadian households are housed adequately in the market. I think economists would agree that there is evidence of some sort of market failure within the system. One of reasons for that might be the trends we see in terms of globalization, flows of capital coming into the country and distorting local markets. The question of whether it is an income or a housing problem and whether it is an income or housing solution, that is a chicken-or-egg situation. Pick your solution. The argument in favour of housing is that it is an investment and a capital good.

I want to touch briefly on the human rights question. I did some work on this a few years ago, although I am by no means an expert. We looked at it in the context of homeless policy internationally, and our question was put in a report that was never published: Is a rights-based legislation a necessary precondition to successful homeless policy? Our quick review of several countries internationally was that it is nice but not necessary. It is possible for governments to implement policies and programs that address, on a practical basis, those same issues.

I will now move on to what might be a possibility in terms of a national or Canadian housing policy framework. I would agree with Mr. Pomeroy, Mr. Snow and Mr. Brown that the Supporting Communities Partnership Initiative model is working on the ground; it can give kudos to the government and perhaps propose an expansion that would include housing programs, for example. It has a framework. We might need more of the enabling tools in terms of housing policy.

Mr. Pomeroy is right; the code for federal involvement is funding and resources. Housing is an expensive good. We all know that in our personal lives.

One of the things that SCPI or the Homelessness Partnering Strategy has done is to bring players to the table that were not involved before. If you look at some of the homelessness tables around the country, foundations and private-sector people are involved. Local governments are definitely on board. They are

développement de la petite enfance, autre secteur où le besoin d'investissements est criant. C'est un problème qu'on pourrait régler facilement. Le gouvernement fédéral pourrait reconnaître sa faute, annuler la réduction de la TPS et injecter les fonds dans ces deux secteurs immédiatement, mais je ne crois pas que cela se produira.

Le sénateur Segal : Puisque ce sont les pauvres qui sont les principaux bénéficiaires de cette réduction, je n'approuve pas cette déclaration particulière.

Le président : Quelle que soit son allégeance, un gouvernement ne reconnaît pas facilement ses erreurs.

Mme Eberle : Premièrement, notre marché est déficient. Est-ce un problème de revenu ou un problème de logement? Dans une large mesure, le marché du logement privé fonctionne pour la plupart des Canadiens. De 85 à 90 p. 100 des ménages canadiens sont bien installés dans un logement du marché. Je crois que les économistes seraient d'accord pour dire que les données probantes donnent à penser qu'il y a une forme de déficience du marché au sein du système. L'une des raisons pourrait tenir aux tendances se rattachant à la mondialisation, aux afflux de capitaux injectés dans le pays, qui faussent les marchés locaux. La question de savoir si le problème tient au revenu ou au logement et si la solution doit se rattacher au revenu ou au logement s'apparente au mystère de la poule ou de l'œuf. Choisissez votre solution. L'argument en faveur du logement, c'est qu'il s'agit d'un investissement et d'un bien durable.

J'aimerais aborder brièvement la question des droits de la personne. J'ai fait un peu de travail à ce chapitre il y a quelques années, mais je ne suis d'aucune façon une experte. Nous avons examiné la question dans le contexte des politiques sur l'itinérance à l'échelle internationale, et, dans un rapport qui n'a jamais été publié, nous avons posé la question suivante : une législation axée sur les droits est-elle une condition préalable au succès de toute politique en matière d'itinérance? À la lumière de notre bref examen de plusieurs pays, nous avons constaté qu'une telle mesure était avantageuse, mais pas nécessaire. Les gouvernements peuvent mettre en œuvre des politiques et des programmes axés de façon pratique sur ces enjeux.

Je vais maintenant traiter de ce qui serait possible en fait de cadre stratégique national ou canadien en matière de logement. Je suis d'accord avec M. Pomeroy, M. Snow et M. Brown pour dire que le modèle de l'Initiative de partenariats en action communautaire porte fruit sur le terrain; le gouvernement peut en tirer une certaine gloire et proposer peut-être d'en élargir le champ d'action, en incluant par exemple des programmes de logement. Il fournit le cadre voulu. Il faudra peut-être davantage d'outils d'habilitation en rapport avec la politique de logement.

M. Pomeroy a raison; par participation du gouvernement fédéral, il faut entendre financement et ressources. Se loger coûte cher. Nous le savons tous, personnellement.

Ce que l'IPAC ou la Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance a permis de faire, c'est d'amener à la table des organismes qui n'étaient pas présents auparavant. Si vous jetez un coup d'œil à certaines des tables de concertation sur l'itinérance qui existent au pays, vous constatez qu'il y a des fondations et des

struggling, I have to say, to bring this into their current bailiwick in terms of their capacity to actually deal with housing issues. For example, I am now working on a project for the city of Dawson Creek, a little town in Northeastern British Columbia that wants to develop an affordable housing strategy. Some capacity issues exist that I think a national strategy could address.

Mr. Seymour: Thank you for the question. I want to approach it by addressing the earlier comment by Ms. Eberle about the market. She says that the markets are working 85 per cent to 90 per cent of the time. Well, the Aboriginal community is in that 3 per cent that is beyond that. As a consequence, it is falling out.

We have tried to pinpoint it to make it clearer. The best way we can describe it is to say that systemic racism exists in these situations, whether it is on the market side or on the social programming side, or both. It is evidenced in the facts. The co-op program was started pre the Urban Native Housing Program. The take-up by the Aboriginal community in relation to the populations of the Aboriginal community was significantly lower in the co-op movement. No one can understand that. We have theorized that it has to do with the cultural and social backgrounds and differences therein.

I come to housing from various moments of inspiration. One such inspiration was when I attend the corner's inquest of a homeless man named Alan in Vancouver. He was found drunk at the corner of Hastings and Main. It was obvious that he had passed out on the street. The ambulance was called to bring him to the hospital. Anyone in that state should have gone to the hospital. For whatever reason, the testimony by the ambulance driver was that this man did not want to go to the hospital. We all wondered why. He preferred to go with the police to detox, where he was regularly watched. They had testimony that he was checked every 15 minutes from 6 p.m. to 11 p.m. The institution watched him die for six hours. It was unbelievable to witness that we would have an institution that would check someone and watch to see when he would die. The last person could not be found. He died somewhere around 11:40 p.m. They could not find who was supposed to check to see whether he was still alive at 11:30 p.m. He was homeless, too. He was homeless, like most of us — as I was at the time. We could not get into an apartment rental because we were Indian. Is it because there is racism coming from the community, or is it that once we are in the community or in a rental unit, there are social issues that stem from that?

We are a delivery agency that grew out of the government's reaction to market racism. We developed the Urban Native Housing Program. I want to commend it to you. It has been extremely successful. It creates a social network and a social infrastructure that is delivering and sustaining itself even to this day.

gens du secteur privé. Les administrations locales s'y trouvent certainement. Je dois dire qu'elles luttent pour intégrer la question à leur mandat, dans l'idée d'avoir la capacité d'affronter vraiment les problèmes liés au logement. Par exemple, je travaille actuellement à un projet de la ville de Dawson Creek, petite municipalité du nord-est de la Colombie-Britannique qui souhaite se donner une stratégie d'accès au logement à des prix abordables. Or, une stratégie nationale permettrait de régler certains des problèmes qui existent en matière de capacité, selon moi.

Mr. Seymour : Merci de poser la question. Je voudrais aborder cette question-là en évoquant d'abord les observations déjà formulées par Mme Eberle à propos du marché. Elle affirme que les marchés fonctionnent de 85 à 90 p. 100 du temps. Eh bien, la communauté autochtone se trouve dans les trois p. 100 qui sont à part de cela. Par conséquent, elle tombe entre les mailles du filet.

Nous avons essayé de bien cerner le problème, pour que ce soit clair. La meilleure façon de le décrire, c'est de dire qu'il existe un racisme systémique qui prévaut dans ces situations-là, qu'il s'agisse du marché ou des programmes sociaux, sinon des deux. Les faits le confirment. Le programme de coopératives est antérieur au Programme de logement pour les Autochtones en milieu urbain. Le mouvement des coopératives a suscité un taux de participation nettement inférieur au sein des communautés autochtones. Personne ne sait pourquoi. Nous posons en hypothèse que cela a trait au contexte culturel et social, aux différences sur ce plan.

Ce sont des moments d'inspiration connus ça et là qui m'amènent au domaine du logement. Je décrirai un moment où j'ai été ainsi inspiré. J'ai assisté à l'enquête du coroner sur la mort d'un itinérant du nom d'Alan, à Vancouver. Il a été découvert ivre à l'angle Hastings et Main. Il s'était évanoui là, dans la rue, cela était évident. On a appelé l'ambulance pour qu'il soit transporté à l'hôpital. Quiconque se trouve dans cet état-là devrait être transporté à l'hôpital. Pour une raison quelconque, d'après le témoignage du conducteur de l'ambulance, l'homme ne voulait pas aller à l'hôpital. Et nous nous sommes tous demandés pourquoi. Il préférait aller dégriser au service de police, là où il était surveillé. Selon les témoignages, on a vérifié son état toutes les 15 minutes entre 18 h et 23 h. On l'a regardé mourir pendant six heures. Il est incroyable de constater qu'un établissement pouvait surveiller quelqu'un et l'observer tandis qu'il est en train de mourir. La dernière personne n'a pu être trouvée. Il est mort autour de 23 h 40. La personne qui devait vérifier son état, pour voir s'il était encore en vie, à 11 h 30, n'a pu être retracée. C'était un itinérant. Il était itinérant comme la plupart d'entre nous — comme je l'étais, à l'époque. Étant donné que nous étions des Indiens, nous ne pouvions louer un appartement. Est-ce à cause du racisme qui existe au sein de la collectivité ou est-ce le fait que, une fois que nous nous trouvions dans la collectivité ou que nous louons un logement, il y a des problèmes sociaux qui se présentent?

C'est une réaction du gouvernement au racisme du marché qui est à l'origine de notre organisme. Nous avons conçu le Programme de logement pour les Autochtones en milieu urbain. Je tiens à vous en souligner les mérites. C'est un programme qui a été extrêmement fructueux. Il a permis de créer un réseau social et une infrastructure sociale qui portent des fruits et qui se maintient à ce jour.

We discovered that there was an ability to recognize a shared need because of our shared background and that we could be culturally sensitive and responsive. From that, the whole National Aboriginal Housing Association evolved and became a champion for targeted funding, with specific Aboriginal delivery, to ensure that the social, educational, linguistic and cultural sensitivity were addressed at the same time as housing. Housing, first, yes, but being culturally sensitive to the needs of the people is important.

We must find a way to make the apology, which is coming to its first anniversary, not become a hollow apology but be the launching pad to doing something for all of that whole generation that is affected by it. I would suggest that someone go back and reread some of that discussion from the royal commission and why that must occur.

I want to support Mr. Brown's comment a few minutes ago. The one person at the table here who is adamant that there is a need for a national housing strategy is suggesting that the federal government come to the table with money. That is what we believe, too. We believe that the way to deliver that situation is to bring the parties together, particularly the provincial and federal governments, with national organizations such as CHRA, the National Aboriginal Housing Association, the co-op movement, et cetera; and to include the social ones such as the national Aboriginal friendship centre. We need to bring them all into the same room to understand how to work and to build upon this notion. It is not a matter of right; it is a matter of what Canada do we want to see? Do we want to see a Canada that has the type of poverty that comes from the international community that Ms. Tanasescu described to you?

With respect to the question about how you build one, the answer is that the feds can come with their solutions and delivery. I support that concept, provided that the Aboriginal community has the recognition that the only way to get out of it for the next foreseeable 10 or 20 years is to have an Aboriginal social investment in the delivery of housing, with collateral support for the social deprivation that has occurred as a result of federal government policy.

Ms. Regehr: The senator gave me two choices for an answer. What do we think about income security? Does it mean, A, that people get to live a little better while still in poverty, or, B, does it mean getting out of poverty? I want to add C and D and say "Yes," to all of the above. The A part is to live a little better in poverty. That answers the discussion that you were having about the urgency of some particular things.

Nous avons découvert qu'il y avait là un besoin commun, étant donné les origines communes que nous avions, et que nous pouvions être sensibles au contexte culturel. À partir de là, l'Association nationale du logement autochtone entière a évolué et est devenue le grand défenseur de la notion d'un financement ciblé, conçu précisément pour les Autochtones. Il s'agissait de s'assurer de tenir compte du contexte social, scolaire, linguistique et culturel, à part la question du logement. Le logement passe en premier, oui, mais il importe d'être sensible, culturellement, aux besoins des gens.

Nous devons trouver une façon pour que les excuses présentées — nous arrivons bientôt au premier anniversaire — représentent non pas une proposition creuse, mais le point de départ de quelque chose qui sera utile à toute la génération touchée. Je propose que quelqu'un revienne en arrière et relise une partie de la discussion qui a été tenue là-dessus dans le cadre de la Commission royale d'enquête pour voir pourquoi il faut que cela se fasse.

Je veux exprimer mon accord avec ce que M. Brown a dit il y a quelques minutes. La personne ici qui croit dur comme fer à la nécessité d'une stratégie nationale en matière de logement donne à entendre que le gouvernement fédéral devrait proposer un financement. Nous sommes du même avis. Pour nous, la façon de régler le problème, c'est de réunir les parties, et particulièrement les administrations fédérales et provinciales, les organismes nationaux comme l'ACHRU, l'Association nationale du logement autochtone, le mouvement des coopératives et ainsi de suite, et d'inclure les organismes sociaux comme l'Association nationale des centres d'amitié autochtones. Nous devons réunir tout le monde au même endroit pour essayer de comprendre quelle serait la meilleure façon de travailler. Ce serait là le point de départ. Ce n'est pas une question de droit; il s'agit plutôt de savoir quel est le Canada que nous souhaitons créer. Voulons-nous d'un Canada où il y a le genre de pauvreté que Mme Tanasescu nous a décrite, comme on en voit à l'étranger?

Quant au moyen à employer pour créer le Canada que nous voulons, je dirais qu'il appartient aux autorités fédérales de trouver leurs solutions et leurs moyens d'exécution. Je suis d'accord avec cette idée-là, dans la mesure où il est reconnu que la seule façon d'y arriver dans les 10 ou 20 prochaines années, dans la communauté autochtone, c'est de faire les investissements sociaux nécessaires pour aménager l'accès aux logements en prévoyant à côté les mesures de soutien nécessaires pour contrer la privation sociale née de la politique fédérale.

Mme Regehr : Le sénateur m'a présenté deux choix. Que faut-il penser de la sécurité du revenu? Est-ce que : A) les gens doivent vivre un peu mieux tout en demeurant pauvres? Sinon, B) les gens doivent-ils cesser d'être pauvres? Je voudrais ajouter C) et D) puis dire « Oui », toutes les réponses sont bonnes. L'élément A, c'est de vivre un peu mieux même si on demeure pauvre. Voilà pour la discussion que vous aviez à propos du degré d'urgence qui est associé à certaines mesures.

To quote another statistic from our postcard series, depending on which jurisdiction you live in, there are people on social assistance in this country, single individuals who are required to live on an income that is 24 per cent of the poverty line. That is insane. That is crazy.

I want to link that to an anecdote. One of my colleagues brought in a clip from a local newspaper. It was a story about "Rodney," who is a divorced dad living in poverty and having a tough time. The line that struck her from the article was the reflection of a comment. We are not sure whether Rodney might have said this or whether it was the reporter who said, "It might be okay for Rodney to be hungry, but it is really not okay for his children," who do not live with him any more, "to be hungry." We were wondering why it would be okay for those children's dad to be starving. Who does that help?

Already, many things are really wrong in the system. There are many points here, but the idea we often have is that single individuals are not entitled to aid. If you have family, then it is all right. If you have kids, then it is warm and fuzzy, and we can deal with it. However, single individuals are considered to be people who made the wrong choices, and they are "lazy bums." That is just not right.

The Working Income Tax Benefit, WITB, increases are one of the things that can address those things in an immediate way to bump some of it up a little bit.

Obviously, the ideal and the longer-term solution is about getting people out of poverty, so that is the B; obviously, yes. With respect to C, there needs to be an element of prevention. One of the populations with the highest risk of poverty in this country is lone parents. During a period of divorce, almost all lone parents go through this cataclysmic disruption in their lives where their incomes are all over the place. Many lone parents, after a period of several months, manage to get over that and build their own lives. However, too many, because they have no other resources, fall into the welfare system and then face the hurdles of climbing all the way back out again. If you can prevent the fall in the first place for many people, you would be doing wonders.

The D part of the answer is about stability. It is not just the amount, it is the stability of your income. At last week's conference in Calgary, an anecdote related to this question was given by someone who works with lone parents to help them get higher educations. You have lone parents who manage to get into university; they are trying to get ahead; they get student loans and child benefits; and they end their semester. The student loan funding only covers the school period, so then they have to reapply for welfare, which means going through another system of finding an income, changing child care arrangements, going to the bottom of the list again and not being able to find child care. That lack of stability and the constant disruption again sets

Je citerai une autre donnée tirée de notre série de bulletins statistiques. Selon l'endroit où vous vous trouvez, il y a des gens qui vivent de l'assistance sociale au pays, des gens seuls qui doivent s'en tirer avec un revenu qui représente 24 p. 100 de la somme qu'il faut pour en être au seuil de pauvreté. C'est débile. C'est de la folie.

Je voudrais relater une anecdote qui a trait à ce fait. Une de mes collègues a découpé un article dans un journal local. C'était l'histoire de « Rodney », père divorcé qui vivait pauvrement et éprouvait des difficultés. Ce qui a frappé ma collègue, c'est un commentaire qu'il y avait dans l'article. Nous ne savons pas très bien si c'est Rodney lui-même qui a dit cela ou si c'est le reporter, mais voici : « Il convient peut-être que Rodney ait faim, mais il ne convient vraiment pas que ses enfants aient faim. Disons que ses enfants ne vivaient plus avec lui. Nous nous demandions en quoi il convenait que le père des enfants crève de faim. En quoi est-ce utile? »

Déjà, le système comporte de nombreux défauts flagrants. Il y a toutes sortes de questions à soulever, mais nous en revenons souvent à l'idée que la personne seule n'a pas le droit à de l'aide. Si vous avez une famille, tout est bon. Si vous avez des enfants, c'est merveilleux et ça fait chaud au cœur, et nous pouvons faire quelque chose. Par contre, la personne seule, c'est celle qui n'a pas fait les bons choix. Ce ne sont que des paresseux. Voilà qui est injuste.

L'augmentation du montant de la Prestation fiscale pour le revenu de travail, la PFRT, figure parmi les mesures que l'on peut adopter pour améliorer quelque peu la situation dans l'immédiat.

Évidemment, la solution à long terme, l'idéal, c'est de déprendre les gens du piège de la pauvreté; voilà donc l'élément B; évidemment, oui. Quant au point C, il faut un élément de prévention. Les parents seuls figurent parmi les segments de la population où le risque de pauvreté est le plus grand. Au moment du divorce, presque tous les parents seuls vivent une période catastrophique où leurs revenus fluctuent énormément. Après plusieurs mois, ils sont nombreux à pouvoir en finir avec cette étape-là et se refaire une vie. Par contre, il y en a trop qui ne disposent d'aucune autre ressource, qui se voient contraints de vivre de l'assistance sociale, puis qui font face à toutes sortes d'obstacles lorsqu'ils essaient de se redresser. Si vous empêchez carrément que les gens chutent, vous faites quelque chose de merveilleux.

L'élément D porte sur la notion de stabilité. Il n'y a pas que le montant d'argent qui compte; il y a aussi la stabilité du revenu qui importe. À la conférence organisée à Calgary la semaine dernière, une personne qui travaille après des parents seuls pour les aider à parfaire leurs études supérieures a relaté une anecdote à ce sujet. Il y a des parents seuls qui parviennent à entrer à l'université; ils essaient d'avancer dans la vie; ils obtiennent un prêt pour étudiants et des prestations pour enfants; et voilà que le semestre est terminé. Le prêt ne couvre que la période d'études; il faut donc présenter à nouveau une demande d'assistance sociale, c'est-à-dire passer par un autre système pour trouver un revenu, s'organiser pour que les enfants puissent être gardés, tomber au bas de la liste

people backwards. The stability of income matters as well, so that one does not have to constantly reapply and go through different sets of rules all the time.

If I might be permitted, I have two other points. One is linked to the question about innovation.

A wonderful story was told by one of our members at the last council meeting. As someone who has worked a lot in Africa, he equated living in deep poverty with someone who is up to his or her neck in a swamp. In that situation, you do nothing. Your goal is to do almost nothing because any ripple is liable to drown you or attract the alligators. That is the situation in which most people on welfare are living. That inertia precludes innovation and efforts to get ahead because you are often knocked back down, sometimes further.

My last comment is about capitalism in the market or — as many of my feminist friends call it — the tension between capitalism and patriarchy. The reality that we ignore and cannot seem to get a handle on consistently in policy terms in Canada is that the market is not the whole economy. More economic activity goes on at the household and non-profit level that is not part of the market economy, and that is the part that is most essential to human beings and to social development. We ignore that at our peril. That is a large part of why we are in the financial crisis we are in right now.

Senator Cordy: The problem is, when you are listening, you have a few notes and then your mind goes all over the place. Where will I start, and what will I say in two minutes or less?

Thank you all very much. This is an incredible discussion, and it will be helpful to us in writing our report. As you have seen from the discussions around the table and what we have heard, when you talk about poverty, it is hard to focus on one issue because so many things that are involved overlap.

Ms. Eberle commented that housing is the anchor. That is one of the things we have looked at. If you have an address, then at least you have some dignity. That is a good starting point. It is hard to separate it.

It concerns me that people are in the homeless or poverty cycle, and they do not get out. As Senator Segal mentioned earlier, Tom Gribbons from Saint John, New Brunswick said that we seem to give enough money to make people live better in poverty, but they are still in poverty. There is no springboard to getting people out of poverty, for a whole range of reasons. They have food and a place to live, but there are many other things required so that the cycle of poverty does not perpetuate itself.

encore une fois et ne pas arriver à trouver des services de garde. L'instabilité de la situation et les dérangements constants font que les gens régressent encore une fois. La stabilité du revenu importe aussi; il importe de ne pas devoir toujours présenter une nouvelle demande et se plier sans cesse à de nouvelles règles.

Si vous le permettez, j'ai deux autres points à soulever. Il y en a un qui a trait à la question de l'innovation.

À notre plus récente réunion du conseil, quelqu'un a raconté une histoire extraordinaire. Lui qui a beaucoup travaillé en Afrique, il a affirmé que vivre de façon extrêmement pauvre, c'est comme être pris dans un marécage avec de la boue jusqu'au cou. Si vous êtes pris dans une telle situation, vous ne faites rien. Votre but, c'est d'arriver à ne faire presque rien, étant donné que la moindre onde pourrait vous précipiter dans la noyade ou attirer les alligators. C'est la situation que vivent la plupart des assistés sociaux. Cette inertie-là empêche d'innover et de faire les efforts pour avancer : c'est que, souvent, on retombe, parfois encore plus bas.

Ma dernière observation porte sur le capitalisme et le marché ou — comme un grand nombre de mes amies féministes le disent —, la tension entre le capitalisme et le patriarcat. La réalité que nous évacuons et que nous n'arrivons pas vraiment à accepter avec constance, pour les besoins de l'analyse des politiques gouvernementales au Canada, c'est que le marché ne représente pas l'économie en entier. La majeure partie de l'activité économique se situe au niveau des ménages et du secteur sans but lucratif. Elle ne s'inscrit pas dans l'économie de marché, et c'est la partie de l'économie qui est la plus essentielle du point de vue des êtres humains et du développement social. Nous en faisons abstraction à nos risques et périls. Pour une grande part, cela explique pourquoi nous vivons la crise financière que nous vivons en ce moment même.

Le sénateur Cordy : L'ennui, c'est que, en écoutant, on prend quelques notes, mais l'esprit papillonne. Par où commencer et que puis-je dire en deux minutes ou moins?

Merci beaucoup à tous. C'était une discussion incroyable, qui nous aidera à rédiger notre rapport. Comme les discussions autour de la table l'ont fait voir, comme nous avons entendu, là où il est question de pauvreté, il est difficile de privilégier un seul et unique élément, étant donné qu'il y en a tant qui se chevauchent.

Mme Eberle a affirmé que le logement est le point d'ancrage. C'est une des questions que nous avons étudiées. Si vous avez une adresse, au moins, à ce moment-là, vous avez une certaine dignité. C'est un bon point de départ. Il est difficile de dissocier ces éléments-là.

Je me soucie de ce que les gens se trouvent piégés dans le cycle de l'itinérance ou de la pauvreté, qu'ils ne parviennent pas à s'en sortir. Comme le sénateur Segal l'a dit, Tom Gribbons, de Saint-John, au Nouveau-Brunswick, a affirmé qu'il semble que nous versions suffisamment d'argent pour que les gens vivent mieux même s'ils sont pauvres, mais pauvres, ils le demeurent. Il n'y a pas de tremplin qui servirait aux gens à sortir de la pauvreté, pour toutes sortes de raisons. Ils doivent se nourrir et se loger, mais il faut encore réunir de nombreuses autres conditions pour briser le cycle de la pauvreté.

I used to be an elementary schoolteacher in my other life. I could see those things happening. You had 5- and 6-year-old children, and you wanted their future to be so much brighter than their parents' future. That gets back to many aspects that you mentioned today, such as education, child care and a whole range of other issues.

Ms. Regehr and a number of you have mentioned that we have put a large sum of money into housing, particularly. I will stick to just the housing part of it. We have put in a great deal of money, and I am not sure that we are seeing great results from it. In 1989 the House of Commons unanimously passed a motion to achieve the goal of eliminating poverty among Canadian children by the year 2000. However, there is no such thing as "child poverty." Children live in families, so it is family poverty.

Everyone who voted for that motion had the best of intentions, but here we are 20 years later. We still have families and people living in poverty. We have spent a great deal of money, but we have not had the outcomes. We have had differences around the table as to whether there should or should not be a national strategy, but everyone agrees that there must be a national plan. I am not sure that we have outcomes to follow.

Mr. Pomeroy said earlier that Australia has outcomes that are measurable. We get into the whole provincial-federal jurisdiction thing here. The provinces do not want the strings attached. However, from the federal perspective, we want the strings attached because we want to ensure that the money does not go into general revenues, that it goes into the pot for which it was intended. Would it work if we had outcomes? I do not think we have outcomes. Would it work so that it is not just a scramble in the twelfth month of the fourth year, with someone scrambling around figuring out what we have done so that it is ongoing, open, transparent and measurable? Would that work so that the money we are spending is spent well and that people have springboards out of poverty?

My second question deals with the Aboriginal file because it is strictly federal. No one can say, "It is not my responsibility." It is strictly a federal issue. Mr. Seymour made a great comment. He talked about the different needs as well as how needs can change. He gave the story about building the home for the single mother, a four-bedroom house, and as time went on, she did not need the four-bedroom house. When these changes come to the individual, how do you ask them to leave that house unless you have something better for them? That whole issue is really important.

I had the opportunity a year ago to visit a seniors centre on a reserve in Manitoba. The staff there were incredible. They were so good. The day before, I had been to a seniors home in another

J'enseignais à l'école élémentaire, dans une autre vie. Je pouvais observer ces choses-là. Vous aviez devant vous des enfants de cinq ou six ans, et vous souhaitiez que leur avenir soit beaucoup plus rose que celui de leurs parents. Cela nous ramène à nombre de choses que vous avez évoquées aujourd'hui, par exemple l'éducation et la garde des enfants, et toute une série de questions.

Mme Regehr et plusieurs d'entre vous avez mentionné le fait que nous investissons beaucoup d'argent dans le domaine du logement, en particulier. Je vais m'en tenir à ce domaine-là. Nous y avons mis beaucoup d'argent, et les résultats obtenus ne me paraissent pas extraordinaires. En 1989, la Chambre des communes a adopté à l'unanimité une motion visant à éliminer la pauvreté chez les enfants du Canada au plus tard en l'an 2000. Toutefois, la « pauvreté chez les enfants » n'existe pas. Les enfants vivent dans une famille; la pauvreté des familles, voilà ce qui existe.

Tout le monde a voté en faveur de cette motion-là avec la meilleure des intentions, mais voilà où nous en sommes, 20 ans plus tard. Il y a encore des familles et des gens pauvres. Nous avons dépensé beaucoup d'argent, mais nous n'avons pas obtenu les résultats escomptés. Les gens autour de la table ne s'entendent pas pour dire qu'il faudrait une stratégie nationale, mais tous conviennent du fait qu'il faut un plan national. Je ne suis pas sûr qu'il y ait des résultats à obtenir.

M. Pomeroy a affirmé que l'Australie s'est donné des résultats mesurables. Il y a toute la question des compétences provinciales et fédérales qui entre en ligne de compte ici. Les provinces ne veulent pas que le financement soit assujetti à des conditions. Par contre, du point de vue fédéral, nous voulons établir des conditions, pour nous assurer que l'argent n'est pas compté dans les recettes générales de l'État, qu'il est bel et bien consacré au problème en question. Si les résultats à obtenir étaient les bons, est-ce que ce serait viable? À mon avis, nous n'avons pas ces résultats-là. Est-ce que ce serait viable, pour éviter qu'il y ait, le 12^e mois de la quatrième année, tout un branle-bas de combat pour essayer de voir ce que nos activités ont donné — pour une démarche ouverte, transparente et mesurable? Est-ce que ça fonctionnerait, pour que l'argent soit dépensé judicieusement et que les gens aient accès à des mesures qui leur permettent de briser le cycle de la pauvreté?

Ma question porte sur le dossier des Autochtones, qui est de compétence exclusivement fédérale. Personne ne peut dire : « Ce n'est pas ma responsabilité à moi. » C'est une question exclusivement fédérale. M. Seymour a dit quelque chose d'extraordinaire. Il a parlé des différents besoins qui se présentent et de la façon dont les besoins en question peuvent évoluer. Il a raconté l'histoire de la mère seule pour laquelle on a construit une maison, avec quatre chambres à coucher. Le temps ayant passé, elle n'avait plus besoin d'une maison avec quatre chambres à coucher. Lorsque la situation de la personne évolue ainsi, comment peut-on lui demander de quitter la maison, à moins de pouvoir proposer quelque chose de mieux? C'est une question qui est vraiment importante.

Il y a un an de cela, j'ai eu l'occasion de me rendre dans un foyer pour personnes âgées situé dans une réserve au Manitoba. Le personnel qui y travaillait était incroyable. Il était si efficace.

part of Manitoba that had its own cafeteria, its own chapel and every electronic gadget imaginable for the patients. They had bells across the room so that if an Alzheimer's patient tried to get out, a light went on or a whistle went off. The good thing about the seniors centre for Aboriginals was that it was one of the very few seniors centres on a reserve in Canada. That is a whole other issue. There were tiles missing on the floor. I saw a plan for a big seniors development on the wall that had been there for at least 15 years. Government after government announced and re-announced, but nothing had happened. When you talk about housing needs, I certainly have full understanding.

I am also interested in the urban housing needs for Aboriginals because we tend to look at housing needs on-reserve, but the same as every other segment of society in Canada, our young people are moving to the urban areas.

What is the availability of housing for Aboriginal people moving to the urban areas?

The Chair: Your first question about measurable goals and outcomes and such is a general question. Then you have more specific ones relevant to Aboriginal needs to which Mr. Seymour will respond.

With respect to the provincial and territorial governments, what coordination or relationship would you recommend to ensure that programs and policy are mutually reinforcing rather than conflicting? Regardless of whether we have national or "pan-Canadian," as Mr. Rainer would say, strategies, what about the relationship here? How do we ensure that these things are all worked on together and coordinated? That is one of the big problems that exists today.

Then, of course, there are the local communities where many of the solutions come from. It should be from the ground up. What relationship would you recommend amongst the local and provincial policy programs and initiatives? Do we need things such as the urban development agreements that we have in Vancouver and Winnipeg, where you have an agreement between the three orders of government and how they might work together?

As much of your questioning had to do with the Aboriginal question, I will start with Mr. Seymour.

Mr. Seymour: I thank you for that. I wanted to address that issue as well as touch on some of the other ones.

With respect to the notion of an Aboriginal targeted strategy, we must recognize that out of the Urban Native Housing Program, we got the development of what we refer to as social infrastructure. That must be supported because that social infrastructure can do the proper analysis, which is addresses the third question. When your third question refers to local

La veille, j'avais visité un foyer pour personnes âgées ailleurs au Manitoba, qui avait sa propre cafétéria, sa propre chapelle et tous les gadgets électroniques que l'on peut imaginer pour les patients. Si un patient atteint de la maladie d'Alzheimer essayait de s'en aller, il y avait de petites cloches qui sonnaient, une lumière qui s'allumait ou un dispositif qui sifflait. Ce qu'il y avait de bon du centre pour personnes âgées autochtone, c'était que c'était un des rares foyers pour personnes âgées qui soit situé dans une réserve au Canada. Voilà une autre question tout à fait. Il manquait certains carreaux sur le plancher. Sur le mur, il y avait un plan d'un grand projet immobilier pour personnes âgées, qui était là depuis au moins 15 ans. Les gouvernements successifs ont annoncé et réannoncé la mesure, mais rien ne s'est fait. Lorsque vous parlez de besoins en logement, je peux vous dire que je comprends tout à fait.

Je m'intéresse aussi aux besoins en matière de logement en milieu urbain chez les Autochtones. Nous avons tendance à nous attacher à la question du logement dans les réserves elles-mêmes, mais, comme c'est le cas pour tous les autres segments de la société au Canada, nos jeunes vont s'installer en milieu urbain.

Dans quelle mesure les Autochtones qui arrivent en milieu urbain ont-ils accès à des logements?

Le président : Votre première question sur les buts et les résultats mesurables est de portée générale. Vous avez posé par la suite d'autres questions particulières sur les besoins des Autochtones auxquelles M. Seymour répondra.

En parlant des administrations provinciales et territoriales, quelles sont les relations ou les mesures de concertation que vous recommanderiez pour garantir que les programmes et les politiques se renforcent mutuellement, plutôt que de s'opposer? Que nous ayons ou non des stratégies nationales ou « pancanadiennes », comme le dirait M. Rainer, qu'en est-il de la relation? Comment s'assurer que tout cela converge et fonctionne de manière concertée? C'est une des grandes difficultés qui existent aujourd'hui.

Puis, bien entendu, il y a les collectivités locales, d'où proviennent bon nombre des solutions au problème. Il faut que les solutions viennent de la base. Quelle relation recommandez-vous en ce qui concerne les initiatives et les programmes qui seraient rattachés aux politiques locales et provinciales? Nous faut-il des accords sur le développement urbain comme il y en a à Vancouver et à Winnipeg, où les trois ordres de gouvernement se sont entendus sur une forme de collaboration?

Dans la mesure où vos questions se rapportent au dossier des Autochtones, je vais demander à M. Seymour de répondre en premier lieu.

M. Seymour : Merci. Je voulais traiter de cette question-là et aborder quelques-unes des autres.

À propos d'une stratégie ciblée pour les Autochtones, nous devons reconnaître que, du Programme de logement pour les Autochtones en milieu urbain, nous avons tiré ce que nous qualifions d'infrastructure sociale. Qu'il faut appuyer, étant donné que l'infrastructure sociale permet de réaliser l'analyse qui s'impose, ce qui sert à répondre à la troisième question.

communities, we would like to think that you are including Aboriginal communities in those local communities, where you can address the issues of cultural sensitivity, cultural support to other organizations and other aspects such as you see in Calgary, and also to have the ability to analyze and deal with the social inertia or that “frozen” nature that Ms. Regehr mentioned.

We are undertaking a study to look at that success and have found that our measure of success does not come from the generation that gets housed; rather, it comes from the generation that is housed as children and grows up in those surroundings.

We have design features that we had to sort of sneak by Canada Mortgage and Housing Corporation, CMHC. For example, we have larger-than-normal laundry rooms so that we can put up a plastic barrier to cut off the laundry room and have in there classes, daycare and all of the informal training and social training that needs to be done. As a consequence, everything is there, from tutoring classes to prenatal discussions, so that women can have proper pregnancies and avoid fetal alcohol syndrome and all the social problems that come with living on the street and having to survive or go missing. Look at the percentage of missing women. That is a product of on-the-street stuff and what you need to do to survive on the streets, and sometimes you do not survive.

One cannot do that from a national perspective, but it can be done with a national strategy where resources and people are brought together. With respect to bringing people together, the Senate can put in its report that there be a mandatory meeting of the ministers of housing and perhaps adopt the Australian model of four or five years. The communities should be brought together in between the years, as well.

It also important to have the Aboriginal community recommend that the Government of Canada invest in that social framework. That would include investing in the National Aboriginal Housing Association so that we can bring the members together because we currently live on no funding. We have not been able to have the level of conferences that CHRA is enjoying being partly funded by the Government of Canada. We get nothing.

I am saying invest in the social structure as an instrument or mechanism to ensure that the policies and programs that are developed in the collective are proper and responsive to the needs of the Aboriginal community at the local level. Let the community at the local levels develop the strategies necessary to effect change and social development.

Quand la troisième question renvoie aux collectivités locales, nous aimons penser que cela inclut les communautés autochtones, d'où la possibilité de traiter de sensibilité au contexte culturel, de soutien culturel au profit d'autres organismes et d'autres aspects de la situation, comme on peut le voir à Calgary, et d'analyser et d'essayer d'enrayer l'inertie sociale ou la crainte d'agir évoquée par Mme Regehr.

Nous étudions le degré de succès des mesures adoptées à cet égard et constatons que le succès est l'affaire non pas de la génération qui obtient un logement, mais plutôt de celle qui, enfant, grandit dans le logement en question et grandit dans un tel milieu.

Il y a des paramètres de conception que nous avons réussi à faire passer plus ou moins sous le nez de la Société canadienne d'hypothèques et de logement, la SCHL. Par exemple, la pièce prévue pour la buanderie est plus grande qu'elle le serait normalement; cela nous permet d'installer une division en plastique pour faire, d'un côté, la salle de buanderie et, de l'autre, une salle de classe, une salle pour la garde des enfants ou une salle pour tout ce qui doit se faire en fait de formations officieuses et d'acquisitions d'aptitudes sociales. Tout se passe donc là, depuis les leçons particulières jusqu'aux discussions sur les soins prénatals, pour que les femmes puissent avoir une grossesse normale et éviter le syndrome d'alcoolisme fœtal et tous les problèmes sociaux qui sont associés au fait de vivre dans la rue et de devoir affronter l'alternative survivre ou disparaître. Regardez le pourcentage des femmes qui disparaissent. C'est un effet de la vie dans la rue et de ce qu'il faut faire pour survivre dans la rue. Parfois, on ne survit pas.

Ça ne peut se faire dans une perspective nationale, mais ça peut se faire au moyen d'une stratégie nationale qui permet de rassembler les ressources et les gens. Pour ce qui est de rassembler les gens, le Sénat peut indiquer dans son rapport que les ministres chargés du logement devraient obligatoirement se rencontrer et peut-être adopter le modèle australien, qui découpe l'action en tranches de quatre ou cinq ans. Les collectivités devraient se rencontrer entre ces périodes-là aussi.

Il importe aussi que la communauté autochtone recommande au gouvernement du Canada d'investir dans ce cadre social-là. Il s'agirait notamment d'investir dans l'Association nationale du logement autochtone, pour que nous puissions en réunir les membres. C'est que, à l'heure actuelle, nous ne disposons d'aucun financement. Nous n'avons pas réussi à organiser des conférences à la manière de l'ACHRU, qui y arrive en partie parce qu'elle est financée par le gouvernement du Canada. Nous n'obtenons aucun financement.

Je dis : investissez dans la structure sociale comme moyen d'agir pour vous assurer que les politiques et les programmes conçus collectivement sont adéquats et permettent bel et bien de répondre aux besoins de la communauté autochtone à l'échelle locale. Laissez aux acteurs locaux le soin de concevoir les stratégies nécessaires pour instaurer un changement et assurer le développement social.

Mr. Brown: On the Aboriginal side of things, I want to support what Mr. Seymour has been saying throughout the meeting.

We did our first survey of homeless folks in Toronto in 2006. Over 20 per cent of all homeless people in Toronto were Aboriginal. It is very much a national issue, urban, rural and First Nation. We support what Mr. Hill and Mr. Seymour have been saying in that regard.

In Toronto, based on that statistic, we said that we will take 20 per cent of all our HPI funds and target them to alleviating issues with respect to Aboriginal homelessness. We took the finding to influence where we targeted our scarce resources in Toronto. We worked closely with the Aboriginal community in Toronto to develop some very helpful initiatives.

In terms of Senator Cordy's comment that a great deal of money goes into housing but we are not seeing the benefits, we need to celebrate some of the successes of previous investments and current investments. I think, with respect, it might not be quite right to suggest that we have had all this investment and no outcome. Many successes have happened under the HPI program with respect to homelessness, best practices and promising practices. In Toronto, for example, 29 per cent of all rental housing in the city has been assisted one way or the other. All of these programs have built the City of Toronto.

It has been major city building. If you look at many of these beautiful non-profit and cooperative communities across the city, that is the result of federal and provincial investments. As part of this, we must celebrate those successes.

The key challenge is that the investments have just not been at the level or scale that we actually need. For example, following up from Mr. Rainer's point about what we could do quickly, the federal government could quickly double the investments into HPI. The program is there; it is running; it is successful. It is not much money compared to other investments being made at this point in time. It is the scale of investment and funding that I think is the challenge for us.

The other two questions about federal, provincial and municipal orders of government working together, from where CHRA sits, it is all about collaboration and partnerships. If I may read into the record — I will hand a copy to the clerk — CHRA's recently released policy position on homelessness, I can do this in one minute or less. It articulates quite well how the federal, provincial and local communities can work together.

The overall declaration is that Canada urgently needs a comprehensive national housing strategy that includes ending homelessness as a top priority. We have six principles that govern

M. Brown : En ce qui concerne les Autochtones, je tiens à dire que je suis d'accord avec ce que M. Seymour dit depuis le début de la réunion.

Nous avons réalisé notre premier sondage auprès des itinérants à Toronto en 2006. Plus de 20 p. 100 des itinérants à Toronto sont autochtones. Il s'agit véritablement d'une question nationale, une question urbaine, une question rurale et une question autochtone. Nous sommes d'accord avec les propos de M. Hill et de M. Seymour à cet égard.

À Toronto, en prenant cette statistique-là pour référence, nous avons dit que nous réservons 20 p. 100 des fonds provenant de la Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance aux mesures touchant les sans-abri autochtones. C'est une donnée qui nous a permis de cibler les ressources rares à notre disposition, à Toronto. Nous avons collaboré étroitement avec les Autochtones de Toronto en vue de mettre sur pied des initiatives très utiles.

Quant à l'observation du sénateur Cordy — qu'il y a beaucoup d'argent investi dans le logement sans qu'on en voie les retombées —, nous devons souligner certaines des réussites découlant des investissements antérieurs et des investissements actuels. Avec le respect que je vous dois, je dirais que, selon moi, il n'est pas tout à fait juste d'affirmer que nous avons investi tout cet argent-là sans en tirer de résultats. L'IPLI a débouché sur un grand nombre de réussites en ce qui concerne l'itinérance, les pratiques exemplaires et des pratiques prometteuses. À Toronto, par exemple, 29 p. 100 de l'ensemble des logements locatifs de la ville ont bénéficié d'une aide, d'une manière ou d'une autre. Tous ces programmes-là ont servi à bâtir la Ville de Toronto.

C'est un travail d'envergure qui a ainsi été accompli. Ce sont des investissements fédéraux et provinciaux qui ont donné bon nombre des beaux quartiers coopératifs et sans but lucratif qu'il y a dans toute la ville. Dans le contexte, nous devons souligner ces réussites-là.

La difficulté principale réside dans le fait que les investissements ne correspondent tout simplement pas à ce dont nous avons réellement besoin. Par exemple, pour parler de ce que nous pourrions faire rapidement, suivant l'observation de M. Rainer, le gouvernement fédéral pourrait doubler rapidement les investissements faits dans l'IPLI. Le programme existe; il est fonctionnel; et il porte fruit. Ce n'est pas beaucoup d'argent si on compare cela aux autres investissements qui sont faits en ce moment. C'est l'ampleur de l'investissement et du financement qui, à mon avis, nous pose problème.

Il y a deux autres questions à propos de la collaboration des ordres de gouvernement — le fédéral, le provincial et le municipal. Du point de vue de l'ACHRU, ce sont les partenariats et la collaboration qui priment. Si vous le permettez, je lirai pour le compte rendu — j'en remets un exemplaire à la greffière — la position de principe que l'ACHRU vient de publier sur l'itinérance; ça va prendre plus ou moins une minute. La façon dont les administrations fédérale, provinciales et locales peuvent travailler ensemble y est très bien expliquée.

Globalement, selon cette déclaration, le Canada a instamment besoin d'une vaste stratégie nationale du logement dont la priorité absolue serait de mettre fin à l'itinérance. Notre position repose

the policy position: national strategy, housing first, more housing now, essential supports and client-centred and shared responsibility.

In terms of how we all might work together, CHRA notes:

1. The Federal government shows leadership in ending homelessness as a national problem based on an ongoing and sustainable funding framework.
2. The Federal, Provincial and Territorial governments work collaboratively with local communities who will, in turn, work with key stakeholders to set priorities for the use of federal funds.
3. Provincial and Territorial governments show leadership in enabling local communities to end homelessness.
4. Municipal governments continue to work with community leaders to foster collaborative efforts among community-based organizations and government agencies, in order to develop comprehensive action plans that reflect local circumstances and capabilities.

As I mentioned, I will pass this on to the clerk. There is other content in here. It is very much about collaboration and partnerships. The one criticism I have heard from some provincial officials — not in Ontario — about the recently released stimulus funding is the fact that provinces were asked to cost-share and match the national initiative but had no input into the setting of priorities. That articulates the things that need to change. If you are asking provinces, municipalities and others to put in money, then presumably they will have a seat at the table to set priorities.

In terms of the local level, we use a slogan to govern the way we work at the municipal level in the City of Toronto, namely, "Home is where it starts." That is an absolute foundation.

I will leave you with one fact about the finances because if anyone asks me what my three priorities are this year, they are funding, funding and funding. The amount of time that folks such as myself and community agencies have to spend around the country managing these on-again, off-again programs, let us get that predictable, ongoing sustainable funding so that we can spend all that energy innovating better client service and better service delivery.

Right now in Toronto, the City of Toronto is the majority funder of affordable social housing and homeless services. The City of Toronto puts in 44 per cent of all the funds. The federal government comes next at 26 per cent and the provincial government at 23 per cent. That does not quite add up to 100 per cent because the 905 areas in Toronto are asked to contribute to our coffers as well.

sur six principes : une stratégie nationale, la priorité au logement, plus de logements maintenant, des appuis essentiels, l'accent mis sur le client et un partage des responsabilités.

Quant à la manière dont nous pourrions travailler ensemble, l'ACHRU recommande que :

1. Le gouvernement fédéral fasse preuve de leadership dans les stratégies pour mettre fin au problème de l'itinérance grâce à un cadre de financement continu et durable;
2. Les gouvernements fédéral, provinciaux et territoriaux travaillent de concert avec les collectivités locales qui, à leur tour, feront équipe avec les intervenants clés pour établir les priorités touchant l'utilisation des fonds fédéraux;
3. Les gouvernements provinciaux et territoriaux fassent preuve de leadership dans leurs efforts afin de permettre aux collectivités locales de mettre fin à l'itinérance;
4. Les gouvernements municipaux continuent d'épauler les dirigeants communautaires pour favoriser la collaboration entre les organisations communautaires et les organismes gouvernementaux, afin d'élaborer de vastes plans d'action qui tiennent compte de la situation et des capacités locales.

Comme je l'ai mentionné, je vais remettre cela à la greffière. Il y a encore de la matière là-dedans. Il est question tout à fait de collaboration et de partenariat. Il y a bien une critique dont certains responsables provinciaux m'ont fait part — mais pas en Ontario — au sujet des fonds de relance récemment annoncés, soit que les provinces ont été appelées à partager les coûts et à égaler la contribution fédérale, mais sans participer à l'établissement des priorités. Cela fait voir ce qu'il faut changer. Si vous demandez aux provinces, aux municipalités et à d'autres acteurs d'investir de l'argent, il est à présumer que les acteurs en question auront la possibilité de participer à l'établissement des priorités.

Localement, nous utilisons un slogan pour qualifier le travail que nous faisons à l'échelle municipale à la Ville de Toronto : « Home is where it starts ». Autrement dit, charité bien ordonnée commence chez soi. C'est absolument fondamental.

Pour finir, je soulignerai un fait à propos des finances dans cette histoire. Si quelqu'un me demande quels sont mes trois objectifs prioritaires pour l'année, je dirai que ce sont : le financement, le financement et le financement. Les gens comme moi-même, les gens des organismes communautaires, mettent un temps fou à faire le tour du pays pour s'occuper de programmes qui sont tantôt fonctionnels, tantôt en suspens... Établissons donc un financement durable et prévisible, de telle sorte que nous allons pouvoir utiliser cette énergie-là à concevoir un meilleur service à la clientèle et à mieux exécuter les services.

En ce moment, à Toronto, c'est la Ville de Toronto qui est le principal bailleur de fonds de services sociaux de logement abordable et de services aux itinérants. Sa contribution compte pour 44 p. 100 de l'ensemble, le gouvernement fédéral vient au deuxième rang, à 26 p. 100 et le gouvernement provincial, au troisième, à 23 p. 100. Cela ne donne pas tout à fait 100 p. 100, étant donné que les 905 secteurs qu'il y a à Toronto sont appelés aussi à verser une contribution financière.

Twenty years ago, it used to be the federal government that would put in 75 per cent and the province 25 per cent. It is quite clear that things need to rebalance toward the federal government returning to not a new role but just its previous role of being the majority funder of these types of initiatives.

Mr. Shapcott: Senator Cordy, you hit what is the heart of the issue here in terms of housing and homeless policy, poverty policy generally. You used the words “outcomes” and “open transparency” and so on. People generally want to know what the federal government is doing. What are the results? Is it making a positive difference? Is more needed? If so, how do we spend it? Over the years, some of the groups I have worked with, as a way of dramatically illustrating one aspect of this, have shown up at federal-provincial-territorial ministers’ meetings and built symbolic houses out of press releases issued by federal and provincial governments on all the work they are doing on housing and homelessness as a way of underlining that, while the communications people are very busy, perhaps the reality is not as clear.

I want to focus on three major federal funding streams that touch on housing and homelessness. It is important to hit on all three of those because it gives rise to some natural recommendations. The first is the affordable housing initiative which, in its current generation, was launched in 2001 with the signing of the federal-provincial affordable housing agreement between all the provinces and the federal government. There are separate, bilateral housing details with each. Initially, the federal government put in \$1 billion; and the provinces and other parties, municipalities and developers and so on, were expected to put in \$1 billion for a total of \$2 billion. In 2005, Parliament authorized an additional \$1.6 billion for affordable housing. However, when that was allocated a year later by the government, it shrunk a bit to \$1.4 billion in a series of affordable housing trust funds.

In September of last year, the federal government announced a five-year extension of these three programs: the Affordable Housing Initiative; the federal Residential Rehabilitation Assistance Program, which is a housing renovation program for low-income homeowners and for landlords with low-income tenants; and also the federal Homelessness Partnering Strategy. It was \$1.9 billion over five years.

Going back to the Affordable Housing Initiative starting in 2001, there are two appendices to every bilateral deal signed between the federal government and the provinces. The first is called the accountability framework. It requires that each of the provinces produce an annual audited financial statement and a performance report that details the number of units, if it was housing supplements or some other vehicle the provinces were

Il y a 20 ans de cela, le gouvernement fédéral contribuait à 75 p. 100 du total, et la province, 25 p. 100. Indéniablement, il faut rééquilibrer l'équation et donner au gouvernement fédéral non pas un rôle nouveau, mais plutôt le rôle qu'il jouait auparavant en tant que bailleur de fonds principal des initiatives de ce genre.

M. Shapcott : Sénateur Cordy, vous touchez à l'essentiel des politiques en matière de logement et d'itinérance, des politiques en matière de pauvreté, de façon générale. Vous avez parlé de résultats, d'ouverture et de transparence. De façon générale, les gens souhaitent savoir ce que fait le gouvernement fédéral. Quels sont les résultats obtenus? Est-ce une contribution positive? En faut-il davantage? Le cas échéant, comment utiliser les fonds? Au fil des ans, pour illustrer cela de manière évocatrice, les représentants de certains des groupes avec lesquels j'ai travaillé se sont présentés aux réunions de ministres fédéral, provincial et territorial, et ont bâti des maisons de papier à l'aide des communiqués de presse publiés par les autorités fédérales et provinciales à propos de tout ce qu'ils font en matière de logement et de lutte contre l'itinérance. C'était une façon de souligner que, même si les responsables des communications sont très occupés, la réalité est peut-être un peu plus fuyante.

Je veux m'attacher à trois des volets de financement fédéraux qui touchent directement la question du logement et celle de la lutte contre l'itinérance. Il importe d'aborder les trois dimensions en question, étant donné qu'il en découle ce que sont en quelque sorte des recommandations naturelles. Premièrement, il y a l'initiative en matière de logement abordable, dont l'incarnation actuelle remonte à 2001 avec la conclusion d'une entente fédérale-provinciale sur le logement abordable à laquelle toutes les provinces et le gouvernement fédéral ont adhéré. Des conditions particulières et distinctes s'appliquent à l'entente conclue avec chacune des provinces. À l'origine, le gouvernement fédéral a investi 1 milliard de dollars; les provinces et les autres parties, soit les municipalités, les promoteurs immobiliers et ainsi de suite, devaient investir aussi 1 milliard de dollars. Le total s'élèverait donc à 2 milliards de dollars. En 2005, le Parlement a débloqué 1,6 milliard de dollars additionnels pour le logement abordable. Cependant, au moment d'allouer la somme un an plus tard, le gouvernement l'a réduite quelque peu. Ainsi, ce sont, 4 milliards de dollars qui ont été investis dans une série de fiducies de logement.

En septembre, le gouvernement fédéral a annoncé la prolongation de trois programmes pour cinq ans : l'Initiative en matière de logement abordable; le programme fédéral d'aide à la remise en état des logements, qui s'adresse aux propriétaires de maisons à faible revenu et aux propriétaires d'immeubles locatifs dont les locataires touchent de faibles revenus; et la stratégie fédérale des partenariats de lutte contre l'itinérance. C'est une somme de 1,9 milliard de dollars qui doit être versée sur cinq ans.

Pour revenir à l'Initiative en matière de logement abordable en 2001, chacune des ententes bilatérales conclues entre le gouvernement fédéral et une province comportent deux annexes. La première s'intitule cadre de responsabilisation. Elle exige de la province qu'elle produise tous les ans des états financiers vérifiés et un rapport sur le rendement qui précise le nombre d'unités d'habitation ayant fait l'objet des investissements, en signalant s'il

using to deliver the affordable housing dollars; average ownership costs, in the case of the affordable homeownership program; average rent costs, et cetera. It is a requirement that there be annual detailed reports.

Second is a communications protocol that says that everything under these programs is supposed to be public, open and transparent. I have a very keen relationship with the people at the Canada Mortgage and Housing Corporation. I make monthly requests; and since 2001, exactly zero, none, of the annual performance reports or audited financial statements from any of the provinces or the federal government have ever been released out of that program. Openness and transparency are important. We need to know how the money currently in there is being used.

However, under the Ontario Freedom of Information and Protection of Privacy Act, we have, in the last couple of days, received information from the federal-Ontario portion of it. We just started to do the analysis of it, so I would be happy to share our analysis at a later date. We have found that the 1,000 units under the rental portion of the Affordable Housing Program that were developed in Ontario in the 2007-08 fiscal year at a cost of roughly \$100 million, of which the federal government was in for \$26.5 million, were on average about \$100 below private-market rents.

In answer to the question about the outcomes, this is not very affordable housing. It managed to get a little lower than the private market, but not much lower. Is it good enough? No. We have to look at whether this program is really delivering affordable housing. Those questions are important questions.

I want to do a quick checklist, and I would be happy to fill in the details later of where the federal government has a specific role in this.

I want to go back to Statistics Canada. With the greatest respect to Ms. Eberle, I want to raise the yellow flag about the statement that 85 to 90 per cent of Canadians are well-housed. That may be true, but we simply do not know. The reason we do not know this is because we do not collect decent statistics.

The census of 2006 reports that 24.9 per cent of Canadian households are paying 30 per cent or more of their income on shelter, which is one of the standard measures of affordability. Statistics Canada has, in the last few months, acknowledged that 1.4 million people — by their estimate — have been left out of the census. Other people who are more statistically minded than me, including officials at the City of Toronto and elsewhere, think that the number of people left out of the census is much higher. Typically, they tend to be lower-income and homeless people. That figure of 24.9 per cent, or 1 in 4 Canadian households, could well be higher.

s'agit de suppléments ou d'autres mesures; le coût de propriété moyen dans le cas d'un programme d'accès à la propriété; le loyer moyen et ainsi de suite. Les responsables doivent produire tous les ans des rapports détaillés.

Deuxièmement, il y a un protocole de communications selon lequel tout ce qui relève des programmes en question est censé être ouvert et transparent. J'entretiens une très vive relation avec les gens de la Société canadienne d'hypothèques et de logement. Je présente des demandes mensuelles; depuis 2001, pas un seul, je dis bien : pas un seul des rapports annuels sur le rendement ou des états financiers vérifiés annuels des provinces et du gouvernement fédéral n'a été publié. L'ouverture et la transparence sont importantes. Nous devons être en mesure de savoir comment l'argent est actuellement employé.

Par contre, grâce la Loi sur l'accès à l'information et à la protection de la vie privée de l'Ontario, au cours des quelques derniers jours, nous avons reçu des renseignements sur la partie Canada-Ontario. Nous venons d'en entamer l'analyse; je serai heureux de faire part des résultats de cette analyse à une date ultérieure. Nous avons constaté que les 1 000 unités d'habitation locatives visées par le programme d'accès au logement en question en Ontario en 2007-2008 ont été créées à un coût de quelque 100 millions de dollars, dont le gouvernement fédéral a investi 26,5 millions de dollars; cela donne un loyer qui se situe en moyenne à 100 \$ en deçà des loyers du secteur privé.

Pour répondre à la question posée à propos des résultats, disons que ce ne sont pas des logements très abordables. C'est un peu plus bas que le marché dans le secteur privé, mais pas beaucoup plus bas. Est-ce suffisant? Non. Nous devons nous demander si ce programme permet d'en arriver vraiment à des logements abordables. Ce sont là d'importantes questions.

Je veux énumérer rapidement un certain nombre de points, puis je serai heureux de préciser plus tard quel serait le rôle particulier du gouvernement fédéral en rapport avec cela.

Je veux revenir à Statistique Canada. Avec tout le respect que je dois à Mme Eberle, je mettrai en doute l'énoncé selon lequel 85 à 90 p. 100 des Canadiens sont bien logés. Peut-être est-ce vrai, mais nous ne le savons tout simplement pas. Si nous ne le savons pas, c'est que nous n'établissons pas de statistiques dignes de ce nom en la matière.

Selon le recensement de 2006, 24,9 p. 100 des ménages canadiens utilisent au moins 30 p. 100 de leur revenu pour se loger, une des mesures types de l'abordabilité. Au cours des derniers mois, Statistique Canada a reconnu que 1,4 million de personnes — c'est l'estimation de l'organisme lui-même — n'ont pas figuré dans le recensement. Des gens plus portés sur la statistique que moi, dont des responsables de la Ville de Toronto et d'ailleurs, sont d'avis que ce nombre est beaucoup plus élevé, en fait. Le plus souvent, il s'agit de gens à faible revenu et d'itinérants. La proportion donnée — 24,9 p. 100, ou un ménage canadien sur quatre — pourrait bien être nettement plus élevée.

Many jurisdictions do a much better job, so I do not want to belabour the point of Statistics Canada, but Statistics Canada needs to be given both the mandate and the resources to do a better job.

I want to get to Canada Mortgage and Housing Corporation, which is our national housing agency and has a long and proud history. In late 1998, the federal government introduced amendments to the National Housing Act, which significantly reoriented the role of the Canada Mortgage and Housing Corporation away from its traditional role as an agency that focused on the housing needs of low-, moderate- and middle-income Canadians to being a commercial entity. It focuses on mortgage insurance, which is a lucrative practice for it.

In the submission we delivered on Tuesday to the House of Commons HUMA Committee — a copy of which I filed with the clerk — on page 7, we have notes from the latest five-year report of Canada Mortgage and Housing Corporation. It reports that the number of households it will be assisting over the next five years will drop from about 625,000 households to 580,000 households. It reports that, at the same time, its overall spending on the Affordable Housing Initiative, which is the federal government's main program, will drop to \$1 million for all of Canada by 2013. On an individual basis \$1 million is sizeable amount of money, but for the federal government, \$1 million, practically speaking, means the program is gone.

However, that same year, Canada Mortgage and Housing Corporation is reporting that its net income — that is after you take away its expenses — the money it will be putting into the bank, will be close to \$2 billion. CMHC is running a significant surplus, and we think that needs to be reinvested.

I want to move to the Human Resources and Skills Development Canada, HRSDC, and National Secretariat on Homelessness, set up in 1999 by the federal government. I know Senator Eggleton was at the cabinet table with his colleague, Claudette Bradshaw, from New Brunswick, who is a wonderful, warm, generous, larger-than-life person, and very dynamic. I would put her up against Phil Mangano from the United States any day of the week. The initial vision of that was to do exactly what the United States Interagency Council on Homelessness does. They identified that 19 federal agencies and departments had some piece of the homelessness pie. Minister Bradshaw's responsibility as federal coordinator was to bring it together and bring some coherence. Sadly, that has not happened. It is not Minister Bradshaw's fault. I think there were some structural issues and so on. However, the vision that there be a federal coordinating presence has never been realized in the same way that the United States Interagency Council on Homelessness provides a structure right in the White House that links together all the main U.S. departments.

Dans bon nombre d'administrations, le travail fait à cet égard est nettement meilleur; je ne veux pas m'éterniser sur le cas de Statistique Canada, mais l'organisme doit se voir confier à la fois le mandat voulu à cet égard et les ressources nécessaires pour faire un meilleur travail.

Je veux parler de la Société canadienne d'hypothèques et de logement, notre organisme national dans le domaine, qui compte une longue histoire dont on peut être fier. Fin 1998, le gouvernement fédéral présente des modifications de la Loi nationale sur l'habitation, qui transforment le rôle de la Société canadienne d'hypothèques et de logement. Délaissant le rôle traditionnel qui lui était dévolu en tant qu'organisme soucieux de loger les Canadiens à faible et à moyen revenu, elle est devenue une entité commerciale. Maintenant, elle s'attache d'abord et avant tout à l'assurance-hypothèque, pratique lucrative.

Dans le mémoire que nous avons remis mardi au Comité permanent des droits de la personne de la Chambre des communes — dont j'ai remis un exemplaire à la greffière —, à la page 7, nous présentons des notes sur le plus récent rapport quinquennal de la Société canadienne d'hypothèques et de logement. Dans ce rapport, la SCHL affirme que le nombre de ménages auquel elle prêtera assistance au cours des cinq prochaines années passera de 625 000 à 580 000 environ. En même temps, elle dit que ses dépenses globales au chapitre de l'initiative en matière de logement abordable, c'est-à-dire le programme principal du gouvernement fédéral, diminueront pour atteindre 1 million de dollars d'ici 2013, pour l'ensemble du Canada. Pour un particulier, 1 million de dollars représente une somme d'argent considérable, mais, pour le gouvernement fédéral, concrètement, cela veut dire que le programme n'existe plus.

Néanmoins, pour la même année, la Société canadienne d'hypothèques et de logement signale que ses recettes nettes — une fois les dépenses déduites —, l'argent qu'elle va mettre dans son compte de banque, approchera les 2 milliards de dollars. La SCHL affiche un important excédent, qui, selon nous, doit être réinvesti.

Je veux parler maintenant de Ressources humaines et Développement des compétences Canada, et en particulier du Secrétariat national pour les sans-abri que le gouvernement fédéral a mis sur pied en 1999. Je sais que le sénateur Eggleton était présent au cabinet à ce moment-là, aux côtés de sa collègue Claudette Bradshaw, du Nouveau-Brunswick, une femme merveilleuse, chaleureuse, généreuse, très dynamique, une force de la nature. À mes yeux, elle a autant de mérite que Phil Mangano des États-Unis. La vision échafaudée au départ correspondait en tous points au mandat de l'Interagency Council on Homelessness des États-Unis. Selon une analyse faite, 19 ministères et organismes fédéraux avaient quelque chose à voir avec l'itinérance. À titre de coordonnatrice fédérale, Mme Bradshaw avait pour responsabilité de faire converger tous les éléments en question et de donner quelque cohérence à l'ensemble. Tristement, cela n'a pas abouti. Ce n'est pas la faute de Mme Bradshaw. Il y avait des problèmes structurels, entre autres. Cependant, la vision échafaudée — une coordination fédérale — ne s'est jamais concrétisée à la manière de l'Interagency Council on Homelessness des États-Unis, qui, depuis la Maison Blanche elle-même, représente une structure qui réunit les principaux départements américains.

The other federal entity that needs to pay more attention to housing issues is the Bank of Canada. If there is one thing we have learned from the recession — and we will have many lessons to learn — it is that the bubbles in house prices are something to which the bank should be paying attention. It is not just housing advocates saying that, *The Economist* magazine and others are saying it also. If you look at the U.S., the U.K. or Spain, the problem is that the central banks there were looking at inflation in commodity prices but not at inflation in asset prices, including housing. They missed the housing balloon until it burst, to the detriment of the entire global economy.

We think the Bank of Canada needs to have the mandate, just as it now monitors inflation, but it should be monitoring home ownership prices and raising the alarm bell.

I wanted to raise a red flag, a strong caution about the Low Income Housing Tax Credit scheme in the U.S. This scheme is about 20 years old and there has been a lot of history and numerous congressional hearings about this issue. In its first iteration, it was widely viewed as being one of the least efficient tax programs in the United States.

Efficiency in tax terms means, of the dollars flowing through the program, how many get to the intended purpose. Congressional hearings in the first few years of the program showed that 50, 60, 70 cents of every dollar were going to the brokers who were organizing these complicated tax deals between corporations that wanted to buy tax credits and low-income housing developers that wanted to get the money. It was the broker, often a lawyer or accountant. No offence to lawyers or accountants, but they managed to do well out of it but accomplished very little. The U.S. government has rewritten rules to tighten things up, but it is still inefficient. Still as much as a third of the dollars are going to the brokers rather than the housing.

The consensus among people who care about tax policy, such as TD Economics in their 2003 housing report, is that it is not a very efficient mechanism. If you want to stimulate investment in private rental housing, if you want to stimulate affordable home ownership and so on, you should use direct vehicles rather than trying to use the tax system. It is not an efficient way to do it.

In the United States, the main compliance and accountability mechanism for the Low Income Housing Tax Credit is not the U.S. Department of Housing and Urban Development; it is the U.S. tax authorities. They have many tax inspectors who are fully

L'autre entité fédérale qui doit prêter plus d'attention aux questions relatives au logement, c'est la Banque du Canada. S'il y a bien un enseignement que nous avons tiré de la récession — et il y en a bon nombre qu'il faut tirer —, c'est que la banque devrait se soucier des bulles immobilières. Il n'y a pas que les partisans de la cause du logement qui l'affirment; le magazine *The Economist*, entre autres, le fait valoir aussi. Si on examine le cas des États-Unis, du Royaume-Uni ou de l'Espagne, on s'aperçoit que les banques centrales se souciaient de l'inflation des prix des marchandises, mais pas de l'inflation des prix des éléments d'actif, par exemple les maisons. Elles se sont aperçues de la bulle immobilière seulement au moment où celle-ci a éclaté, au détriment de l'économie mondiale dans son ensemble.

À nos yeux, tout comme elle surveille en ce moment l'inflation, la Banque du Canada devrait avoir pour tâche de surveiller le prix des maisons en vue de sonner l'alarme au besoin.

Je voulais signaler un grave problème, faire une mise en garde sans équivoque à propos du crédit d'impôt pour le logement de personnes à faible revenu aux États-Unis. La formule, en place depuis une vingtaine d'années environ, a une histoire mouvementée; notamment, le Congrès s'est souvent penché sur la question. Sous sa première incarnation, la formule était considérée comme une des mesures fiscales les moins efficaces qui soient aux États-Unis.

Dans le domaine fiscal, par efficience, il faut entendre la proportion des fonds réellement consacrés au but dans le cadre d'un programme. Durant les quelques premières années de l'existence du programme, les audiences du Congrès ont fait voir que 50, 60, 70 cents par dollar allaient aux courtiers qui se chargeaient d'organiser les transactions fiscales compliquées entre les sociétés qui voulaient se procurer des crédits d'impôt et les constructeurs de logements à faible prix qui voulaient mettre la main sur cet argent-là. C'était le courtier, souvent un avocat ou un comptable, qui profitait. Je ne cherche pas à m'attaquer aux avocats ou aux comptables, mais disons qu'ils se sont bien tirés d'affaire sans que le programme donne grand-chose. Le gouvernement américain a révisé les règles pour les resserrer quelque peu, mais ça demeure inefficace. C'est encore jusqu'au tiers de l'argent qui se retrouve entre les mains des courtiers, plutôt que d'être consacré au but fixé.

De l'avis général des gens qui se soucient de la politique fiscale, par exemple TD Economics, dans son rapport de 2003 sur l'habitation, le mécanisme en question n'est pas très efficace. Si vous souhaitez stimuler l'investissement dans le parc privé des immeubles locatifs, si vous souhaitez favoriser l'accès à la propriété et ainsi de suite, vous devriez opter pour des moyens directs, plutôt que de passer par le régime fiscal. Ce n'est pas une façon efficace de procéder.

Aux États-Unis, les principaux mécanismes de conformité et de responsabilité associés au crédit d'impôt en question ne relèvent pas du département de l'habitation et de l'urbanisme; ils relèvent des autorités fiscales. De nombreux inspecteurs travaillent à

engaged trying to figure out about these complicated deals to see if the money actually emerges. That is a big red flag about low-income housing tax credits.

In terms of the various federal entities that I have mentioned, I am happy to fill in more details about these programs.

The final comment I wanted to make was around these three national initiatives; the Affordable Housing Initiative, RRAP, and the Homelessness Partnering Strategy. I want to underline a theme that has emerged today. Both the RRAP, which is the housing renovation program, and the Homelessness Partnering Strategy, HPS, are based on a community-up model. The federal government works with competent local entities, either municipalities or other community entities. They define the issues, and the federal government then supports them. Those programs are widely considered to be successful, though not funded well enough.

The Affordable Housing Initiative, AHI, especially, the latest version in the recent federal budget, is highly prescriptive. The money must go to seniors' housing, people with disabilities and social housing repair. I have no problem with any of those priorities, but what about everyone else with housing needs, such as the Aboriginal people off-reserve — who do not get a penny out of that — or families that are not senior families or that do not have disabilities?

We have the federal government, in its most recent budget, with the Affordable Housing Initiative, going against what it is doing in two other programs, RRAP and HPS, which is saying that they will support the program and back them up. However, with AHI, they are saying that they know what is best, and they will tell you.

The Chair: Thank you. You may get another crack at the floor, but if you or others do not get a chance to say everything you want, we will be happy to have further submissions in writing.

Ms. Tanasescu: I fully agree with Mr. Shapcott's points around the need for the local community to determine how the money is spent and priorities are set. At the same time, when you talk about the need for outcomes and whether that is really key, I think it absolutely is. Mr. Shapcott said that you hit the heart of the matter. I wrote down that you hit the nail on the head.

This is our first year of becoming an entity for the federal government for HPS funding. Our plan is based on outcomes. Performance management is critical to how we demonstrate that we are reaching our goals to the community. That is how we

temps plein à déchiffrer les transactions compliquées en question, pour voir ce qu'il advient vraiment de l'argent. C'est une mise en garde sérieuse pour qui envisage les crédits d'impôt pour le logement de personnes à faible revenu.

Quant aux différentes entités fédérales que j'ai mentionnées, je serai heureux de donner plus de précisions sur leurs programmes, au besoin.

Pour terminer, je voulais formuler une observation sur les trois initiatives nationales dont il est question ici : l'initiative en matière de logement abordable, le PAREL et la Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance. Je veux souligner un thème qui est ressorti des discussions aujourd'hui. Le PAREL, ou Programme de remise en état des logements, et la Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance, la SPLI, reposent tous les deux sur le principe de l'action communautaire conçue à la base. Le gouvernement fédéral travaille de concert avec les entités locales compétentes, qu'il s'agisse des municipalités ou d'autres entités communautaires. Ce sont elles qui définissent les questions, puis le gouvernement fédéral fournit un soutien. Les programmes qui en découlent sont considérés pour l'essentiel comme étant fructueux, bien qu'insuffisamment financés.

L'initiative en matière de logement abordable, et en particulier la plus récente version, celle qui figure dans le plus récent budget fédéral, est très normative. L'argent doit servir à remettre en état le logement d'une personne âgée ou d'une personne handicapée, sinon un logement social. Cela ne me pose aucunement problème, mais qu'en est-il de toutes les autres personnes ayant des besoins en la matière, par exemple les Autochtones qui ne vivent pas dans une réserve — qui n'ont pas droit à un cent de ce fonds-là — ou les familles qui ne sont pas âgées ou qui ne comptent pas un membre handicapé?

Dans son budget le plus récent, au moyen de l'initiative en matière de logement abordable, le gouvernement fédéral travaille à l'encontre des deux autres programmes, le PAREL et la Stratégie des partenariats, où il est dit : nous allons soutenir le programme, vous soutenir. À l'inverse, dans le cas de l'initiative en matière de logement abordable, le gouvernement dit : Nous savons ce qu'il y a de mieux et, voici, nous vous disons quoi faire.

Le président : Merci. Vous aurez peut-être encore l'occasion de parler, mais si jamais vous ou d'autres personnes n'arrivez pas à tout dire ce que vous vouliez dire, nous serons heureux de recevoir les observations que vous allez transmettre par écrit.

Mme Tanasescu : Je suis tout à fait d'accord avec M. Shapcott quand il parle de la nécessité pour la collectivité locale de déterminer l'usage qui est fait des fonds et les priorités qui sont établies. En même temps, il est question des résultats à mesurer et de savoir si c'est vraiment important; à mon avis, ça l'est tout à fait. M. Shapcott a affirmé que vous avez touché là l'essentiel. Pour moi-même, j'ai écrit que vous aviez frappé juste.

C'est la première année où nous faisons figure d'entité aux fins du financement de la Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance pour le gouvernement fédéral. Notre plan est fondé sur des résultats à obtenir. La gestion du rendement est essentielle

sustain momentum. We justify going back to the government for more public monies by showing that we are delivering to the public the goods we promised.

As we are taking on this new role with HPS, we find that some of the reporting does not focus so much on outputs, such as how many clients you see in a day, et cetera. They are not asking the right questions of the people who are spending the money. A coordinating body would be very powerful working interministerially from a holistic perspective because poverty and homelessness span across departments. The key outcomes should guide federal investment in housing and homelessness. Communities would apply the money to their own ends and deliver the programs in locally appropriate ways while meeting federal evidence-based goals.

Innovation happens locally but also at the federal level. I do not think we should discount that all wisdom has to come from the ground up. Important wisdom happens at this level with people standing back and observing the patterns across communities. Because we are in the trenches, we do not have the luxury of doing that. I am the research manager for the Calgary Homeless Foundation, but I am one person. The federal government has resources through Statistics Canada, Health Canada and various other national bodies. The policy expertise and the rigour of research that the federal government can bring to these social issues will be far more impactful than anything we can muster at the local level, simply because of the scope of the issue. That is another role for the coordinating body, to disseminate information and provoke communities to do better work. Communities that are not challenging themselves to end homelessness and to deal with other issues that they could with the current resources should be provoked to use more innovative approaches.

How do you disseminate that and negotiate that with communities? The HPS is great framework. It is already in 61 communities. Relationships have been established with entities that are leaders at the local level. It is a great way to leverage and build on those relationships. You should definitely support the coordinating body across ministries.

Mr. Rainer: I want to return to the human rights theme. I thought I heard Mr. Snow suggest that housing may not be considered a right. In fact, under international agreements, that is exactly what it is. The right to housing is established in international law.

Part of the challenge with housing is that the right to housing in Canada has not yet been strongly recognized by our various levels of governments, nor, perhaps, the courts, although I think that is starting to come along. It is the recognition of the rights

pour démontrer en quoi nous atteignons nos objectifs au sein de la collectivité. C'est comme cela que nous maintenons notre erre d'aller. Nous justifions le fait de demander à nouveau des fonds au gouvernement en démontrant que nous obtenons les résultats promis.

Tandis que nous adoptons ce rôle nouveau à l'égard de la SPLI, nous constatons que les rapports demandés ne portent pas tant sur les extrants, par exemple le nombre de clients vus en une journée et ainsi de suite. On ne pose pas les bonnes questions aux gens qui dépensent l'argent. Un organisme coordonnateur travaillant de manière interministérielle et d'un point de vue holistique pourrait accomplir une tâche extrêmement utile, étant donné que la pauvreté et l'itinérance sont des questions qui touchent plusieurs ministères. L'investissement fédéral dans le logement et la lutte contre l'itinérance devraient être tributaires de résultats clés. Les collectivités appliqueraient l'argent à leurs propres fins et exécuteraient les programmes de façon localement appropriée tout en atteignant les objectifs fédéraux fondés sur des données probantes.

On innove localement, mais aussi à l'échelle fédérale. Selon moi, il ne faudrait pas penser que la sagesse proviendra toujours de la base. Les gens qui bénéficient d'un certain recul et qui observent les tendances d'une collectivité à l'autre peuvent en arriver à des réflexions importantes. Comme nous travaillons dans les tranchées, pour ainsi dire, nous n'avons pas ce luxe. Je suis directeur de la recherche à la Calgary Homeless Foundation, mais je ne suis qu'un homme. Le gouvernement fédéral dispose d'abondantes ressources : Statistique Canada, Santé Canada et divers autres organismes nationaux. L'expertise en politique et la rigueur en recherches que le gouvernement fédéral peut mettre à profit en étudiant les problèmes sociaux en question aura une incidence nettement plus grande que ce à quoi nous pouvons parvenir localement, tout simplement en raison de l'ampleur de la question. Autrement, l'organisme coordonnateur peut diffuser de l'information et stimuler les collectivités à mieux faire. Les collectivités qui ne se mettent pas au défi d'éradiquer l'itinérance et de s'attaquer aux autres questions à la mesure des ressources à leur disposition devraient être incitées vivement à user d'approches plus originales.

Comment diffuser cela et négocier avec les collectivités? La SPLI représente un cadre merveilleux. Elle est en place déjà dans 61 collectivités. Les liens sont d'ores et déjà noués avec des entités qui font figure de chefs de file localement. C'est une façon merveilleuse de mobiliser les éléments et de miser sur les relations établies. Vous devriez certainement soutenir l'organisme qui coordonne le travail d'un ministère à l'autre.

M. Rainer : Je veux revenir à la question des droits de la personne. Je crois avoir entendu M. Snow affirmer qu'avoir un logement n'est pas considéré comme un droit. De fait, selon les ententes internationales, c'est tout à fait cela. Le droit au logement est établi en droit international.

La difficulté réside en partie dans le fait que les divers ordres de gouvernement ne reconnaissent pas encore vivement le droit au logement au Canada. On pourrait en dire de même des tribunaux, quoiqu'ils ont commencé à le faire, à mon avis. C'est lorsque les

that enables the claiming of the rights. That is why it is so important that there is clarity around the rights that Canadians have with respect to housing, food, clothing, et cetera. These are under international law, but it is somewhat vague as to how they are being treated domestically. That is in part because economic and social rights, as a category, lag behind acceptance. Civil and political rights are more accepted in our society, although economic and social rights have the same standing internationally. They are indivisible.

Part of the challenge of society is to give full recognition to economic and social rights, as we do to civil and political rights. We would not accept denial of the right to vote, and we should not accept denial of the right to housing, food or other forms of economic and social rights.

On federal-provincial coordination, we suggest that there be an annual convening of the feds, the provinces and the territories with civil society and with people living in poverty around this topic. We had a very lively social forum in Calgary two weeks ago. It was pulled together on a shoe-string budget by the Canadian Social Forum, and it was a great event. That could be scaled up and supported annually with the feds playing a convening role.

As a footnote on the human rights theme, there has not been a federal-provincial-territorial meeting on human rights in 30 years.

Further on the role of feds relative to other levels of government, the idea of a commissioner for poverty elimination as an office through which some objective, independent and regular reporting on this important subject can be given is a mechanism of accountability. The National Council of Welfare has done good work to show that jurisdictions that have made progress on poverty have been able to do so in part by having stronger accountability mechanisms built in. We would not see this office costing much money, but the bang for the buck would be significant because we would finally have an individual or office to which the public could turn for objective, independent and regular reporting. Part of the reason we have not made progress to date is because we have not had strong accountability in place.

With respect to community action and so forth, a tremendous amount of activity is ongoing at the community level. It is virtually all very commendable, but the evidence is not yet in that those community-based efforts are bearing the results we seek. That is in part because the efforts are still too new. It may take years to decades to see these results. Calgary has a lot of leadership at the community level and the Vibrant Communities

droits sont reconnus qu'ils peuvent être revendiqués. C'est pourquoi il importe tant d'expliquer clairement quels sont les droits des Canadiens quand il s'agit de se loger, de se nourrir, de se vêtir et ainsi de suite. Ce sont des principes en droit international, mais, sur le plan national, le traitement de ces questions demeure vague. Cela est dû, en partie, au fait que les droits économiques et sociaux, en tant que catégorie, sont relativement moins bien acceptés. Les droits civils et politiques sont davantage acceptés dans notre société, mais les droits économiques et sociaux se trouvent sur le même pied en droit international. Ils sont indivisibles.

Le défi qu'il faut relever en tant que société consiste en partie à reconnaître pleinement les droits économiques et sociaux, au même titre que les droits civils et politiques. Nous n'admettrions pas que quelqu'un se voie refuser le droit de voter dans une élection; nous ne devrions pas admettre non plus que les gens se voient refuser le droit de se loger, le droit de se nourrir ou les autres droits socio-économiques.

À propos de la coordination fédérale-provinciale du travail, nous proposons qu'il y ait une rencontre annuelle des responsables fédéraux, provinciaux et territoriaux, des représentants de la société civile et des pauvres à propos de ce thème. Il y a deux semaines, à Calgary, nous avons tenu un forum social très animé à ce sujet. Le Forum social canadien l'a organisé avec un budget extrêmement modeste, et c'était merveilleux. L'événement pourrait prendre de l'ampleur et bénéficier de l'appui annuel des autorités; le gouvernement fédéral convoquerait les parties.

Petite note sur la question des droits de la personne : il n'y a pas eu de rencontre fédérale-provinciale-territoriale sur la question depuis 30 ans.

À propos du rôle du gouvernement fédéral par rapport aux autres ordres de gouvernement, avoir un commissaire à l'élimination de la pauvreté qui produirait périodiquement des rapports objectifs et indépendants sur ce sujet important représente, certes, un mécanisme de responsabilisation. Le Conseil national du bien-être social est bien parvenu à démontrer que certaines administrations ont progressé dans la lutte contre la pauvreté du fait, justement, de disposer de mécanismes de responsabilisation relativement forts. Selon nous, le commissariat en question ne coûterait pas si cher, mais il rapporterait beaucoup, étant donné qu'il y aurait enfin une personne ou un bureau vers lequel le public pourrait se tourner pour avoir accès périodiquement à des rapports objectifs et indépendants. Si nous n'avons pas fait de progrès jusqu'à maintenant, c'est en partie parce qu'il n'y a pas cette responsabilisation en place.

Quant à l'action communautaire et à tout le reste, il y a un véritable bourdonnement d'activités à l'échelle communautaire. Ce sont des projets louables dans pratiquement tous les cas, mais il reste à faire la preuve encore qu'ils produisent les résultats que nous souhaitons obtenir. C'est dû en partie au fait que les efforts en question sont encore trop récents. Il faudra peut-être des années, sinon des décennies pour voir les résultats. Calgary a fait

initiatives have great projects happening in many cities in the country. This is all well and good, but the results are still pending.

I heard the other day, unofficially, that there has been a 20 per cent increase in food bank usage over the past year. That suggests that, despite everything that is being done at the community level, forces well beyond community control are influencing poverty and homelessness outcomes.

Community-based initiatives are very important, in part because they provide a forum for dialogue, raising awareness and overcoming myths, stereotypes, attitudes and so forth. That, alone, justifies it. We might suggest that a role for the federal government would be to help scale up those efforts. We do need to scale up these community-based efforts. It is great that we have Vibrant Communities and a handful of other organizations doing some wonderful things at the community level, but it does need to be scaled up.

I suggest that the federal, provincial and territorial governments create a fund to help support community-based efforts and give stability to the NGOs that are doing much of the work.

In terms of Canada as a whole, if we want to see nationwide progress on this issue, the feds are the single-most important player. They simply must be at the plate in a much more determined, serious and engaged way than they have been to date. Federal leadership remains the objective. For that, we require individuals in government or outside government to ensure that that leadership is coming to the fore.

Ms. Eberle: On outcomes, that is a good point. One thing that people involved in the homeless and housing sector could be doing is better celebrating successes. The Homelessness Partnering Strategy in HSRDC does require reporting, as Ms. Tanasescu said. I am not sure if they have yet rolled up the community-based reporting that was required. I participated in the Metro Vancouver Homelessness Community Plan Assessment, which certainly include some good measures. As Ms. Tanasescu said, some were more output based.

The thing to remember, then, is that that is a capacity issue. Doing outcome measurement is tricky, expensive and time consuming. You need to know what you are doing. It has to be done, and I totally support it, but there is a capacity issue there that could be addressed in any federal programming.

The other thing I want to talk about is the federal-provincial-municipal role. The federal government needs to have the leadership and enabling role, and that has to do with resources. We need to involve all levels of government, as well as other stakeholders, private sector and non-profit. The value of local

preuve de beaucoup de leadership à l'échelle communautaire, et les initiatives « collectivités dynamiques » débouchent sur de nombreux projets dans un grand nombre de villes au pays. Tout cela est bien, mais les résultats restent encore à voir.

De source officieuse, l'autre jour, j'ai entendu dire qu'il y a eu augmentation de 20 p. 100 du recours aux banques alimentaires depuis un an. Cela donne à penser que, malgré tout ce qui se fait à l'échelle communautaire, des forces échappant à la volonté de la collectivité influent sur la pauvreté et sur l'itinérance.

Les initiatives d'origine communautaire sont très importantes, en partie parce qu'elles permettent de dialoguer, d'éveiller les consciences et d'aller au-delà des mythes, des stéréotypes, des attitudes et ainsi de suite. C'est là une justification suffisante en elle-même. Le rôle que nous proposerions pour le gouvernement fédéral consisterait à donner de l'ampleur à ces efforts-là. Il nous faut situer ces efforts communautaires sur une échelle plus vaste. Il est merveilleux qu'il y ait les « collectivités dynamiques » et une poignée d'organismes qui, par ailleurs, accomplissent des choses extraordinaires à l'échelle communautaire, mais il faut donner de l'ampleur à cela.

Je propose que les responsables fédéraux, provinciaux et territoriaux créent un fonds pour mieux soutenir les efforts communautaires et stabiliser les activités des ONG qui se chargent d'une bonne partie du travail.

Pour ce qui est du Canada dans son ensemble, si nous souhaitons qu'il y ait des progrès partout au pays sur cette question-là, le gouvernement fédéral devient l'intervenant le plus important. Mais il doit simplement s'engager avec plus de détermination et de sérieux que cela a été le cas jusqu'à maintenant. Le leadership fédéral demeure l'objectif. Pour cela, il nous faut au gouvernement comme à l'extérieur des gens qui veillent à ce que le leadership en question se concrétise.

Mme Eberle : À propos des résultats à obtenir, voilà un bon point. Il y a une chose que les intervenants du secteur de la lutte contre l'itinérance et du logement pourraient faire : mieux souligner les cas de réussite. La Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance à RHDCC doit quand même faire l'objet de rapports, comme Mme Tanasescu l'a dit. Je ne sais pas si on a achevé les rapports communautaires qui étaient exigés. J'ai participé à l'évaluation du plan communautaire de lutte contre l'itinérance du Vancouver métropolitain, qui comporte certainement de bonnes mesures. Comme Mme Tanasescu a pu le dire, les mesures étaient davantage centrées sur les extrants dans certains cas.

Ce dont il faut donc se rappeler, c'est que c'est une question de capacité. Mesurer les résultats est un exercice compliqué et coûteux à la fois qui exige beaucoup de temps. Il faut savoir ce que l'on fait. C'est un travail qui doit se faire, et je suis tout à fait en faveur de cela, mais il y a là un problème de capacité qu'un programme fédéral quelconque permettrait de résoudre.

L'autre chose dont je voulais parler, c'est du rôle du gouvernement fédéral, des provinces et des municipalités. Le gouvernement fédéral doit jouer le rôle de leader et exercer une fonction d'habilitation, ce qui a trait à des ressources. Nous devons mobiliser tous les ordres de gouvernement de même que

decision making has been recognized by folks around the table, and that needs to be supported and enhanced. Again, it comes down to long-term, stable funding from the federal perspective.

I would add a word of caution. A somewhat decent working relationship exists particularly with HPS and RRAP in terms of the federal-provincial role, at least in British Columbia, which is what I am most familiar with. The most recent round of spending initiatives has raised some hackles with the funding but no contribution to priorities. It might have set things back a bit in terms of relations on the federal-provincial side in housing.

I will quickly draw your attention to something we have not addressed too much today. I would encourage the committee to look forward to where we are going as a society. Some changes are occurring in Canadian society that need to be recognized and taken account of in our planning of housing policy in the future, and one of those would be the immigrant housing experience. We are becoming a nation of immigrants, and we may need to take specific aim at that in any sort of housing policies that we put forward. I echo Mr. Seymour's focus on the Aboriginal situation. Those two areas tie in again with the federal role because immigrant policy is federal and Aboriginal is clearly federal.

The other area I would draw attention to as an emerging issue is rising energy costs and the implications for affordability of home heating and transportation. We need to consider that as we look forward as well.

The Chair: Thank you. Mr. Seymour has had to leave for a flight, but we did hear him at the beginning of this round.

Mr. Hill: Mr. Pomeroy put it well when he said that "strategy" is the code word for additional resources. I agree with Mr. Snow that, if we are talking in terms of the federal government providing additional resources to address some of the problems with housing and homelessness, then have a few guidelines around that so that we can work on a cooperative basis. That would probably be a good definition of what I have in mind when I speak of a national housing strategy.

Increased growth in homelessness has occurred since the cap on the social projects funding back in 1993, and the waiting lists have grown immensely as far as the urban native housing corporations are concerned. When a federal strategy is developed, it would behoove Canada to recognize the fact that over half of the urban population now is made up of status Indians. Probably a quarter of them grew up in urban areas, and a quarter probably moved recently.

d'autres intervenants, le secteur privé et le secteur sans but lucratif. Les gens autour de la table ont reconnu la valeur des décisions prises localement, et il faut soutenir et améliorer cette démarche-là. Encore une fois, il s'agit pour le gouvernement fédéral de fournir un financement stable à long terme.

Je ferai aussi une mise en garde. Il existe une assez bonne relation de travail entre la SPLI et le PAREL par rapport aux rôles respectifs des autorités fédérales et provinciales, tout au moins en Colombie-Britannique, cas que je connais le mieux. La plus récente série de dépenses a soulevé la colère de certaines parties, qui ont reçu le financement, mais qui n'ont pu participer à l'établissement des priorités. C'est en quelque sorte une régression des relations fédérales-provinciales dans le domaine du logement.

Rapidement, j'attire votre attention sur une question dont nous n'avons pas beaucoup parlé aujourd'hui. J'encouragerais le comité à envisager le devenir de notre société. Dans la société canadienne, il se produit certains changements qu'il faut reconnaître et prendre en considération dans notre planification de la politique du logement de l'avenir, notamment l'expérience immigrante en la matière. Nous sommes en train de devenir un pays d'immigrants, et il faudra peut-être en tenir compte particulièrement au moment d'imaginer toute politique du logement. Je me fais l'écho des propos de M. Seymour à propos de la situation des Autochtones. Ce sont là deux secteurs qui ont trait au rôle du gouvernement fédéral, étant donné que la politique d'immigration est de compétence fédérale et que la situation des Autochtones est clairement, elle aussi, de compétence fédérale.

L'autre point sur lequel je souhaite attirer votre attention, c'est une question nouvelle : l'augmentation du coût de l'énergie et les conséquences qu'elle peut avoir pour l'accessibilité des transports et du chauffage résidentiel. Nous devons envisager cette question-là pour l'avenir aussi.

Le président : Merci. M. Seymour doit quitter pour aller prendre l'avion, mais nous l'avons quand même entendu au début du présent tour.

M. Hill : M. Pomeroy a bien parlé quand il a dit que « stratégie » voulait dire « ressources supplémentaires ». Je suis d'accord avec M. Snow pour dire que, si nous parlons de l'idée que le gouvernement fédéral fournit des ressources supplémentaires en vue de régler certains des problèmes liés au logement et à l'itinérance, il faut établir quelques lignes directrices pour que nous puissions coopérer. Ce serait probablement la meilleure façon de définir la stratégie nationale en matière de logement telle que je l'imagine.

Il y a augmentation de l'itinérance depuis que le financement des projets sociaux fait l'objet d'une limite en 1993, et les listes d'attente se sont allongées incroyablement en ce qui concerne les sociétés de logement pour Autochtones en milieu urbain. Au moment de concevoir une stratégie fédérale, il appartient au Canada de reconnaître le fait que les Indiens inscrits représentent en ce moment près de la moitié de la croissance de la population en milieu urbain. C'est probablement le quart d'entre eux qui a grandi en milieu urbain, et l'autre quart vient probablement de s'y installer récemment.

Speaking in terms of rights, Canada must recognize that we have a right to have Aboriginal control over Aboriginal housing. They have to also recognize, as do the provinces, that cultural differences exist between the First Nations, the Inuit and Metis peoples compared to the mainstream peoples.

The feds have to recognize that we do have long experience in delivering successful housing programs through our urban native housing corporations, and we have the skills to go along with the experience.

It must also be recognized that just because we leave the reserves, we do not lose our status as Aboriginal First Nations people or whatever, and if we are living on-reserve, we do not usually run into discrimination until we leave the reserve. That is where the problems start, and significant problems arise from that particular aspect.

Restrictive policies need to be considered. I will give as an example the requirement that if an urban native housing cooperation saves money by being frugal and astute in its financial dealings, then they have to give the surplus back. In Ontario, it goes back to the municipalities. Here, we have to give the money back to Ottawa. We are not allowed to reinvest the savings that we generate into more housing. The policies have to be flexible enough, and it has been stated in the general context that it should be not prescriptive but serve as a foundation for future development and support to help address the housing needs that exist.

I thank you for the opportunity.

Mr. Snow: I will talk briefly about a topic Mr. Shapcott mentioned, which is housing bubbles, the artificial inflation of housing prices in a given region. One of the things not mentioned too much in the initial committee paper last summer or today was the discussion of why it is that the private markets are responding the way they do, why it is that housing as a general indicator has become so much more unaffordable in certain municipalities as opposed to others, and what some of the factors are affecting this rapid growth of housing bubbles in particular municipalities, not just in Canada but around the world.

I point out again that there have been significant studies that talk about how land use regulations are creating an artificial scarcity of land in certain municipalities. Many of these land use regulations are policies that some people, including myself, are fond of and fond of the results that come from this. We can talk all we want, and we can fund affordable housing for people of low income, but when we are looking at it in relation to the normal market rents, we have to look at the factors that cause market

Pour parler des droits, le Canada doit reconnaître que les Autochtones ont le droit de contrôler le dossier du logement pour Autochtones. Il doit aussi reconnaître, tout comme doivent le faire les provinces, qu'il existe des différences culturelles entre les Premières nations, les Inuits et les Métis, d'une part, et les membres de la population générale, d'autre part.

Les autorités fédérales doivent reconnaître que nous possérons une longue expérience de l'exécution de programmes de logement fructueux grâce à nos sociétés de logement des Autochtones en milieu urbain et que nous possérons les aptitudes qui accompagnent une telle expérience.

Il faut reconnaître aussi un autre fait : ce n'est pas simplement parce que nous quittons la réserve que nous perdons notre qualité de Première nation ou je ne sais quoi et, si nous vivons dans la réserve, nous ne faisons habituellement pas face à de la discrimination. C'est lorsque nous la quittons que cela arrive. C'est à ce moment-là que les problèmes commencent à se poser, et ce sont des problèmes importants qui découlent de ce phénomène en particulier.

Il faut se pencher sur les politiques restrictives. Je veux vous donner un exemple : si la coopérative de logement pour Autochtones en milieu urbain économise en faisant preuve de frugalité et en gérant ses finances avec adresse, elle doit remettre l'excédent au gouvernement. En Ontario, cela va à la municipalité. Ici, nous remettons l'argent à Ottawa. Nous n'avons pas le droit de réinvestir dans le logement les économies que nous générerons. Il faut des politiques suffisamment souples qui, cela a été dit, dans le contexte général, ne devraient pas être normatives. Elles devraient plutôt servir d'assise à un développement futur et à des mesures de soutien conçues pour répondre aux besoins en logement qui existent réellement.

Je vous remercie de l'occasion que vous m'avez offerte aujourd'hui.

M. Snow : Je vais parler brièvement d'un sujet que M. Shapcott a évoqué, les bulles immobilières, l'inflation artificielle du prix des maisons dans une région donnée. Les raisons pour lesquelles les marchés privés réagissent comme ils le font figurent parmi les questions qui n'ont pas été souvent mentionnées dans le document initial du comité, celui de l'été dernier, ni aujourd'hui même. Pourquoi le logement, qui nous sert d'indicateur général, est-il devenu à ce point inabordable dans certaines municipalités plutôt que dans d'autres, et quels sont les facteurs à l'origine de la croissance rapide des bulles immobilières dans des municipalités particulières, pas seulement au Canada, mais partout dans le monde?

Je souligne de nouveau que, selon des études importantes, la réglementation sur l'utilisation des terrains crée une rareté artificielle des terres dans certaines municipalités. Ce sont souvent des politiques que certains, moi-même compris, prennent, dont nous prisonnons les résultats. Nous pouvons bien discuter et accorder un financement pour que les gens à faible revenu aient accès à un logement abordable, mais s'il faut se pencher sur la question des loyers normaux dans un marché, il

rents to go up and make housing less affordable for everyone else and raise that barrier higher for people who then need money for affordable housing.

I would stress that the committee look at some of these studies and some of this evidence suggesting that local factors are a big driver behind the increase in private housing prices, and that makes housing far less affordable and hurts the people of the lowest income the most. While we do not like the sounds of it because we are big fans of smart growth and all sorts of different types of zoning, we have to accept the reality that there is a significant chance that much of the rise in housing prices, and therefore rental prices and a rise in people who cannot afford housing as precursor to homelessness, has much to do with these land use regulations.

If we are really serious about combating affordable housing and homelessness from another angle, we need to take these ideas seriously, even if it means opening up land use policies for municipalities. Many people are not fond of that idea.

Ms. Regehr: At this stage of the game, there is not much to add. I would just like to give my own reinforcement for key things that I have heard that are very important for the council.

The point that was made by several people about the mandatory bringing of people together and the funding for that is absolutely critical. It was talked about in Calgary and at the Universal Periodic Review on human rights as well.

There simply are not spaces and places to talk about poverty issues compared to the health sector, for example, where there is research, funding, conferences and so much happening. The larger social development field, especially poverty related issues, are really starved lately. That means bringing everyone together, different levels of government and different sectors of society. Obviously, it also means the much harder job, as well, of finding ways to engage populations who are themselves experiencing poverty. It is not just inviting them into the way government does things and expecting people to give them what they need on their own turf and under their terms. I think that is important.

The idea of scaling to need is absolutely huge. Canada has constantly been criticized for — and even I had questions listening to some of these things — having so many programs and talking about how much money we put into things but rarely saying what percentage of the need we are addressing. Who will this amount of money help? It is the 5 per cent of the people who are homeless, the 10 per cent of the people who cannot afford to feed themselves or the 20 per cent of people who need a training program. Then we are left to criticize the other 80 per cent of

faut s'attacher aux facteurs qui font augmenter les loyers et rendent les logements moins abordables pour les gens, qui relèvent le prix, de sorte que les gens ont alors besoin d'argent pour avoir accès à un logement abordable.

J'insisterais sur l'idée que le comité examine certaines des études en question, certaines des données qui invitent à penser que les facteurs locaux expliquent pour une grande part l'augmentation du prix des maisons dans le secteur privé et, de ce fait, rendent les logements moins abordables et nuisent d'abord et avant tout aux gens qui ont un faible revenu. Nous n'aimons pas entendre cela, étant donné que nous adorons la croissance dite intelligente et les zonages de tout poil, mais nous devons admettre un fait : il y a tout lieu de penser que c'est la réglementation sur l'utilisation des terres qui explique pour une bonne part l'augmentation du prix des maisons et donc du prix de location des logements, et, partant, l'augmentation du nombre de personnes qui n'arrivent pas à se payer un logement, élément précurseur de l'itinérance.

Si nous tenons vraiment à lutter pour l'accès au logement et contre l'itinérance d'un autre point de vue, nous devons prendre ces idées-là au sérieux, même si cela veut dire qu'il faut réviser les politiques municipales d'utilisation des terres. Or, bien des gens n'apprécient pas cette idée-là.

Mme Regehr : Au point où nous en sommes, il n'y a pas grand-chose à ajouter. Je voudrais simplement insister sur quelques éléments clés que j'ai entendus et qui sont très importants du point de vue du conseil.

Plusieurs personnes ont parlé d'une rencontre obligatoire; le financement d'une telle rencontre est absolument capital. Il en a été question à Calgary et également à l'examen périodique universel sur les droits de la personne.

Les tribunes où discuter des questions relatives à la pauvreté ne foisonnent tout simplement pas, si on compare cela au secteur de la santé, par exemple, où il y a de la recherche, du financement, des conférences et tant d'activité. Par les temps qui courrent, on affame vraiment le champ du développement social dans son ensemble, et en particulier le secteur de l'étude des questions relatives à la pauvreté. C'est donc dire qu'il faut réunir tout le monde, les différents ordres de gouvernement et les différents secteurs de la société. Évidemment, cela veut dire qu'il faut aussi accomplir une tâche beaucoup plus ardue, soit trouver des façons de mobiliser les populations qui font face elles-mêmes à la pauvreté. Il ne s'agit pas simplement d'inviter les gens à participer à la démarche gouvernementale en s'attendant à ce qu'on donne aux gens ce qu'il leur faut chez eux et à leurs conditions. Cela me paraît tout de même important.

L'idée de l'échelle est extrêmement importante. Le Canada est constamment critiqué — et même moi, j'ai eu des questions en écoutant cela — parce qu'il y a tant de programmes et qu'il parle des sommes d'argent qu'il investit, mais en mentionnant rarement quel est le pourcentage des besoins que cela est censé combler. Qui est-ce que la somme d'argent est censée aider? Est-ce que ce sont les 5 p. 100 qui sont sans abri, les 10 p. 100 qui n'ont pas les moyens de se nourrir ou les 20 p. 100 qui ont besoin d'un programme de formation? Il nous reste alors à critiquer les

people, who cannot get into the program, for being lazy. You have to look at scale. Do not have a program that is only resourced to address 5 per cent of the need and claim it is a good program that will solve something because it will not.

I am intrigued by the issue that people raised about talking about successes, playing that up and celebrating them. I think there are many successes of which we do not know. We cannot celebrate them because we cannot find them. We do not know about them.

People go through programs and once you are out, you are gone. You no longer exist. A cohort in my generation is the product of much better programs in earlier stages in this country. My children are the beneficiaries of my being able to access those programs; yet, no one counts those anywhere.

We need to know about what has worked in the past. Maybe sometimes it is about returning to what we did well and not trying to reinvent the wheel. Finding the successes is very important.

With respect to accountability, we need an outcomes focus. We need to know what people are being held accountable for. We need a coordinating body to ensure everyone knows what page we are on. We need regular convening of things because life changes, circumstances change. When results come in, we need to evaluate them. We need an independent audit and a stronger external accountability function that is not just dependent on governments providing the information that they want to tell us at any given moment.

The Chair: I will bring this to a close. I will not begin to summarize how I feel this has all developed. I heard some very key things, and you have all provided much food for thought. It is very much appreciated.

It is an input that is coming toward the end of our study, but not the end of our work; we have a report to write. It is certainly valuable input to have at this stage — whether we have a national strategy or whether we even call it that, or a pan-Canadian strategy and how prescriptive or non-prescriptive it is. In any case, those are interesting inputs. Thank you for being a part of it.

We do have an opportunity to engage further on an informal basis, as we have lunch. If you can, please stay around for that. I know some people have left and others have to leave because of flights to catch. Thank you for coming to the table today and participating in this very valuable discussion.

(The committee adjourned.)

80 p. 100 qui restent, qui n'arrivent pas à se prévaloir du programme, parce qu'ils seraient paresseux. Il faut regarder l'échelle. N'adaptez pas un programme dont les ressources suffisent seulement à répondre à 5 p. 100 du besoin en prétendant que c'est un bon programme qui va régler un problème, car ce n'est pas le cas.

L'idée de parler des réussites comme certaines personnes l'ont évoqué, de souligner les cas fructueux, m'intrigue. Je crois qu'il y a un grand nombre de projets fructueux dont nous ne sommes pas au courant. Nous ne pouvons les souligner parce que nous ne pouvons pas les repérer. Nous ne les connaissons pas.

Les gens participent à un programme, puis s'en vont. Ils n'existent plus. Dans ma génération à moi, il y a une cohorte qui est le produit de programmes nettement améliorés aux premiers stades. Mes enfants sont les bénéficiaires de cela : ils peuvent accéder à ces programmes-là; néanmoins, personne ne compte cela.

Nous devons savoir ce qui a fonctionné par le passé. Peut-être s'agit-il parfois de revenir à ce que nous faisions de bien, de ne pas essayer de réinventer la roue. Repérer les cas de réussite, c'est très important.

Pour ce qui est de la responsabilisation, il faut s'attacher aux résultats. Nous devons savoir ce dont les gens rendent compte. Il nous faut un organisme coordonnateur qui va s'assurer que tout le monde se trouve sur la même longueur d'onde. Il nous faut un rassemblement périodique, étant donné que la vie change, que les circonstances changent. Il faut évaluer les résultats dès qu'ils sont connus. Il faut une vérification indépendante des activités et une solide fonction de responsabilisation externe qui n'a pas pour seule source d'information les administrations gouvernementales, qui nous révèlent toujours que ce qu'ils souhaitent nous révéler.

Le président : Je vais conclure. Je ne vais pas commencer à résumer la façon dont tout cela a pu se dérouler selon moi. J'ai entendu quelques remarques très importantes, et vous nous avez tous donné amplement matière à réflexion. Nous l'appréciions beaucoup.

Ce sont des observations dont vous nous faites part vers la fin de notre étude, à ne pas confondre avec la fin de nos travaux; nous devons encore rédiger un rapport. Cela représente certainement une contribution précieuse au stade où nous en sommes — qu'il y ait ou non une stratégie nationale, qui porterait ce nom ou pas, ou une stratégie pancanadienne... normative ou pas. Quoi qu'il en soit, ce sont là des contributions intéressantes. Merci d'avoir participé à l'exercice.

Nous allons pouvoir continuer d'échanger de façon moins officielle, étant donné que c'est le moment du repas du midi. Vous êtes invités à rester parmi nous, si vous pouvez le faire. Je sais que certaines personnes ont quitté la salle et que d'autres doivent le faire, ayant un avion à prendre. Merci d'être venus à la table aujourd'hui et d'avoir participé à une discussion très importante.

(La séance est levée.)

Canada Without Poverty:

Rob Rainer, Executive Director.

National Council of Welfare:

Sheila Regehr, Director.

As an individual:

David Snow.

Wellesley Institute:

Michael Shapcott, Director, Affordable Housing and Social Innovation.

Canadian Housing and Renewal Association:

Phil Brown, member, Board of Directors.

Focus Consulting Inc.:

Steve Pomeroy, President.

As an individual:

Margaret Eberle, Housing Policy Consultant, Eberle Planning and Research.

Canada Sans Pauvreté :

Rob Rainer, directeur général.

Le conseil national du bien-être social :

Sheila Regehr, directrice.

À titre personnel :

David Snow.

Institut Wellesley :

Michael Shapcott, directeur, Logement abordable et innovation sociale.

Association canadienne d'habitation et de rénovation urbaine :

Phil Brown, membre du conseil d'administration.

Focus Consulting Inc. :

Steve Pomeroy, président.

À titre personnel :

Margaret Eberle, consultante en politique sur le logement, Eberle Planning and Research.



Canada Post Corporation/Société canadienne des postes

Postage paid
Lettermail

Poste-payé
Poste-lettre

1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, June 3, 2009

University of Montreal:

Alain Noël, Professor, Department of Political Science (by video conference).

Vibrant Communities Saint John Leadership Roundtable:

Tom Gribbons, Chair (by video conference).

Hamilton Roundtable for Poverty Reduction:

Liz Weaver, Director.

Government of Ontario:

Deb Matthews, M.P.P., Minister of Children and Youth Services (by video conference).

Friday, June 5, 2009

National Aboriginal Housing Association:

Charles W. Hill, Executive Director;

David Seymour, member, Board of Directors.

Calgary Homeless Foundation:

Alina Tanasescu, Manager, Research and Public Policy.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 3 juin 2009

Université de Montréal :

Alain Noël, professeur, Département de science politique (par vidéoconférence).

Vibrant Communities Saint John Leadership Roundtable :

Tom Gribbons, président (par vidéoconférence).

Hamilton Roundtable for Poverty Reduction :

Liz Weaver, directrice.

Gouvernement de l'Ontario :

Deb Matthews, députée, ministre des Services à l'enfance et à la jeunesse (par vidéoconférence).

Le vendredi 5 juin 2009

Association nationale d'habitation autochtone :

Charles W. Hill, directeur exécutif;

David Seymour, membres, conseil d'administration.

Calgary Homeless Foundation :

Alina Tanasescu, gestionnaire, Recherche et politiques publiques.

(Suite à la page précédente)